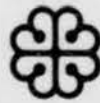


NOTRE-DAME, Rue

435 à 456 est



Ville de Montréal



**Archives
municipales**

**Vous nous obligeriez en nous retournant
le dossier dans le plus bref délai.**

0 3 0 0 0 0 0 0 0 0

**CE DOSSIER
CONTIENT
DES
DOCUMENTS ORIGINAUX.**

**ILS SONT CONSERVÉS DANS
LE FONDS DU SERVICE DU
GREFFE (VM6)**

DIRECTION DES PARCS ET DES LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX

PARCS CANADA

DIRECTION DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD

ADRESSE 435 RUE Notre-Dame E

ANNEE DE CONSTRUCTION 1850

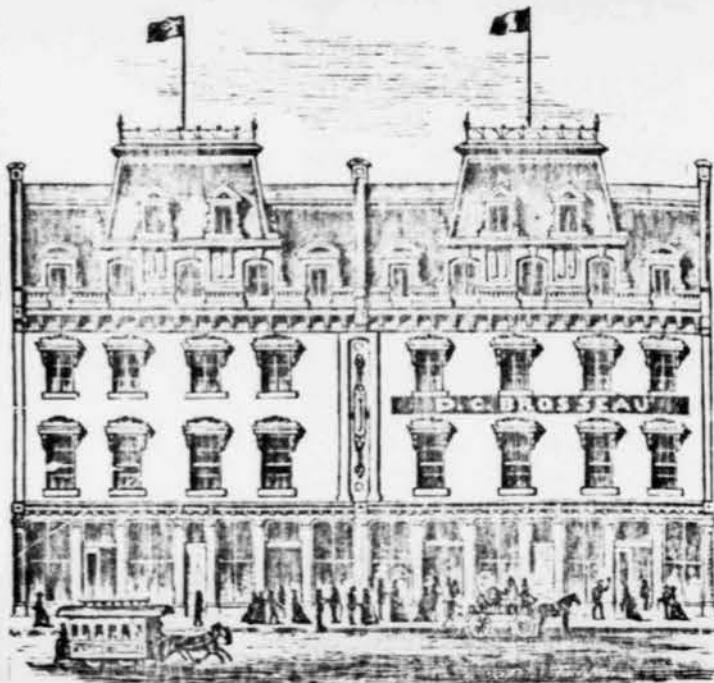
ARCHITECTE

PARTICULARITE

EXTRAIT LISTE SOUMISE LE 20 AVRIL 1972

équivalent 450 est

(Le premier magasin en gros établi sur la rue Notre-Dame)



D. C. BROUSSEAU,

IMPORTATEUR

ET MARCHAND EN GROS

D'ÉPICERIES, VINS, LIQUEURS

ET PROVISIONS,

42 ET 46, RUE NOTRE-DAME, À L'EST DE LA RUE BONSECOURS,

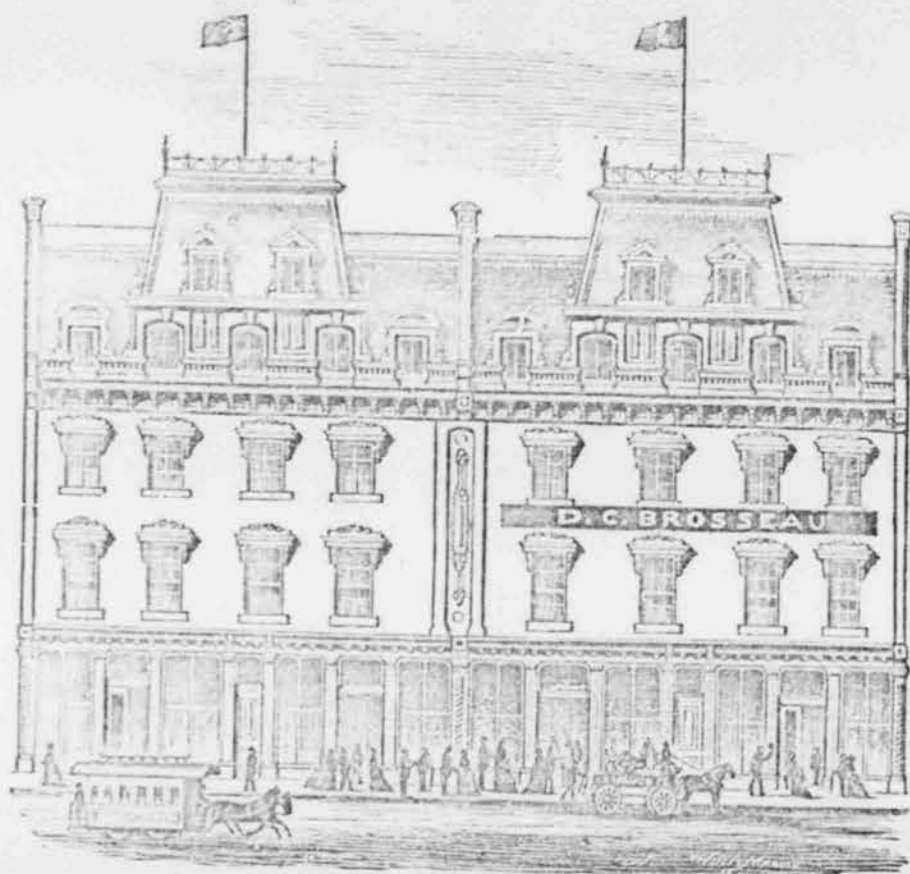
MONTREAL.

Notre Assortiment dans les lignes ci-dessus est toujours au grand complet, et offert aux

PLUS BAS PRIX DU MARCHÉ.

7-6-1877

(Le premier magasin en gros établi sur la rue Notre-Dame)



D. C. BROSSEAU,

IMPORTATEUR

ET MARCHAND EN GROS

D'ÉPICERIES, VINS, LIQUEURS

ET PROVISIONS,

42 ET 46, RUE NOTRE-DAME, À L'EST DE LA RUE BONSECOURS,

MONTREAL.

**CE DOSSIER CONTIENT
PLUSIEURS DOCUMENTS
ILLISIBLES**

LES GRECS ORTHODOXES AURONT LEUR TEMPLE

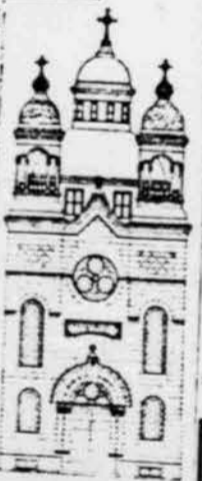
La nouvelle Cathédrale, où officiera durant six mois de l'année l'évêque Raphaël, de Brooklyn, N. Y., s'élève rue Notre-Dame-Est. — Elle coûtera \$35,000.

Il y a quelque temps, le comité d'édification de Montréal, qui appartient à l'Église Grecque Orthodoxe avait formé une société sous le patronage de "Saints des Églises orthodoxes". L'objet de cette société était de rassembler les fonds nécessaires à la construction d'un temple grec-orthodoxe.

Le 4 juin dernier, au cours de nos réunions, composées de MM. Joseph Tahar, Salim Khamis et John Khamis, président de l'Église de Montréal, ont été nommés pour élever sous le nom de "The Greek Cathedral of the Holy Spirit of Canada".

Après réception de la charte de la société par M. M. Ernest Abraham, président George J. J. pour secrétaire, Salim Khamis, président, John Khamis, secrétaire, et John Khamis, trésorier, ont été nommés pour élever sous le nom de "The Greek Cathedral of the Holy Spirit of Canada".

Après de nombreuses réunions et après un travail considérable, les efforts de M. Ernest Abraham, président, ont été couronnés de succès. La cathédrale sera érigée rue Notre-Dame-Est, à Montréal.



Après de nombreuses réunions et après un travail considérable, les efforts de M. Ernest Abraham, président, ont été couronnés de succès. La cathédrale sera érigée rue Notre-Dame-Est, à Montréal.

Après de nombreuses réunions et après un travail considérable, les efforts de M. Ernest Abraham, président, ont été couronnés de succès. La cathédrale sera érigée rue Notre-Dame-Est, à Montréal.

27-9-1910

Aiming for 'Barberthon' Record, City Barber Clips Into Third Day

The Montreal Star 10 mai 1955

With the recent craze for such things as rockethons, pianothons and waterthons becoming commonplace, a local barber has come up with his own answer to the challenge—a barberthon.

Since Monday at 10:30 a.m. Notre Dame street barber Joseph Pare has had his clippers going full time and claims he will continue until Saturday at the same time. He is staging his one man assault at the National Belgian Union Hall 452 Notre Dame street east.

If he makes it, he will have cut hair continuously for 120 hours, standing all the time and keeping up his strength eating eggs and sandwiches.

Part of the time he is under the observation of a doctor and a nurse, who say he so far is bearing up under the strain.

Dr. A. Bargeron said late last night Pare's feet started to swell and pained him a little, but that today the swelling had gone down and he was feeling "in great shape."

As he swung into the 48th hour today are chatted amiably with waiting customers and said he would continue until Saturday "unless I drop right where I stand."

Pare said as far as he knew this was the first time anything of its kind had ever been done in the city or even the province, and would be a change from the usual round of "thons" now plaguing the area.

He has been a barber in the city since 1932 and been employed in his east end shop most of the time.

His "customers" have included all types so far but Pare said he will be willing to accept almost anybody so that he can keep up the long cutting seige until his Saturday deadline.



JOSEPH PARE ... 48 HOURS OF CLIPPING



'Barberthon' Reward

Montreal barber Joseph Pare receives a kiss from his daughter at the end of his hair clipping endurance test. Barberthon came to an end 61 hours, 12 minutes after first lock fell. A stubbed toe and swollen feet *The Montreal Star* short his objective. 12 mai 1955

DIRECTION DES PARCS ET DES LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX

PARCS CANADA

DIRECTION DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD

ADRESSE 452 RUE Notre-Dame E

ANNEE DE CONSTRUCTION 1911

ARCHITECTE Selim Kassab

PARTICULARITE

EXTRAIT LISTE SOUMISE LE 20 AVRIL 1972

DIRECTION DES PARCS ET DES LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX

PARCS CANADA

DIRECTION DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD

ADRESSE 456 RUE Notre-Dame E

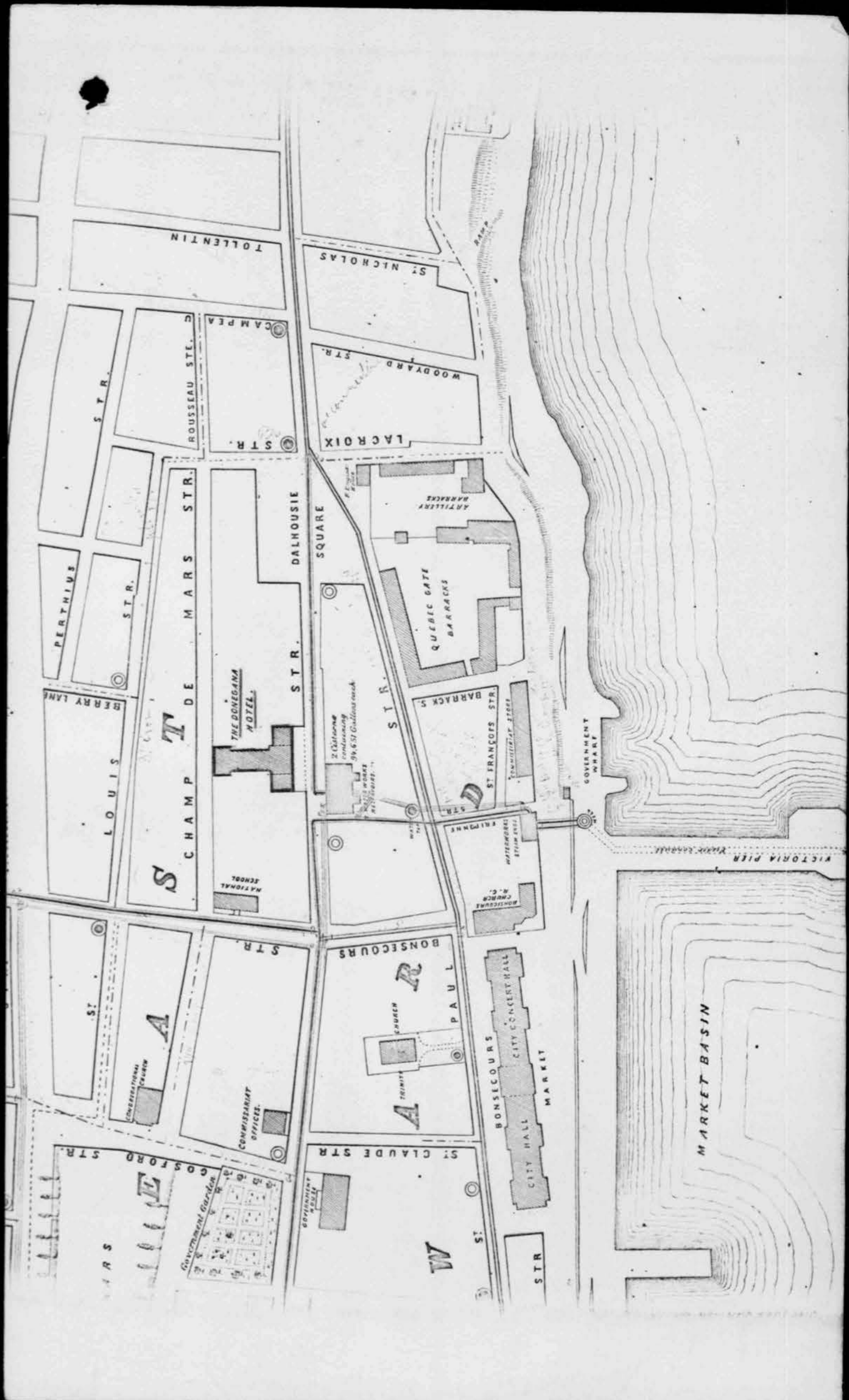
ANNEE DE CONSTRUCTION 1836

ARCHITECTE

PARTICULARITE

EXTRAIT LISTE SOUMISE LE 20 AVRIL 1972





HOTEL DONEGANA.— Ce magnifique établis-
sement qui est un des ornemens de notre belle
cité de Montréal, et qui fait honneur à l'esprit
d'entreprise de M. Donegana et à ceux de ses
amis qui l'ont encouragé, est maintenant com-
plété. On sait que toutes les améliorations
faites à l'ancienne maison Donegana et les ba-
isses additionnelles ajoutées, sur 210 en-fer-
rées sous la surveillance de MM. Trudeau et
Grenier, habiles architectes de cette ville, qui
dans cette construction comme dans tant d'au-
tres ont déployé beaucoup de savoir et de goût.
L'Hotel Donegana est la plus grande bâtisse
de toute l'Amérique Britannique, et peut aller
de pair avec la plupart des établissemens de
ce genre de l'Union Américaine et du conti-
nent européen. Le front de l'édifice sur la
rue Notre-Dame, a 100 pieds de largeur, 216
sur la rue Bonsecours et 105 pieds sur la rue
du Champs de Mars, offrant une façade de
431 pieds sur les trois rues. La maçonnerie
est en pierre de taille sur les deux premières,
et en brique sur l'autre. Outre l'ameublement
de l'Hotel qui est splendide, on y trouve 100
chambres à coucher de double grandeur et 100
autres plus petites; 20 salons magnifiquement
décorés; une salle à dîner de 110 pieds de
longueur sur 45, et de 20 pieds de hauteur,
une chambre de danse ayant les mêmes di-
mensions; un salon pour les Dames, de 45
pieds sur 21, décoré et meublé avec tout le
luxé asiatique; un cabinet de lecture, des
bains, une salle de billard, &c., &c. L'hotel
est tenu sur un pied qui ne laisse rien à désirer.
Il est muni de voitures pour transporter les
passagers. Toutes les chambres sont bien
aérées, et celles qui donnent sur la rue du
Champs de Mars commandent une magnifique
vue de la montagne et des campagnes envi-
ronnantes. *La Minerve* 40. 1847.

Donegana

Hotel

"fifty sleeping apartments, all arranged to receive the finest ventilation". In the announcements, great stress is laid on the fine view over the Champ de Mars, and "the country towards the Mountain".



voir Dossier 3621 A

Brochure Annuaire of Montreal Hotels 1911

THE OLD WATER-WORKS, IN NOTRE
DAME STREET.

[From *Montréal Journal*.]

The city of Montréal, and the parts thereto adjacent, are supplied with water under an Act of Parliament of the year 1801. The old Company, under the management of Thomas Schieffelin and others, laid out a very large sum of money in order to supply the city by wooden pipes from a source in rear of the mountain; but owing to the scanty supply of water and the pipes bursting constantly, they could not proceed in their operations. In the year 1819, the Company sold its charter to the late Thomas Porteous, Esq., and others, who took up all the wooden pipes and re-laid iron conduits of 4in. bore, which lasted up to the year 1832. The works were then purchased by the present company of proprietors, who have laid out considerable sums of money in improving them. The main conduits now laid down through the principal parts of the city are of iron of 16 and 4 inches bore, and the other parts are laid down with lead and iron pipes of dimensions in proportion. There are now upwards of 11 miles of main conduits laid down. The water is forced by a steam-engine of fourteen horse power from the river St. Lawrence up into two cisterns in a building in Notre Dame Street, containing a quarter of a million of gallons.

Montréal is better supplied with water than any other city on this continent, with the exception of Philadelphia.

From the commencement of these works up to the present time, the sum of nearly £70,000 has been expended by the several Companies. M. J. Hays, Esq., is the manager of the works.

Those who have no wells, and are not supplied by the Water-Works, are served by water-carriers from the river.

We introduce the above description of the old works for the purpose of showing the enormous progress made in this respect within the last ten years. Our present water system is now second to none in the world, as the reservoirs are now on the mountain, and fire engines have been entirely dispensed with. The description is valuable, as a record of the state of things which existed thirty years ago.

3620.9

HOTEL DONEGANA.

LES propriétaires de cet HOTEL en faisant leurs plus sincères remerciements pour l'encouragement libéral qu'ils ont déjà reçu, informent le public qu'ils ont complété leurs arrangements de la saison et que

Ce Splendide Etablissement

a été mis sur un pied encore plus étendu et plus confortable que ci-devant.

Le site agréable où se trouve cet hôtel, ses arrangements intérieurs, son ameublement,

Sa Table, ses Vins,

Ses Bains, ses Voitures,

Ses décorations intérieures, le tout réuni, en fait un lieu agréable et désirable pour les voyageurs et les familles ainsi que pour les hommes d'affaires.

Les propriétaires doivent ajouter que pour assurer un service prompt et attentif de la part des employés envers les patrons de l'établissement, ils ont retenu M. G. F. POPE comme surintendant et M. COVAREX comme teneur de livres.

Ils prennent aussi la liberté de dire que malgré la supériorité de cet établissement les prix n'y sont pas plus élevés que dans les autres hôtels de la Cité.

Montréal, 14 mai 1849.—dm.

La Minerve 27-4-1880

Hôpital Notre-Dame.—Tel est le nom d'un hôpital qui va s'ouvrir d'ici à quelques jours, dans la bâtisse connue, depuis plusieurs années, sous le nom d'Hôtel Donagana, Montréal comme Londres, Paris et toutes les villes importantes avait besoin d'une institution de ce genre dans le centre de la cité, près des grandes manufactures et surtout près du port, où les accidents sont si communs. De plus, la population de la partie Est qui est si nombreuse et qui renferme malheureusement un grand nombre de pauvres, se trouvait trop éloignée des hôpitaux. C'est pour répondre à ces différents besoins que le Révd. M. Rousselot, curé de Notre-Dame, poussé par le zèle et le dévouement qui l'ont toujours distingué a entrepris de fonder cet hôpital. Ce monsieur, pour mener son œuvre à bonne fin, s'est assuré le concours des Révdes. Dames de l'Hôpital Général (Sœurs Grises) qui prendront la direction de l'établissement. Inutile de dire qu'il sera bien dirigé.

Outre les salles communes pour les pauvres, où tous les malades seront reçus sans distinction de croyance ou d'origine, les Révrendes Dames pourront disposer, pour un prix modique, d'un nombre considérable de chambres, en faveur des personnes, tant de la ville que de la campagne, qui désireront se mettre sous leurs soins charitables et intelligents.

Les personnes occupant des chambres seront laissées entièrement libres quant au choix de leur médecin.

Le service médical de l'hôpital Notre-Dame sera sous le contrôle de la Faculté de Médecine de l'Université Laval.

Hôpital Notre-Dame

Il y a quelques jours, un journal anglais de cette ville, parlant du nouvel Hôpital Notre-Dame, disait qu'il était non seulement utile mais même nécessaire. L'expérience de chaque jour prouve la vérité de cette assertion. L'Hôtel-Dieu et l'Hôpital Anglais se trouvent en effet trop éloignés du port, pour recevoir les nombreuses victimes des accidents qui y arrivent.

Présentement des blessés de toutes sortes sont donc transportés fréquemment à l'Hôpital Notre-Dame et presque toujours heureusement guéris.

Tout le monde sait que les malades y sont admis sans distinction d'origine et de religion. Catholiques et protestants y reçoivent également les soins les plus dévoués des docteurs médecins et des Sœurs de la charité.

Nous n'avons qu'une chose à regretter, c'est que cet hôpital ne puisse recevoir un plus grand nombre de patients : les ressources sont insuffisantes. Plusieurs de nos plus honorables citoyens suggèrent de faire des souscriptions et une quête, à l'instar de ce qui se fait chaque année pour l'Hôpital anglais. Nous croyons que l'inspiration est heureuse et devrait être mise à exécution.

Toutefois sans attendre cet appel, un certain nombre des excellents ouvriers de M. E. Chanteloup, n'écouterant que leur générosité, ont voulu se cotiser immédiatement et ont fait remettre, la semaine dernière, à M. le curé de Notre-Dame, \$59.70. Nous ne saurions trop les féliciter de cette noble action et inviter en particulier les ouvriers de tous les autres ateliers à suivre cet exemple. C'est un acte généreux à signaler et un exemple à imiter.

17-11-1880

860-52

Henry R. Gray, François Benoit, J. Odilon Dupuis, J. Alfred Laramée, M. D., Charles P. Hébert, Anania Hamelin, Thomas Tiffin, Arthur G. A. Ricard, M. D., Sévère Rivard, Joseph Hudon, Henry Morgan, Adolphe Lamarche, M. D., Zéphirin Lapierre, Siméon Pagnuelo, Thomas Mussen, Charles M. Filiatrault, M. D., Alexandre Lacoste, C. R., Hector Lamontagne, C. Alphonse Geoffrion, C. R., Norbert Fafard, M. D., le Révérend G. Desmazures, Alphonse Racine, François O. Rinfret, B. E. McGale, Elzéar Berthelot, M. D., Arthur Prévost, Joseph Comte, Benjamin Globensky, Pierre P. Lachapelle, Hughes E. Desrosiers, M. D., Charles Lacaille, Cléophas Beausoleil, Vital Paradis, J. Bte Vinet, Sévérin Lachapelle, M. D., S. Lachance, Jacques Brosseau, H. C. Cadieux, Saluste Duval, M. D., J. H. Leblanc, Joseph Cadorette, Euclide Mathieu, A. A. Foucher, M. D., L. J. A. Derome, F. Froideveaux, J. Gustave Laviolette, M. D., John Lee, G. O. Jacques, M. D., Charles A. Nelson, J. B. A. Béique, Edward Murphy et Victor Hudon, et tous ceux qui pourront s'associer à eux en conformité du présent acte, et leurs successeurs, sont constituées en un corps politique et incorporé, sous le nom de : "Hôpital Notre-Dame," et Nom de la corporation. pourront, en vertu de tout titre légal, acquérir, tenir et posséder toutes propriétés quelconques immobilières, et Pouvoir généraux. les vendre, aliéner, louer, hypothéquer ou en disposer autrement, en tout ou en partie, de temps en temps, suivant l'occasion, et en acquérir d'autres à la place pour remplir les objets de la corporation ; pourvu que ces propriétés immobilières n'excèdent pas en valeur annuelle, la somme de dix mille piastres. Proviso.

CAP. XLVIII.

Acte pour incorporer l' "Hôpital Notre-Dame" à Montréal.

[Sanctionné le 30 juin, 1881.]

Preamble.

ATTENDU que les personnes ci-dessous mentionnées ont, par pétition, représenté qu'il était désirable et nécessaire qu'un hôpital général fût fondé et établi dans la cité de Montréal, qu'elles se sont formées en association pour établir, et que de fait elles ont déjà fondé et établi une semblable institution, qui est ouverte depuis le mois de juillet dernier, et a déjà recueilli et donné des soins à un grand nombre de malades pauvres, sans distinction de nationalité ni de religion ; et attendu qu'elles ont demandé que, pour mieux atteindre les fins de la dite association, elles et leurs successeurs fussent incorporées sous le nom de : "Hôpital Notre-Dame ;" En conséquence, Sa Majesté, par et de l'avis et du consentement de la Législature de Québec, décrète ce qui suit :

Personnes incorporées.

1. Le Révérend Victor Rousselot, curé de la paroisse Notre-Dame de Montréal ; Alfred LaRocque, Sr, Jean Philippe Rottot, M. D., R. J. Devins, C. S. Cherrier, C. R., Emmanuel P. Lachapelle, M. D., le Révérend A. L. Valois, l'Honorable J. Rosaire Thibaudeau, E. A. Généreux, Adolphe Dagenais, M. D., Jacques Grenier, le Révérend H. A. Verreau, P. M. Galarneau, Alfred T. Brosseau, M. D.,

2. Seront membres de la corporation, tous ceux qui auront payé une contribution annuelle d'au moins cinq piastres, et ils demeureront ainsi membres aussi longtemps qu'ils continueront à la payer. Ceux qui seront membres de la corporation.

3. Seront gouverneurs à vie de la corporation, tous ceux qui ayant fait un don d'au moins cent piastres, continueront à payer une contribution annuelle d'au moins dix piastres. Gouverneurs de la corporation.

4. Seront éligibles comme gouverneurs de la corporation, tous ceux qui ayant fait un don d'au moins vingt-cinq piastres, continueront à payer une contribution annuelle d'au moins cinq piastres. Personnes éligibles comme gouverneurs.

5. Pour surveiller les affaires générales de la corporation, il y aura un bureau appelé : "Le bureau des gouverneurs," composé de tous les gouverneurs à vie et de pas plus de douze gouverneurs élus annuellement par les Bureau des gouverneurs. La corporation.

Assemblée du bureau. membres de la corporation. Ce bureau s'assemblera à l'hôpital, de temps à autre, pour prendre connaissance de l'état général des affaires et pour toutes autres fins à être définies par règles et règlements à cet effet.

Administration de service médical, confiée à un bureau médical. Composition de ce bureau. 6. L'administration directe, le contrôle et la régie du service médical et chirurgical de la pharmacie, ainsi que le choix et la nomination des médecins de service, des médecins internes et des médecins du dispensaire, seront confiés à un bureau qui sera appelé : "le bureau médical" et ce bureau sera composé des docteurs J. P. Rottot, E. P. Lachapelle, A. Dagenais, A. T. Brosseau, J. A. Laramée, A. G. A. Ricard, A. Lamarche, C. M. Filiatrault, N. Fafard, E. Berthelot, S. Lachapelle, H. E. Desrosiers, S. Duval, A. A. Foucher et tous autres qu'ils nommeront pour agir avec eux ou pour leur succéder.

Des devoirs. Le bureau fera garder minute de ses procédés et de ses actes et fera rapport, de temps en temps, au bureau d'administration, ainsi qu'il pourra y être pourvu par règles et règlements à cet effet.

Bureau d'administration de la corporation. 7. L'administration directe, le contrôle et la régie de la corporation, seront confiés à un bureau qui sera appelé : "le bureau d'administration" et ce bureau sera composé du curé d'alors de la paroisse Notre-Dame de Montréal, ou de son représentant, de trois membres du bureau médical, choisis et élus par lui, et de trois membres du bureau des gouverneurs choisis et élus par lui, et le bureau ainsi constitué, fera garder minute de ses procédés et de ses actes, et fera rapport, de temps en temps, au bureau des gouverneurs, ainsi qu'il pourra y être pourvu par règles et règlements à cet effet. Le bureau d'administration est constitué du Révérend Victor Rousselot, curé de Notre-Dame de Montréal, des Docteurs J. P. Rottot, E. P. Lachapelle et A. Dagenais et de Messieurs E. A. Généreux, Charles P. Hébert et R. J. Devins et J. G. Laviolette, M. D., et il demeurera ainsi constitué jusqu'à la prochaine assemblée générale annuelle qui devra avoir lieu à l'époque qui sera fixée par les règlements à être adoptés à cet effet. (*)

Pouvoir du bureau de faire des règlements. 8. Le bureau d'administration de la corporation pourra faire tous règlements, s'ils ne sont pas contraires à la loi, qui seront jugés avantageux ou nécessaires à la régie et à l'administration de la corporation, et pourra les abroger ou les amender de temps en temps ; et il aura généralement tous les pouvoirs nécessaires pour pourvoir aux fins du présent acte.

(*) Section amendée dans le chapitre suivant.

9. Une assemblée générale des membres de la corporation devra avoir lieu, chaque année, pour recevoir le rapport du bureau des gouverneurs sur l'état général des affaires, et procéder à l'élection des gouverneurs éligibles pour l'année suivante, ainsi qu'il pourra y être pourvu par règles et règlements à cet effet. Assemblée générale des membres pour certaines fins.

10. La corporation sera tenue de faire des rapports annuels à la législature, indiquant l'état général de ses affaires, lesquels rapports seront présentés dans les premiers vingt jours de chaque session de la législature. Rapport à la législature.

CAP. XLIX.

Acte pour amender un acte de la présente session, intitulé : "acte pour incorporer : "Hôpital Notre-Dame," à Montréal.

[Sanctionné le 30 juin, 1881.]

ATTENDU que les dispositions de la section sept de l'acte de la présente session intitulé : "Acte pour incorporer l'Hôpital Notre-Dame, à Montréal," ne sont pas conformes à la demande faite à la législature par les intéressés au dit acte ; Préambule.

Attendu que la section telle que passée, porte préjudice à la corporation de l'Hôpital Notre-Dame, en ce qu'elle permet aux membres du bureau d'administration d'être élus perpétuellement et que cette intention n'a jamais été celle des promoteurs de la mesure ;

Attendu qu'il est raisonnable d'obvier à cet inconvénient, en corrigeant cette erreur ; En conséquence, Sa Majesté, par et de l'avis et du consentement de la Législature de Québec, décrète ce qui suit :

1. La section 7 de l'acte ci-dessus cité est amendée, en retranchant tous les mots depuis : "sera composé," dans la troisième ligne de la dite section, et en les remplaçant par les suivants : "d'un prêtre du séminaire de St-Sulpice, choisi et nommé annuellement par le supérieur du dit séminaire, de trois membres du bureau médical choisis et élus annuellement par le dit bureau, et de trois membres du bureau des gouverneurs, choisis et élus annuellement par le dit bureau ; et le dit bureau d'administration ainsi constitué, fera garder minute de ses procédés et de ses actes, et fera rapport, de temps en temps, au bureau des gouverneurs, ainsi qu'il pourra y être pourvu par règles et règlements à cet effet." S. 7, de l'acte 44-45 Vict., chap. 48, amendé.

Constitution
du bureau
d'administra-
tion.

Le dit bureau d'administration est, par le présent acte, constitué du Révérend Victor Roussélot, curé de Notre-Dame de Montréal, des Docteurs J. P. Rottot, E. P. Lachapelle et A. Dagenais et de Messieurs E. A. Généreux, Charles P. Hébert et R. J. Devins ; et il demeurera ainsi constitué jusqu'à la prochaine assemblée générale annuelle qui devra avoir lieu à l'époque qui sera fixée par les règlements à cet effet.

Acte en force.

2. Le présent acte viendra en force le jour de sa sanction.

HOPITAL NOTRE-DAME

Le premier rapport annuel de l'Hôpital Notre-Dame vient d'être publié. C'est une brochure de vingt quatre pages, renfermant tous les renseignements désirables sur cette institution, qui compte à peine une année d'existence et qui, déjà, est devenue presque indispensable à la population canadienne-française et catholique de notre ville.

Nous voyons par ce rapport que plusieurs de nos citoyens les plus éminents ont tenu à s'inscrire au nombre des amis et bienfaiteurs de l'Hôpital, et cet exemple a été suivi par un grand nombre de dames charitables, appartenant à l'élite de notre société. Avec de semblables auxiliaires le succès semble assuré.

Le rapport du médecin interne de l'hôpital, pour 1880-81, constate que durant l'année 772 patients ont été admis dans les salles, dont 607 malades ordinaires (pauvres) et 165 malades payants : 84 ont occupé des chambres privées. Sur ces 772 patients, 41 sont morts, 359 sont sortis guéris, 214 ont pris du mieux et 115 ont quitté l'hôpital non guéris; 750 étaient catholiques, et 22 protestants. Au dispensaire général annexé à l'hôpital, on a ordonné des soins à 1609 malades, et 269 se sont présentés au dispensaire pour les maladies des yeux et des oreilles. Le tout forme un total de 2650 malades durant l'année.

Le rapport du médecin interne est suivi d'une liste des dons faits à l'hôpital et d'un tableau détaillé des diverses maladies traitées, à l'Hôpital, de juillet 1880 à juillet 1881.

Somme tout, ce rapport est bien fait et indique un état de choses fort prospère. On sait que la fondation d'un hôpital dans la partie Est de Montréal était demandée depuis nombre d'années. Maintenant que la voilà devenue un fait accompli il s'agit de la maintenir. Pour continuer à exercer son œuvre de charité, l'Hôpital compte aujourd'hui presque exclusivement sur le public. Personne ne saurait mettre en doute le besoin que nous avons de cette institution. Le nombre considérable de patients qui s'y rendent chaque jour est là pour le prouver; il serait même à désirer que l'on put y préparer un plus grand nombre de salles pour le service des malades, et porter ainsi le nombre de lits à 80 ou 100, car, chaque jour, on est obligé de refuser un certain nombre de personnes vu le manque d'espace et de lits. C'est pourquoi les directeurs de l'Hôpital sollicitent actuellement auprès des citoyens, des souscriptions annuelles, tout comme cela se pratique pour l'hôpital général anglais. Le succès obtenu par celui-ci doit garantir un succès semblable pour l'Hôpital Notre-Dame. Montréal ne saurait laisser périr une institution qui a donné, durant les premiers mois de son existence, de si constants résultats.

Nous ferons remarquer, en terminant, que l'Hôpital est ouvert à tous les malades pauvres; sans distinction de nationalité ou de religion.

860.56

obligati
etc.

Able à l
compag
par les
cipalité

Disposi
applica

Entrée
vigueur

CHAP. LXXXII

Loi refondant la loi organique de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal et ses amendements

[Sanctionnée le 15 janvier 1898]

Préambule.

ATTENDU que l'Hôpital Notre-Dame, corporation de bienfaisance de la cité de Montréal, où elle a établi un hôpital dans lequel elle reçoit et traite les malades venant des différentes parties de la province, sans distinction de nationalité ou de croyance religieuse, a été constitué en corporation par la loi de cette province 44-45 Victoria, chapitre 48, laquelle a été successivement amendée par les lois de cette province 44-45 Victoria, chapitre 49, et 46 Victoria, chapitre 64; et attendu que la dite corporation a demandé, par sa requête, que les dispositions de ces lois soient refondues et modifiées, et qu'il est à propos d'accéder à cette demande;

A ces causes, Sa Majesté, par et de l'avis et du consentement de la législature de Québec, décrète ce qui suit :

Confirmation
des droits,
etc., de l'Hô-
pital.

I. La constitution en corporation de l'Hôpital Notre-Dame, sauf les dispositions de la présente loi, est confirmée avec tous les droits, pouvoirs et privilèges qui lui ont été accordés par les lois mentionnées au préambule de la présente loi, et notamment avec le droit d'établir, maintenir

cité de Montréal et en la province de Québec, et, à ces fins, la corporation peut acquérir, recevoir et posséder des biens meubles et immeubles de toutes sortes, à tout titre quelconque,—don, achat, legs, bail ou autre,—et en jouir, avec pouvoir, en tout temps, de les hypothéquer, vendre, échanger, louer, ou autrement aliéner ou en disposer en tout ou en partie, et en acquérir d'autres, pourvu que les propriétés immobilières ainsi acquises n'excèdent pas en valeur annuelle la somme de cinquante mille piastres.

2. Le siège social de la corporation est situé en la cité de Montréal. Bureau principal.

3. Le but de la corporation est d'établir, de maintenir et d'administrer un hôpital avec succursales et annexes nécessaires, où des malades, sans distinction de religion ou de nationalité, pourront être reçus et traités. Objets de la corporation.

4. La corporation de l'Hôpital Notre-Dame est composée de trois catégories de membres : Classification des membres:

1. Les gouverneurs à vie actuels, tant qu'ils auront les qualités requises pour cette charge, et ceux qui le deviendront ci-après ; Gouverneurs à vie;

2. Les membres du bureau médical et du conseil médical pendant le temps qu'ils seront en charge ; Membres du bureau médical;

3. Les personnes qui contribueront au fonds de l'hôpital, aux époques fixées par les règlements, pour une somme d'au moins cinq piastres par année (ci-après appelées "membres souscripteurs"), tant qu'elles verseront la dite contribution. Souscripteurs.

5. Aux gouverneurs à vie seuls, représentés et agissant par un bureau d'administration, sont confiés l'administration et le gouvernement de la corporation, sauf les pouvoirs et fonctions ci-après attribués au bureau médical, au conseil médical et aux membres souscripteurs. Administration de la corporation.

6. Sont gouverneurs à vie de la corporation, tous ceux qui ont fait un don à l'hôpital d'au moins cent piastres, mais pour en exercer les droits ils doivent payer, aux époques fixées par les règlements, une contribution annuelle d'au moins dix piastres. Qualités requises des gouverneurs.

Tout membre du bureau médical, ayant servi au moins dix ans, peut être élu gouverneur à vie par le bureau d'administration, sur recommandation écrite du conseil médical et il sera en cette charge tant qu'il verse la contribution annuelle de dix piastres. Personnes éligibles comme gouverneurs.

Bureau d'administration.

7. Sauf ce qui est dit ci-après quant au bureau médical et au conseil médical, les affaires de la corporation sont administrées et la corporation est gouvernée par un bureau d'administration composé de treize membres choisis comme suit : un prêtre du séminaire de Saint-Sulpice, nommé annuellement par le supérieur du dit séminaire, neuf gouverneurs à vie, élus chaque année à l'assemblée annuelle de la corporation, et trois membres du bureau médical, élus annuellement par le dit bureau.

Pouvoir du bureau d'administration de faire des règlements.

8. Le bureau d'administration peut adopter des règlements, non contraires à la loi ni incompatibles avec les dispositions de la présente loi pour l'administration, le contrôle et la gouverne de la corporation, et pour assurer l'existence de l'hôpital et de ses succursales ou annexes, et, notamment, pour la fixation de la date et la conduite des affaires de l'assemblée générale annuelle, des assemblées spéciales de la corporation et des assemblées du bureau d'administration ; la nomination, les qualités, les devoirs, la conduite et la rétribution des officiers, employés et serviteurs de la corporation et de l'hôpital ; le versement des souscriptions ; l'organisation et le maintien d'une association de dames patronesses ou autres associations propres à assurer le bon fonctionnement de l'hôpital ; l'exécution des décisions du bureau médical ; la fixation du quorum de ses assemblées et des assemblées générales de la corporation.

Pouvoir du bureau d'administration d'emprunter.

9. Le bureau d'administration peut effectuer des emprunts, au montant qu'il juge à propos, au nom de la corporation pour les fins d'icelle, et hypothéquer et engager, pour sûreté du remboursement de ces emprunts, les biens de la corporation.

Membres habiles à prendre part à l'assemblée générale.

10. Les membres du bureau médical et du conseil médical, ainsi que les membres souscripteurs, tant qu'ils auront les qualités requises pour ces charges, sont admis à prendre part aux délibérations de l'assemblée générale annuelle de la corporation et à y voter.

Assemblée annuelle.

11. L'assemblée générale annuelle de la corporation a lieu le troisième mercredi d'octobre de chaque année, ou à toute autre date fixée par le bureau d'administration, pour prendre connaissance des différents rapports de l'année et pour procéder à l'élection des membres du bureau d'administration.

Droit de voter à cette assemblée.

À cette assemblée, et à toute assemblée spéciale à laquelle les membres du bureau médical et du conseil mé-

dical, ainsi que les membres souscripteurs, peuvent être convoqués, ils ont, sur toute question soumise à l'assemblée, un vote, et les gouverneurs à vie deux votes.

12. Le bureau d'administration se réunit dans les huit jours qui suivent l'assemblée générale annuelle pour élire un président, deux vice-présidents, un trésorier, un secrétaire, un avocat et tous officiers qu'il juge à propos. Election des officiers.

13. Toute vacance dans le bureau d'administration, survenant dans le cours de l'année, par décès, démission ou autre cause, est, pour le reste de l'année, remplie : par le bureau d'administration, pour les neuf membres de ce bureau élus à l'assemblée générale annuelle ; par le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, pour le représentant du dit séminaire ; par le bureau médical, pour les trois membres du bureau d'administration élus par lui. Vacances dans le bureau d'administration.

Cependant, le retard ou la négligence à remplir telle vacance n'affectent en rien les pouvoirs des autres membres du bureau d'administration, lesquels, tant qu'ils constituent au moins le quorum de ce bureau, continuent à administrer et à gouverner, comme si telle vacance n'existait pas. Effet de la négligence à remplir les vacances.

14. Le bureau d'administration nomme les officiers, employés et serviteurs qu'il juge nécessaires pour les fins de l'hôpital et de la corporation, et fixe leurs salaires et gages. Il peut également les démettre s'il le juge à propos. Nomination des officiers, etc., par le bureau d'administration.

Il peut confier à des religieuses le soin des malades et la gestion interne de l'hôpital, notamment en ce qui a trait au contrôle, au nombre, à l'engagement et au renvoi des employés, engagés et domestiques ; et il peut consentir et faire tout acte ou contrat stipulant les conditions de tout arrangement à ces fins, lequel est annuellement sujet à résiliation, au gré de l'une ou de l'autre des parties contractantes. Soin des malades à qui confié.

Il nomme aussi les officiers médicaux de l'hôpital, y compris les médecins qui y sont attachés, soit comme médecins consultants, médecins de service, médecins internes ou autrement, et remplit les vacances qui surviennent dans ces charges, mais seulement sur la présentation du conseil médical, et il peut démettre ces officiers médicaux sur recommandation de ce conseil. Nomination des médecins sur recommandation du conseil médical.

Cependant, si le conseil médical néglige de faire telle présentation ou recommandation dans les trois mois après l'avis de l'opportunité de telle nomination ou destitution lui a été donné par écrit par le bureau d'administration, ce bureau peut faire telle nomination ou destitution. Nomination, etc., sans cette recommandation en certains cas.

sans l'intervention, présentation ou recommandation préalable du conseil médical.

Contrôle exercé par le bureau médical et le conseil médical.

15. L'administration médicale et chirurgicale de l'hôpital et de ses succursales et annexes, ainsi que le choix des médecins qui seront attachés aux différents services et aux différentes charges de l'hôpital, est sous le contrôle d'un bureau médical et d'un conseil médical.

Composition du bureau médical.

Le bureau médical est composé des médecins attachés aux différents services de l'hôpital, des médecins consultants, des membres du conseil médical et du médecin interne en chef.

Contrôle exercé par le bureau médical.

Le bureau médical a seul le contrôle de l'administration médicale et chirurgicale de l'hôpital, notamment quant à l'admission des malades, leur traitement, leur diète et leur renvoi.

Composition du conseil médical.

Le conseil médical est composé du doyen de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, faculté de médecine de l'université Laval à Montréal, *ex officio*, et de quatre membres du bureau médical, élus annuellement par lui, dont deux au moins sont choisis parmi ceux de ses membres qui sont professeurs titulaires de la dite École de médecine et de chirurgie de Montréal, faculté de médecine de l'université Laval à Montréal.

Pouvoir du conseil médical.

Le conseil médical, seul, a le droit, conformément aux dispositions de la présente loi à cet égard, de choisir et de présenter au bureau d'administration les titulaires pour les différents services médicaux et chirurgicaux de l'hôpital, ainsi que de demander leur révocation, s'il y a lieu. Le quorum de ce conseil est de trois.

Quorum.

Durée des fonctions des membres du bureau médical.

16. Les membres du bureau médical restent en charge aussi longtemps qu'ils conservent les qualités qui les rendent aptes, aux termes de la section qui précède.

Effet de l'absence d'un membre pendant une année.

L'absence d'un membre, pendant une année, sans permission du bureau médical, des assemblées de ce bureau, entraîne *ipso facto* sa démission.

Vacances dans le conseil médical.

Toute vacance dans le conseil médical est remplie sans retard par le bureau médical.

Vacances dans l'hôpital.

Le conseil médical doit également présenter sans retard, au bureau d'administration, les noms des médecins qu'il juge aptes à remplir les vacances survenues dans un des services ou départements de l'hôpital.

Destitution des membres du bureau médical par le bureau d'administration.

17. Tout membre du bureau médical, qui manque au code d'éthique médicale qui pourra être adopté par ce bureau, ou dont la conduite est de nature, dans l'opinion du conseil médical, à rendre inutile sa présence sur le

bureau médical, ou à nuire à la bonne réputation de l'hôpital, peut, sur recommandation du conseil médical, être démis par le bureau d'administration.

Cependant, si, dans l'opinion du bureau d'administration, un membre du bureau médical s'est rendu coupable d'un acte déshonorant ou d'un acte qui peut nuire à l'hôpital, le bureau d'administration peut, sans aucune recommandation du conseil médical, démettre tel membre du bureau médical; mais, dans ce cas, au préalable, une accusation écrite, spécifiant la cause de destitution, doit être portée contre ce membre par un membre du bureau d'administration, et copie de cette accusation, avec un avis du jour où le bureau d'administration en prendra connaissance, doit être transmise au moins huit jours avant l'audition de la plainte au membre accusé, qui a le droit d'être entendu, le jour fixé, sur la plainte portée contre lui.

18. Dans le cas où le bureau médical néglige de remplir, conformément aux dispositions de la présente loi, une vacance survenue dans le conseil médical dans les trois mois après qu'avis de telle vacance lui a été donné par le bureau d'administration, le bureau d'administration peut, sans aucune recommandation, nommer un médecin compétent pour remplir cette vacance.

19. L'assemblée annuelle du bureau médical a lieu chaque année, avant la date fixée pour l'assemblée générale annuelle de la corporation, et, à cette assemblée, le bureau choisit, parmi ses membres, un président, un secrétaire et ses trois représentants sur le bureau d'administration, ainsi que les membres du conseil médical.

20. Le bureau médical tient minute de ses délibérations.

Il peut faire des règlements pour la tenue de ses assemblées et pour en fixer le quorum; pour définir les devoirs des médecins consultants, des médecins de service, des médecins internes et des autres officiers médicaux; pour l'admission des étudiants en médecine dans les salles de l'hôpital, et, à cette fin, fixer les honoraires qu'ils auront à payer au trésorier de l'hôpital; pour les affaires médicales et chirurgicales de l'hôpital, de ses succursales et annexes, et pour l'exécution de tout autre devoir ou fonction confiée au bureau médical par la présente loi.

Dans les cas de malades non payants, décidés dans les salles de l'hôpital, le médecin de service ou le médecin

tration, sur recommandation du conseil.

Destitution par le bureau d'administration sans recommandation du conseil.

Proviso.

Pouvoir du bureau d'administration de nommer un médecin sans recommandation, en certains cas.

Epoque de l'assemblée annuelle du bureau médical.

Délibérations du bureau médical. Pouvoir de ce bureau de faire certains règlements.

interne en chef peut faire ou autoriser l'autopsie du cadavre, s'il considère que telle autopsie est désirable au point de vue de la science et pour établir la cause réelle du décès ; et le bureau médical peut faire les règlements qu'il juge nécessaires à cet effet, pourvu que rien dans cette section ne puisse être interprété contrairement aux dispositions de la loi concernant l'anatomie.

44-45 V., co. 43
et 49; 46 V., c.
64, abrogés.
Droits sauve-
gardés.

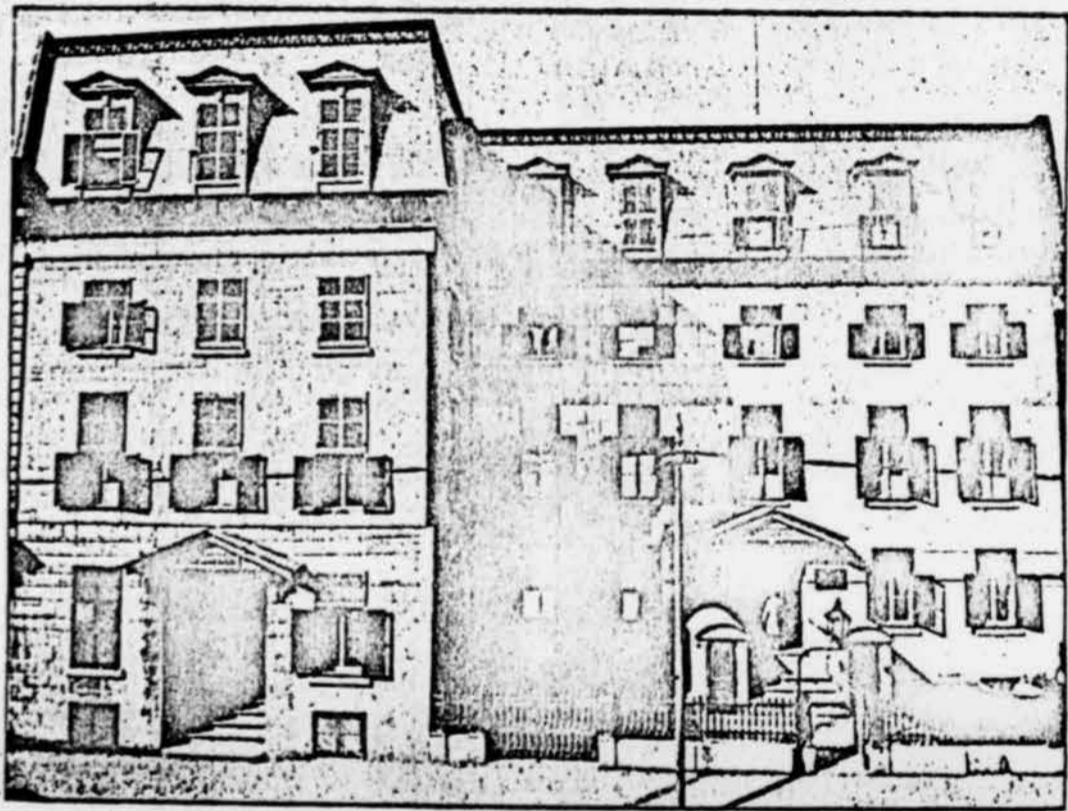
21. Les lois 44-45 Victoria, chapitre 48 ; 44-45 Victoria, chapitre 49, et 46 Victoria, chapitre 64, sont abrogées, mais cette abrogation ne devra affecter aucun droit acquis ou obligation assumée par la corporation.

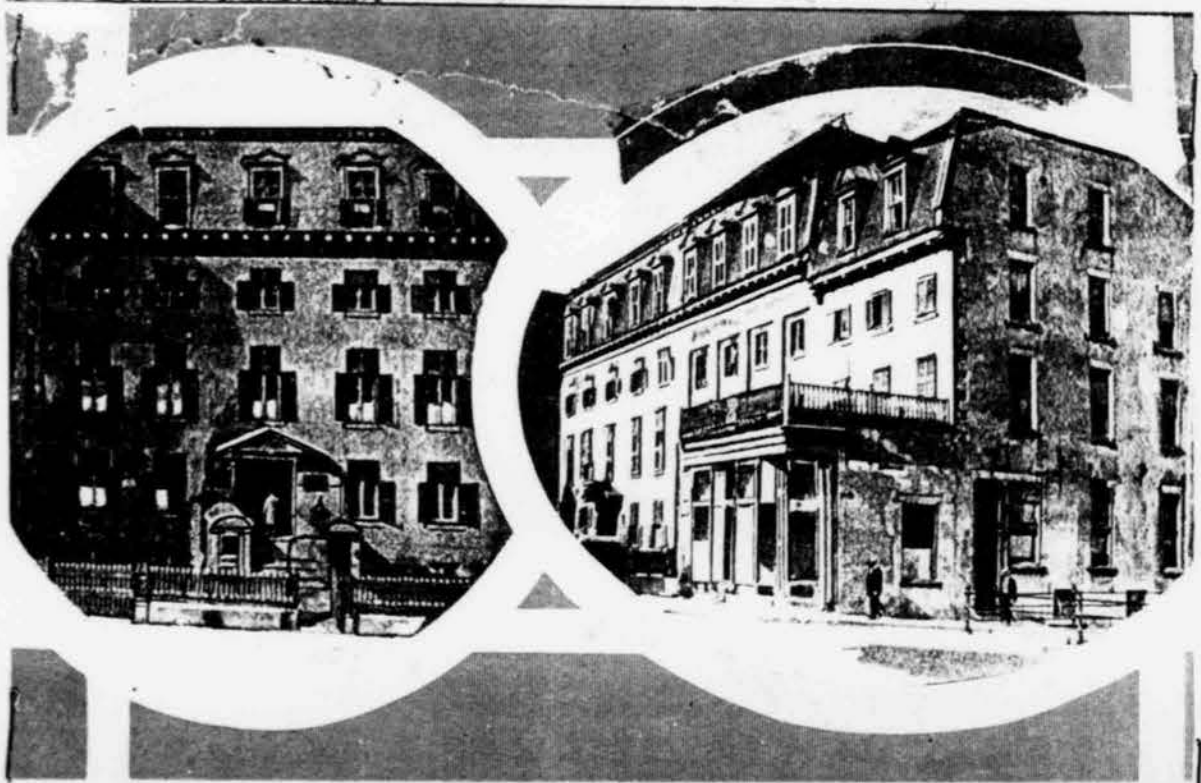
Officiers ac-
tuels, etc.,
continués en
charge.

Cependant, les officiers de la corporation, les médecins de service et autres officiers médicaux de l'hôpital actuellement en fonctions, resteront en charge comme s'ils avaient été élus ou nommés en vertu de la présente loi, le tout sujet aux dispositions ci-dessus, quant à leur remplacement à l'expiration de leur terme d'office ou en cas de vacance de leur charge.

Entrée en
vigueur.

22. La présente loi entrera en vigueur le jour de sa sanction.







Ce qui fut le chic hôtel Donegana, rue Notre-Dame, n'était plus qu'un vulgaire hôtel de passe, en 1880.

photo LA PRESSE

bureau des administrateurs. Elles sont vingt-six religieuses, dont quatorze s'occupent spécialement du soin des malades. Quatre sont chargées des dispensaires, deux sont à la salle d'opération, et les autres sont employées à la procure, à la cuisine, au lavoir et à la surveillance générale de l'établissement.



M. W. Duckett, P.S.S.,
chapelain.

Depuis la fondation de l'hôpital, 238,094 patients ont été traités dans les dispensaires, et 340,794 prescriptions y ont été servies ; 28,150 malades internes ont reçu des soins. Il y a actuellement 130 lits, occupés par une moyenne de 95 à 100 patients par jour.

Au point de vue de la charité, l'œuvre de l'Hôpital Notre-Dame est considérable. Par la rapidité de son service d'ambulances, par la facilité des consultations gratuites aux différents dispensaires, par l'efficacité de son organisation hospitalière, que de malheureux ont été arrachés à une mort certaine, que de pauvres en détresse ont été secourus, que de malades abandonnés ont été guéris !

Au point de vue scientifique, l'Hôpital Notre-Dame est un centre d'étude et d'enseignement. Voyez le nombre de médecins qui y viennent gratuitement, chaque jour, en dehors de leur pratique, dépenser plusieurs heures. C'est qu'ils y trouvent, à part le bien à faire, un vaste champ d'observation ; c'est qu'ils peuvent y entreprendre des recherches de laboratoire ; c'est qu'ils y consacrent leurs temps à l'enseignement des élèves. L'enseignement de la faculté de médecine de Laval serait incomplet sans les hôpitaux.

Au point de vue social, l'Hôpital Notre-Dame a donc son importance. Elle est grande aussi cette importance, au point de vue religieux. Un membre de la maison de Saint-Sulpice fait partie du bureau d'administration, Mgr de Montréal y nomme chaque année un chapelain résident, l'administration interne est sous la direction de Sœurs hospitalières, chargées aussi du soin des malades et de la préparation des remèdes.

Au point de vue administratif, l'Hôpital Notre-Dame est dirigé par des hommes d'affaires, des financiers bien connus du public, qui surveillent ses intérêts monétaires avec un soin jaloux, administrent ses finances avec prudence et économie, s'efforcent d'augmenter ses recettes et de maintenir ses dépenses dans une limite raisonnable. L'établissement vit de la charité publique, et il n'entre pas un sou dans sa caisse dont il ne soit rendu compte. Ce sont les bienfaiteurs de l'hôpital qui nomment les directeurs de l'œuvre, et l'administration de toute l'année leur est soumise sous forme de rapport. N'est-ce pas là une garantie de bonne foi et de sécurité? Peut-on administrer avec plus de prudence le bien des pauvres?

L'HÔPITAL NOTRE-DAME.

L'HÔPITAL NOTRE-DAME a été ouvert aux malades le 26 juillet 1880. Il contenait alors cinquante lits. Les fondateurs furent M. Rousselot, P.S.S., curé de Notre-Dame, MM. C.-P. Hébert, E.-A. Généreux, les docteurs E.-P. Lachapelle, J.-A. Laramée, A.-T. Brosseau, E.-H. Desrosiers et A.-A. Foucher.

La régie interne de l'Hôpital Notre-Dame est confiée aux Sœurs Grises, par un concordat passé entre la maison-mère et le

DEATH OF DR. A. T. BROUSSEAU



The Late Dr. Alfred Toussaint Brousseau.

(From a Photograph by Lapin & Lavigne.)

Dr. Alfred Toussaint Brousseau, head surgeon of Notre Dame Hospital and professor of surgery in the Medical Faculty of Laval, died on Saturday at his residence, 143 St. Denis street, after a long and painful illness.

The doctor put up a stubborn fight against disease for more than a year past, going down to New York some months ago to undergo an operation which gave him no relief at the time.

He was 62 years of age and ranked among the most capable surgeons when the Free hospital medical profession was growing. He succeeded the late Dr. Manseau as professor of surgery in the old Laval Medical School of Medicine and surgery and held the position when that house was merged with Laval University in 1891. He had for some years past secretary of the College of Physicians and

Surgeons and was a member of various medical societies of Canada, the United States and Europe. He was a bachelor and leaves four sisters, one brother, Mr. T. Brousseau, M.P., and other relatives.

The services were removed this morning to Laprairie, where the funeral services and interment will take place tomorrow morning. Rev. Albin Charrier, curé of St. Joseph, will officiate at the house of repose, and Mr. Sacré will chant the requiem services, at which the professors and students of Laval will attend in a body.

A large number of floral offerings were sent to the residence by the following among others: Medical Faculty of Laval, Notre-Dame Hospital and the medical students of Laval.

The medical faculty and the students of Laval have adopted resolutions of condolence on the death of Dr. Brousseau.

8-10-1900

MORT DU DR A. T. BROUSSEAU

Carrière de ce chirurgien distingué.— Ses restes mortels transportés à Laprairie.— Ses legs à l'Université Laval et à l'Hôpital Notre-Dame

Le docteur Alfred Toussaint Brousseau est décédé samedi à son domicile, 143 St-Denis, 143. Il a succombé à une maladie qui le menait depuis deux ans et qui devait tôt ou tard le tuer. Il était âgé de 63 ans.

Le Dr Brousseau était né à Laprairie, et la plupart des membres de sa famille habitent encore. Il a fait ses études à St-Jean de Victoria.

Peu de temps après avoir été admis à la pratique de la médecine, le Dr Brousseau alla à Paris où il passa quelques années. Il s'est attaché d'abord à la spécialité de la chirurgie générale, sous la direction de Roux et de Dupuy, le dernier étant son maître favori.

Ensuite, quand il était en Europe, le Dr Brousseau s'occupait d'abord de l'enseignement de l'enseignement médical aux étudiants, et il envoyait alors des correspondances particulières à la Gazette Médicale de Montréal, et à l'Union Médicale, dont il a été respectivement l'un des collaborateurs les plus précieux.



Le Dr BROUSSEAU.

A son retour de Paris, il était nommé professeur d'anatomie à l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, alors attaché à l'Université Victoria, de Colombie, Ontario.

Il est devenu assistant-professeur de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu, jusqu'à l'union des deux hôpitaux, alors qu'il fut promu professeur de clinique chirurgicale à cette dernière institution. Il a continué le même enseignement avec distinction.

En 1872, le Dr Brousseau, qui avait à cette époque les respects de la profession médicale, a été élu membre du conseil provincial du collège des médecins et des chirurgiens de la province de Québec.

Après son élection, il fut choisi à l'unanimité pour remplacer le Dr F. W. Campbell, en qualité de secrétaire de ce conseil, poste qu'il a occupé avec distinction jusqu'en 1898.

Dans ses correspondances comme dans ses conférences, le Dr Brousseau a toujours eu en vue de déterminer la profession d'un enseignement plus pratique de la médecine et de la chirurgie, et de développer des idées originales dans les sciences médicales.

Il était également infatigable à l'enseignement et furent toujours recherchés par le grand nombre des étudiants, et d'un cœur extrêmement affectueux, possédant aussi un grand développement pratique, le Dr Brousseau avait une manière absolument personnelle de faire ressortir les points de son enseignement.

Il rendait toujours aux élèves les services les plus étendus. Ses manières étaient toujours brèves, volaient une précision et une clarté sans bornes, il était une véritable que dévoué à toutes ses infirmités humaines.

Un grand nombre de collèges des mé-

decins, il a travaillé avec une grande vigueur à l'établissement d'un jury provincial d'examen, ainsi parmi les membres les plus distingués de la profession dans toute la province. Il a été l'un des fondateurs de l'Association internationale des médecins de pratique, représentant la faculté de médecine de l'Université de Québec, le profit de l'établissement d'une licence fédérale qu'il déclarait inconstitutionnel, et qu'il dénonçait comme un danger pour les droits des provinces.

Le Dr Brousseau a inculqué les principes de la science médicale à plus de dix générations d'étudiants, et nous ne sommes pas surpris d'apprendre qu'il se fait de ces jours-ci pour élève à l'illustre professeur un bureau digne de continuer sa carrière aux âges futurs. Le public s'occupait à la faculté de médecine et aux administrateurs de l'Hôpital Notre-Dame, dont le Dr Brousseau a été depuis de longues années le chirurgien en chef, pour exécuter cette œuvre de reconnaissance bien méritée.

Le corps du Dr Brousseau a été transporté ce matin à Laprairie, et auront lieu demain les funérailles.

Dans le cortège qui a escorté le défunt jusqu'à L'embourcière, le deuil était conduit par M. Casimir Brousseau, frère du Dr Brousseau, et par ses neveux, MM. Joseph Louis Toussaint Brousseau, et R. Louis Brousseau, Bernard et Claude Brousseau, Joseph Brousseau.

Les porteurs étaient l'hon. juge Malouin, le Dr Rottot, doyen de la faculté de médecine, le Dr Lenoir, le Dr Roy, l'hon. J. E. Robitoux, M. Joseph Harwood, et le Dr Kingston.

Parmi ceux qui suivaient le corbillard, nous avons remarqué les docteurs Michault, Mercier, Lemera, Merri, Picard, Lachapelle, Harwood, Gagnon, Beauchamp, Henri Duhamel, Guérin, Lamarche, Hervieux, Lavigne, Bernier, Chartier, Roberson, Albert Duhamel, Brassard, Brunelle, de Saint, Doyon, Nolin, Bonnot, Duchesne, Foucher, Vallin, Desroches, M. Lathé, Bourassa, secrétaire de l'Université Laval, le principal Archambault, le juge Pagnuelo, M. Jacques Gagnier, M. Beaulieu, avocat, les étudiants des facultés de médecine et de droit.

Par son testament, le Dr Brousseau a légué sa bibliothèque à l'Université Laval, ses ouvrages les plus récents à ses amis, et ses instruments de chirurgie à l'Hôpital Notre-Dame.

CONDOLEANCES.

A une assemblée générale des étudiants en médecine de l'Université Laval, tenue ce matin, sous la présidence de M. Napoléon Landry, les résolutions suivantes ont été adoptées à l'unanimité.

Proposé par Joseph Pagé, secondé par E. Lafortune, D. Jacques, E. A. Ste-Marie, que les étudiants en médecine de l'Université Laval ont appris avec la plus vive douleur la mort de leur dévoué professeur, le Dr A. T. Brousseau, auquel ils étaient sincèrement attachés.

Proposé par J. A. St-Pierre, secondé par T. Morin, J. Villandre et R. Frison, que comme dernier témoignage d'amour filial, les étudiants en médecine assistent en corps aux funérailles de leur bon et regretté professeur, qui auront lieu à Laprairie, mardi matin.

Proposé par A. Maynard, secondé par A. Bélanger, O. Demers et L. S. Giroux, que copie des présentes résolutions soit envoyée à la famille et aux journaux.

A. BEAUNEJOIE, secrétaire.

CONVOI SPECIAL.

Un convoi spécial partira demain matin de la gare Bonaventure à 7.15 et arrivera à Laprairie à l'heure des funérailles. Le départ de Laprairie aura lieu à 11.30. Le corps universitaire sera largement représenté.

La Patrie 8-10-1900

LE Dr BROUSSEAU

Ses funérailles ont eu lieu ce matin à Laprairie.-
Le Dr Mercier lui succéderait à
l'Hôpital Notre-Dame

La Patrie

9-10-1900

Les funérailles du regretté Dr Brousseau ont eu lieu ce matin, à 9 heures, à Laprairie. Un train spécial est parti de Montréal à 7 h 45, emmenant un grand nombre de médecins et les étudiants de l'Université Laval, qui allaient rendre un suprême hommage au confrère, au professeur disparu.

Les funérailles ont été très imposantes. Nous avons donné hier les noms des parents qui conduisaient le deuil, et ceux des porteurs.

Mgr Racicot, vicaire de l'Université Laval, a officié au service, assisté de M. l'abbé Wilfrid Hébert, P. S. S., et de M. l'abbé Falaraut, P. S. S., comme diacre et sous-diacre.

La messe des morts a été chantée par le chœur des étudiants.

M. l'abbé Collin, supérieur du Séminaire de St-Sulpice, a prononcé une courte, mais éloquente oraison funèbre. Il a fait un brillant éloge des qualités du Dr Brousseau, de son attachement à la science, de son dévouement à ses élèves, de son enseignement fécond et chrétien, de sa charité.

Parmi les personnes qui assistaient aux funérailles, nous avons remarqué l'hon. juge Mathieu, l'hon. J. E. Robidoux, les docteurs Rottot, Hingston, Lenoir, Roy, Henri Dubanel, Perome, Brassard, Girard, Leprohon, Desjardins, Desroches, Ethier, Brunman, Rhéaume, Lamarche, Foucher, Mercier, Bastien, Henri et Edouard Desjardins, les étudiants des facultés de droit et de médecine de l'Université Laval, un grand nombre de médecins des environs de Laprairie et une foule immense de fidèles de la localité.

Le corps du Dr Brousseau a été inhumé dans le cimetière de Laprairie.

Ainsi que nous l'annoncions hier, il se fait un mouvement parmi les élèves anciens et récents de l'éminent professeur et parmi les membres de la faculté de médecine pour élever un monument à la mémoire du Dr Brousseau. L'idée reçoit partout l'accueil le plus favorable, et le projet sera

probablement accompli en peu de jours.

A l'ouverture de ses cours, hier soir, M. le Dr Lamarche a exprimé le regret que lui causait la mort du Dr Brousseau, disant que, depuis 50 jours, la Faculté de Médecine avait perdu deux de ses membres les plus distingués, les Drs Lafard et Brousseau. Cette dernière perte l'a particulièrement affecté, car le Dr Brousseau lui était non seulement un ami, mais un frère.

« Nos grands hommes disparaissent et ajoutés le Dr Lamarche, et la faculté avec laquelle on les remplace doit nous rappeler qu'il n'y a personne d'indispensable sur cette terre. »

Le docteur a terminé en exhortant tous ses élèves à assister aux funérailles d'un homme qui a sacrifié sa vie à la science et à ses concitoyens.

L'on croit que le Dr Mercier succédera au Dr Brousseau, comme chef de clinique chirurgicale à l'hôpital Notre-Dame.

ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE

A une assemblée spéciale de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, Faculté Laval, à Montréal, les résolutions suivantes ont été adoptées à l'unanimité.

« Que l'École de Médecine et de Chirurgie, Faculté Laval, à Montréal, a appris avec la douleur la plus vive la nouvelle de la mort du docteur Alfred Toussaint Brousseau, professeur de Clinique Chirurgicale à l'hôpital Notre-Dame.

« Que par la mort du Dr Brousseau, la Faculté perd un de ses professeurs les plus dévoués, les élèves en médecine un guide sûr et éclairé et la profession médicale de la province un membre dont elle était justement fière.

« Que copie des résolutions soit adressée aux journaux et à la famille du défunt.

L. D. MIGNAULT,
Secrétaire.

La Patrie

9-10-1900

CHAP. 97

Loi amendant la loi organique de l'Hôpital
Notre-Dame de Montréal

[Sanctionnée le 26 mars 1902]

Préambule.

ATTENDU que l'Hôpital Notre-Dame de Montréal a, par sa pétition, demandé des amendements à sa charte, et qu'il convient d'accéder à sa demande ;

En conséquence, Sa Majesté, de l'avis et du consentement du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative de Québec, décrète ce qui suit :

61 V., c. 82,
s. 14, ancien-
dée.
Soin des ma-
lades à qui
confié.

1. Le deuxième alinéa de la section 14 de la loi 61 Victoria, chapitre 82, est remplacé par le suivant :

" Le bureau d'administration peut confier à des religieuses le soin des malades et la gestion interne de l'hôpital, notamment en ce qui a trait au contrôle, au nombre, à l'engagement et au renvoi des employés, engagés et domestiques ; et il peut consentir et faire tout acte ou contrat stipulant les conditions de tout arrangement à ces fins."

Entrée en
vigueur.

2. La présente loi entrera en vigueur le jour de sa sanction.

860.56

CHAP. 115

Loi concernant l'Hôpital Notre-Dame de Montréal

[Sanctionnée le 25 avril 1903]

Préambule.

ATTENDU que l'Hôpital Notre-Dame a, par sa pétition, représenté qu'il a passé avec la cité de Montréal, le seizième jour de mars mil neuf cent trois, un contrat, dont copie est imprimée à l'annexe de la présente loi comme cédule A, et qu'il est opportun que ce contrat soit ratifié et déclaré être obligatoire pour les deux parties à icelui; qu'il est aussi opportun que toutes autres corporations municipales soient autorisées à passer des contrats avec le dit hôpital pour la réception et le traitement de patients souffrant de maladies contagieuses ou infectieuses; et qu'il est aussi opportun que le dit hôpital soit autorisé à émettre des débetures portant hypothèque sur ses propriétés;

Attendu que le dit hôpital a, par sa pétition, demandé la passation d'une loi aux fins susdites, et qu'il est à propos de faire droit à sa demande;

En conséquence, Sa Majesté, de l'avis et du consentement du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative de Québec, décrète ce qui suit:

Contrat ratifié.

1. Le contrat entre la cité de Montréal et l'Hôpital Notre-Dame, du seizième jour de mars mil neuf cent trois, dont copie est imprimée à l'annexe de la présente loi comme cédule A, est ratifié et confirmé, et toutes les clauses et conditions en sont déclarées être légales et obligatoires pour les deux parties à icelui, nonobstant toutes dispositions de la charte de la cité de Montréal ou d'autres lois à l'effet contraire.

Pouvoir des municipalités de s'engager de payer l'hôpital pour le soin de leurs malades.

2. Toutes corporations municipales de cité, ville, village ou autre, pourront, nonobstant toutes dispositions de leur charte ou d'autres lois à l'effet contraire, s'engager par contrat à payer à l'Hôpital Notre-Dame, pour la réception et le traitement de personnes venant de leur territoire et souffrant des maladies contagieuses ou infectieuses mentionnées à tels contrats, telles sommes d'argent, pendant telles périodes et à telles conditions dont il pourra être convenu.

Emission d'obligations au porteur.

3. L'Hôpital Notre-Dame pourra émettre des débetures, garanties par hypothèques sur ses immeubles, par voie d'acte de fidéicommis ou autrement, et retirer

débetures déjà émises et en émettre d'autres à leur place, pourvu que le montant total des débetures dues à la fois n'excède jamais la somme de cent cinquante mille piastres

1. La présente loi entrera en vigueur le jour de sa sanction. Entrée en vigueur.

L'an mil neuf cent trois, le seizième jour du mois de mars; Devant maître VICTOR MORIN, soussigné, notaire public, pour la province de Québec, en Canada, résidant et pratiquant en la cité de Montréal, dans la dite province;—

ONT COMPARU :

LA CITÉ DE MONTRÉAL, corps politique et incorporé, ayant sa principale place d'affaires à l'hôtel de ville, dans le quartier Est de la dite cité de Montréal, ici représentée et agissant par Son Honneur le maire de la dite cité, M. James Cochrane, entrepreneur, demeurant en la dite cité de Montréal; ci-après dénommée "la cité";

Partie aux présentes de première part;

Et L'HÔPITAL NOTRE-DAME A MONTREAL, corps politique et incorporé par acte de la Législature de la province de Québec, ayant sa principale place d'affaires en la dite cité de Montréal, ici représenté par messieurs Charles-P. Hébert, négociant, et Emmanuel-P. Benoit, médecin, demeurant tous deux en la dite cité de Montréal, le premier en sa qualité de président, et le second en sa qualité de secrétaire du dit hôpital, et en leur dite qualité dûment autorisés à l'effet des présentes par résolution adoptée à une assemblée du bureau d'administration du dit hôpital, tenue le trois de mars courant, et dont copie certifiée restera annexée au présent acte après avoir été signée par le notaire soussigné *ne varietur*; ci-après dénommé "l'hôpital";

Partie aux présentes de seconde part;

LESQUELLES PARTIES de part et d'autres ont déclaré au notaire soussigné qu'attendu qu'il est de l'intérêt des citoyens de Montréal que des mesures soient prises pour assurer l'isolement et le traitement des personnes affectées de certaines maladies contagieuses et infectieuses mentionnées par les lois en vigueur, ont fait entre elles les conventions

1. L'hôpital construira et entretiendra trois pavillons pouvant contenir cent lits à eux trois, pour isoler et traiter les personnes affectées de diphtérie, de scarlatine ou de rougeole que la cité y enverra ou y fera envoyer, et aussi un pavillon d'observation pour les cas douteux. Ces édifices devront être en état de recevoir des malades le premier janvier mil neuf cent quatre; mais en cas de retard, sans la faute de l'hôpital, il y aura prolongation raisonnable du délai.

2. La cité payera à l'hôpital quinze mille piastres (\$15,000.00) par an pendant vingt-cinq ans à compter du premier janvier mil neuf cent quatre, ou, dans le cas où tous les édifices ne seraient pas terminés à cette date, à compter du jour où ils seront terminés. Les paiements se feront par versements trimestriels de trois mille sept cent cinquante piastres (\$3,750.00) chaque, les derniers jours juridiques de mars, juin, septembre et décembre. Dans le cas où les édifices ne seraient pas terminés le premier janvier mil neuf cent quatre, le premier versement sera payable à la première de ces quatre dates qui suivra le jour de leur terminaison, et le montant en sera proportionnel au temps écoulé depuis tel jour. Cette somme de quinze mille piastres par an sera pour une moyenne de vingt malades par jour au plus, représentant sept mille trois cents jours de soins par an. Pour chaque jour de soins de plus que sept mille trois cents par an donnés à tout malade envoyé par la cité, celle-ci payera une piastre d'extra. Le total des extras pour l'année, s'il en est dû, sera payé le dernier jour juridique de décembre.

3. L'hôpital recevra et soignera toutes personnes jusqu'à concurrence de cent à la fois, que la cité lui enverra ou lui fera envoyer, à quelque nationalité ou religion qu'elles appartiennent, qui auront la diphtérie, la scarlatine ou la rougeole, ou toute autre maladie infectieuse ou contagieuse dont les parties aux présentes pourront convenir dans le futur. La cité pourra néanmoins substituer aux trois dites maladies ou à aucune d'elles telles autres maladies contagieuses qu'elle trouvera plus important d'hospitaliser pour le moment; mais jamais l'hôpital ne sera obligé de recevoir des cas de variole, de choléra asiatique, de peste bubonique ou de lèpre.

4. L'hôpital se chargera du service d'ambulance, mais la cité verra à la désinfection des maisons infectées, ainsi que de leur contenu.

5. La cité aura le droit de nommer un inspecteur des trois pavillons et du département pour l'observation des cas douteux, et cet inspecteur pourra, à toute heure con-

venable, visiter ces édifices et leurs salles et examiner les registres concernant les malades envoyés par la cité.

6. Le médecin officier de santé de la cité, ou toute autre personne dûment autorisée à agir à sa place pourra toujours demander le renvoi de l'hôpital, d'un malade envoyé par la cité; cette demande devra être par écrit, et, après le jour de sa réception, si ce patient reste à l'hôpital, il ne sera plus compté parmi ceux qui sont à la charge de la cité.

7. L'Hôpital Notre-Dame à Montréal payera le coût des présentes et d'une copie pour la cité, ainsi que tous accessoires.

Les présentes ont été consenties de la part de la cité de Montréal susdite, conformément à une résolution adoptée à une assemblée de son conseil tenue le deux mars courant, adoptant un rapport de la commission spéciale nommée par la dite cité pour les fins ci-dessus, en date du dix-sept février dernier, copies desquels résolutions et rapport resteront annexées aux présentes après avoir été signées par le notaire soussigné *ne varietur*.

DONT ACTE : Fait et passé en la dite cité de Montréal, à la date ci-dessus en premier lieu écrite, sous le numéro six mille six cent deux du répertoire des actes de Me. Victor Morin, notaire soussigné.

Et, après lecture faite aux parties, elles ont signé les présentes, et Laurent-Olivier David, écuyer, greffier de la cité, résidant à Montréal, les a contresignées et y a apposé le sceau de la corporation de la dite cité, le tout en présence du dit notaire qui a aussi signé.

(Signé) CHAS. P. HÉBERT, Président,
 " EM. P. BENOIT, M. D., Secrétaire,
 (L. S.) " JAMES COCHRANE, Maire,
 " L. O. DAVID, Greffier de la cité,
 " VICTOR MORIN, N. P.

Vraie copie de la minute des présentes demeurée en l'étude du notaire soussigné.

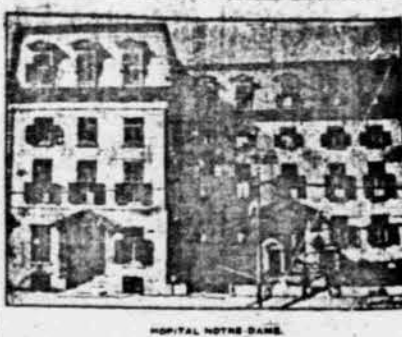
VICTOR MORIN, N. P.

LES HOPITAUX A MONTREAL

MONTREAL. DONNERVILLE. MONTREAL. DONNERVILLE. MONTREAL. DONNERVILLE.

Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal...

Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal...



HOPITAL NOTRE DAME

Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal...

Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal...

Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal... Les hôpitaux à Montréal...

Presse 3-9-1910

LE VIEUX MONTRÉAL

LE PREMIER THÉÂTRE À MONTRÉAL

Mme Laborde provoque une émeute en chantant la Marseillaise à l'hôtel Donegana, lequel est incendié par les émeutiers

JEU RENOUVÉLÉ DE LA POULE AUX OEUFS D'OR

Le premier théâtre à Montréal fut construit en 1628, par souscriptions publiques, dans la rue Saint-Paul, à l'Est, de l'église Bonsecours. Son coût était de 125 000 livres. Il était en briques et en bois. La scène était par trop petite, on y joua tout d'abord des comédies proverbes. On se souvient encore que de temps en temps on joua comme les Actes extraits et fins dans la caisse des recettes. Les philistins s'agrippaient. On joua un beau et large rideau. On fit peindre de nouveaux décors, et pourvus de tout, les amateurs du temps jouèrent des drames noirs à grande scène. Et Dieu sait comme les drames noirs étaient de vogue en ce temps-là. M. Mulren, le principal actionnaire voulant augmenter la popularité du "Théâtre Royal". Et venir de l'étranger de bonnes troupes qui rendent à perfection, dit la chronique d'alors, les chefs-d'œuvre représentés sur les grandes scènes d'Europe. Mlle Calvé, avec une compagnie choisie, vint établir à Montréal sur les planches du Royal. On lui reconnait ses mérites. Et on lui l'appeler. Le Royal devint par la suite un endroit fashionable où la fleur de l'aristocratie montrealaise et étrangère allait applaudir des attractions qui interprétaient dignement les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Les succès s'ajoutèrent aux succès, et la renommée du théâtre tendait encore à croître davantage, quand un incendie terrible le réduisit en cendres en 1848.

Tous furent navrés de ce désastre. "Faut-il théâtre ?" s'écriaient-ils, "on n'y en avait tant ?" Puis, les uns se mettaient à faire maintenant ? "Comment faire revivre ces longues soirées d'hiver ?"

Au lieu de questions, s'ajoutant à un même nombre d'exclamations de ce genre, on se mit à chercher des solutions. On se souvint d'un certain M. Hayne, résident de Montréal, lequel avait, en sa jeunesse, qui s'était exercé avec cela d'Europe par un grand et un magnifique.

En effet, neuf mois après, un magnifique monument fut élevé sur Notre-Dame. C'est l'habile entrepreneur canadien, Augustin Laberge, qui le construisit.

La façade de cette bâtisse était en pierre sculptée, les ornements et l'architecture en briques rouges, l'intérieur entièrement d'ébène.

En longueur, l'édifice était de 125 pieds et son front de 45 mètres. À l'intérieur il y avait trois galeries de bois de lar, de 2000, d'avant à l'arrière des loges, des loges. Non pas de celles de nos jours, mais en Amérique était évalué à 40 000 dollars. Seul le rideau peint par un Italien du nom de Martens, coûtait 25 000.

C'est à ce théâtre que les Havels et les Martini, officiers mineurs, s'élevèrent au Canada. L'annonce de 125 acteurs tous venus d'Europe, cette compagnie joua à Montréal pendant un long mois. Tout s'éleva à ce point que celle-ci n'était jamais vue.

Les danseuses viennoises, au nombre de 50 et le grand orchestre au nombre de 25 musiciens, qui les accompagnaient, reçurent aussi de nombreuses ovations.

C'est aussi sur cette même scène que madame Laborde, cantatrice française, s'éleva digne de son nom. C'est elle qui provoqua une émeute à l'hôtel Donegana en chantant la Marseillaise. Les émeutiers furent tués dans ce temps. En attendant ce n'est pas le patriotisme qui anima les Anglais et ce n'est pas le drapeau de Saint-Jacques qui les inspira. Les Canadiens s'élevèrent contre elle. C'est ainsi qu'elle fut tuée, et pendant le tumulte, les Anglais coururent les uns à l'autre.

L'édifice fut brûlé et fut brûlé un heure après.

Depuis quelques semaines le Théâtre Havels avait fermé ses portes afin de faire quelques réparations à la scène. Le public s'amusait à specter l'édifice du mouvement du jour, de la rue, de l'incendie, pour tomber soudain dans un silence profond, une vie morte, c'était possible à cet âge.

"Havels à grande voix recommanda sa reconstruction, et surtout les bons

bons officiers qui tenaient garnison en cette ville.

Et ce fut un sujet de contentement général, quand un matin les habitants de la ville se réveillèrent et furent étonnés, sur les murs, les pans de murailles et même sur les portes de certaines maisons publiques de grandes lettres d'or, de grosses lettres d'or, en lettres, annonçant ainsi :

ADRIEN ! ADRIEN ! ADRIEN !
Jouez ce soir au "L'As".
"Que tous s'y rendent !"

Ce "que tous s'y rendent" n'était aucunement nécessaire. Des sept heures, nous s'entendait que les courtes rues sur toutes les gammes de la rue "boarding-room only".

Inutile de dire que les applaudissements du public, applaudissements longtemps parés, ne firent pas défaut au grand magicien.

Mais Adrien était ambitieux ; il voulait du succès, toujours du succès, l'instinct de son "premier" il fut, mais il souhaitait ou plutôt voulait une seconde aussi bonne que "troisième" ou quatrième.

Il réussit de montrer sa popularité au dernier degré, et par là rester longtemps dans sa chère ville, chère parce qu'elle lui rapportait beaucoup d'argent d'or.

Donc, âgé de son art et de la vieillesse, il réalisait son rêve.

Un matin, c'était le lendemain de sa "première", le 22 avril — les nombreux commentateurs et acheteurs du nouveau marché Bonsecours virent venir le père Havels, un de ces "craquants" comme il s'en existe beaucoup plus. Mlle Calvé, réglant ses pas mélodieux sur ceux de l'homme noir d'été et d'automne, et la toute aussi Adrien s'avança vers une croquerie.

"Combien vos profits ? dit-il."

"Oh ! rien de mieux, fit la vieille marchande, seulement quinze sous la douzaine. Et c'est qu'ils sont frais, les profits ont pu être bien."

"Bien" dit Adrien, s'en vint en prendre une demi-douzaine. Mais dit-elle, ne s'il ne s'agit pas d'un seul au soleil, il ne s'en vend pas trois."

"Pas trois" répondit la vieille au comble de l'émotion.

"Non ! je vous le garantis, dit le magicien."

Puis, ramenant un œuf, un trou d'or trouva sur le pavé.

"Que vous donnez ?" Mais, protesta, le vieil homme comme cela. Je vais vendre toute votre marchandise."

"Ah ! pour ça, non, dit la marchande qui, pendant la scène, était devenue blanche, rouge, puis noire, enfin presque aveugle, sous l'effet de son "jeu de scène".

Fortunément, il y avait un autre œuf dans une voiture avec vingt le quel et le cheval partit.

La foule qui avait entouré le trou, la scène, et la vit au fond d'une fontaine sous un œuf, avec des yeux de d'émotion, s'avançant vers lui, dit-elle. Elle trouva du jeu, mais de jeune Havels.

Adrien, à la connaissance de tous les profits à la fois, une pièce de vingt francs, puis très vite pour sa marchandise.

C'est fait, dit-il, rapporté par-tout, fit en partie même dans les campagnes.

La scène fut répétée avec cette différence la plupart fois, mais il ajouta qu'Adrien les accepta de tout cœur.

Le soir du même jour le théâtre fut tout petit pour contenir la foule.

Le lendemain, sous un Havels trois semaines durant.

Les acteurs se souvenaient encore de lui, et c'est de l'âge d'or que nous tenons ce fait historique.

Deux mois plus tard le feu fut ravagé le faubourg Québec, en 1812, brûlant en cendres cette magnifique salle, remplie alors comme une des salles merveilleuses de Montréal.

Les quelques choses sauvées de l'incendie furent le théâtre, et une partie d'un décor qui avait servi à la troupe des Havels.

19-1-1913

LE PREMIER THÉÂTRE À MONTRÉAL

Mme Laborde provoque une émeute en chantant
la Marseillaise à l'hôtel Donegana, lequel
est incendié par les émeutiers

JEU RENOUVELÉ DE LA POULE AUX ŒUFS D'OR

Le premier théâtre à Montréal fut construit en 1825, par souscriptions publiques, dans la rue Saint-Paul, à l'Est de l'église Bonsecours. Son coût était de \$25,000 environ. Il était en brique et en bois. La scène étant par trop petite, on y joua tout d'abord des comédies proverbes ne nécessitant presque pas de mise en scène; puis comme les écus entraient à flots dans la caisse des recettes, l'amphithéâtre s'agrandit. On posa un beau et large rideau, on fit peindre de nouveaux décors, et pourvus de tout, les amateurs du temps jouèrent des drames noirs à grands effets. Et Dieu sait comme les drames noirs étaient de vogue en ce temps-là. W. Molson, le principal actionnaire, voulant augmenter la popularité du "Théâtre Royal", fit venir de l'étranger de bonnes troupes qui rendirent à perfection, dit la chronique d'alors, les chefs-d'œuvres représentés sur les grandes scènes d'Europe. Mlle Calvé, avec une compagnie choisie, vint débiter à Montréal, sur les planches du Royal. On sut reconnaître son mérite, et on sut l'apprécier. Le Royal devint par la suite un endroit fashionable où la fleur de l'aristocratie montréalaise, et étrangère allait applaudir des artistes réels qui interprétaient dignement les chefs-d'œuvres des grands maîtres. Les succès s'ajoutèrent aux succès, et la renommée du théâtre tendait encore à croître davantage, quand un incendie terrible le réduisit en cendres en 1848.

Tous furent navrés de ce désastre. "Pauvre théâtre!" exclamait-on, on n'y amusait tant." Puis, qu pouvait-on faire maintenant? Comment faire couler ces longues soirées d'hiver?

Autant de questions, s'ajoutant à un même nombre d'exclamations dit le-a par l'ennui. Et cela se faisait journellement depuis tantôt deux ans quand une rumeur courut par toute la ville, portant que M. Hayes, riche résident de Montréal, ferait construire sous peu, à ses propres frais, un théâtre qui rivaliserait avec ceux d'Europe par sa grandeur et sa magnificence.

En effet, neuf mois après, un magnifique monument fut élevé rue Notre-Dame. Ce fut l'habile entrepreneur canadien, Augustin LaBerge, qui le construisit.

La façade de cette bâtisse était en pierre sculptée; les côtés et l'arrière partie en briques Dumasco, importées expressément d'Écosse.

Sa longueur à l'extérieur était de 125 pieds, et son front de 45 environ. À l'intérieur il y avait trois galeries, des loges de face, de côté, d'avant-scène et même des balconnettes. Son jeu de scène, un des meilleurs en Amérique était évalué à 40,000 dollars. Seul, le rideau, peint par un Italien du nom de Martanni, coûtait \$6,000.

C'est à ce théâtre que les Ravels et les Martini, célèbres mimas, s'illustrèrent au Canada. Composée de 126 acteurs tous venus d'Europe, cette compagnie joua à Montréal pendant trois longs mois. Tout l'hiver! Chose qui certes ne s'était jamais vue.

Les danseuses Viennoises, au nombre de 60, et le grand orchestre allemand de 38 musiciens, qui les accompagnaient, reçurent aussi des ovations enthousiastes.

C'est aussi sur cette même scène que madame Laborde, cantatrice française, élève distinguée du conservatoire de Paris, se fit entendre.

C'est elle qui provoqua une émeute à l'hôtel Donegana en chantant la Marseillaise. Les esprits étaient fort montés dans ce temps. En entendant ce chant sacré, si patriotique, si sublime, les Anglais se crurent insultés, et firent du bruit. Les Canadiens voulurent faire silence. Ceci causa l'émeute. On se battit, et pendant le tumulte, les Teutons coupèrent les tuyaux à gaz.

L'hôtel prit feu et fut détruit une heure après.

Depuis quelques semaines le "Théâtre Hayes" avait fermé ses portes afin de faire quelques réparations à la scène. Le public s'ennuyait à mort. Avoir du mouvement, du rire, de la joie, de l'enthousiasme, pour tomber soudain dans un silence profond, une vie inerte, c'était pénible n'est-ce pas?

Chacun à grands cris redemandait la réouverture, et surtout les nom-

LES ANTI-CATHOLISTES, 19 Janvier 1913

breux officiers qui tenaient garnison en cette ville.

Et ce fut un adjet de contentement général, quand un matin les habitants de la ville se réveillant, virent collées sur les murs, les pans de maisons et même sur les portes de certains édifices publics de grandes affiches colorées, où de grosses lettres noires, en vedette, annonçaient ainsi :

ADRIEN ! ADRIEN ! ADRIEN !

Jouera ce soir au Hayes.

"Que tous s'y rendent !

Ce "que tous s'y rendent" n'était aucunement nécessaire. Dès sept heures, nous n'entendions que les ouvriers crier sur toutes les gammes de la voix : "Standing room only."

Inutile de dire que les applaudissements du public, applaudissements longtemps préparés, ne firent pas défaut au grand magicien.

Mais Adrien était ambitieux ; il voulait du succès, toujours du succès. Content de sa "première" il fut, mais il souhaita ou plutôt voulut une "seconde" aussi bonne, une "troisième" meilleure.

Il résolut de monter sa popularité au dernier degré, et par là rester longtemps dans sa chère ville, chère parce qu'elle lui rapportait beaucoup sans doute.

Donc, aidé de son art et de la réclame, il réaliserait son rêve.

Un matin — c'était le lendemain de sa "première", le 28 avril — les nombreux commerçants et acheteurs du nouveau marché Bonsecours virent venir le père Homier, un de ces Canadiens comme il n'en existe presque plus, têtu ! réglant ses pas méthodiques sur ceux de l'homme noir d'hiver soir. Ce fut le comble de l'étonnement. Les commères en avaient la berlue. Poussés par la curiosité plusieurs suivirent les deux hommes. Près du pèrystille le magicien s'arrêta, le père Homier et la foule aussi. Adrien s'avance vers une revendeuse.

— Combien vos œufs ? dit-il.

— Oh ! mon monsieur, fit la vieille marchande, seulement quinze sous la douzaine. Et c'est qu'elles sont fraîches. Les poules ont pondu hier.

— Bien ! dit Adrien, je vais en prendre une demi-douzaine. Mais diable, reprit-il en mirant un œuf au soleil, ils ne sont pas frais.

— Pas frais ! répondit la vieille au comble de l'étonnement.

— Non ! je vois du brouillé, dit le magicien.

L'œuf cassant un œuf, un louis d'or tomba sur le pavé.

— Que vous disais-je ? Mais pristi, je les aime mieux comme cela. Je vais prendre toute votre marchandise.

— Ah ! pour ça, non dit la marchande qui, pendant la scène, était devenue blanche, rouge, puis noire, enfin presque arc-en-ciel, vous n'aurez rien, rien de rien... rien !

Furtivement, elle plaça sa boîte aux œufs dans une voiture aussi vieille qu'elle, et le cheval partit.

La foule, qui avait compris le tour, la suivit, et la vit au fond d'une cour casser tous ses œufs, avec des marques d'étonnement, s'accroissant degré par degré. Elle trouva du jaune... mais du jaune liquide.

Adrien, à la connaissance de tous, fit parvenir à la vieille une pièce de vingt francs, prix très élevé pour sa marchandise.

Ce fait fut rapporté partout. On en parla même dans les campagnes.

La presse s'en empara avec mille détails, la plupart faux, mais il appert qu'Adrien les accepta de tout cœur.

Le soir du même jour, le théâtre fut trop petit pour contenir la foule.

Le magicien joua au Hayes trois semaines durant.

Les anciens se souviennent encore de lui, et c'est de l'un d'eux que nous tenons ce fait historique.

Deux mois plus tard, le feu, qui ravagea le faubourg Québec, en 1852, réduisit en cendres cette magnifique salle, comptée alors comme une des sept merveilles de Montréal.

Les seules choses sauvées du désastre furent le rideau et une partie d'un décor qui avait servi à la troupe des Ravels.

LA MORGUE CHANGE ENCORE DE LOCAL

La morgue de Montréal déménagera de nouveau. Depuis ce matin, elle est établie à l'hôpital Notre-Dame. Tous les cadavres qui autrefois étaient transportés au No 171, rue Sanguinet, dans l'immeuble de la Société Coopérative de frats funéraires, devront donc être à l'avenir dirigés vers l'hôpital Notre-Dame, qui sera spécialement aménagé pour les recevoir.

Ce déménagement s'effectue en vertu d'une entente entre le gouvernement provincial et le conseil d'administration de l'hôpital Notre-Dame. Le nouveau local de la morgue n'est que temporaire.

Quant à la Cour du coroner elle demeurera dans l'immeuble qu'elle occupe présentement jusqu'au premier mai, date d'échéance de son bail.

SUCCURSALE WESTMOUNT
SHERBROOKE & AVENUE VICTORIA

Ernest Pitt & Co
COURTIERS EN IMMEUBLES

MONTRÉAL, QUÉ.

LANCASTER 7291-2-3-4-5



SUCCURSALE DE LA PARTIE NORD
STATION AHUNTSIC

119, rue Craig Ouest, 1er juin 1926.

Monsieur J.A.A. Brodeur,
Président du Comité Exécutif,
Hotel de Ville,
Montréal, P.Q.

re - Cour Juvénile

Cher Monsieur le Président:-

Il nous fait plaisir
de soumettre pour votre considération l'ancien
Hopital Notre-Dame situé sur la rue Notre-Dame coin
rue Berri au prix de \$130,000. Dans notre opinion,
cette location est excellente étant à proximité
des autres Cours.

Votre bien dévoué,

EP/JL



Ernest Pitt & Co
COURTIERS EN IMMEUBLES

MONTRÉAL. QUÉ.

119, rue Craig Ouest, 28 juin 1926.

LANCASTER 7291-2-3-4-5

Monsieur J.A.A. Brodeur,
Président du Comité Exécutif,
Hotel de Ville,
Montréal, P.Q.

re - Cour Juvénile - Hopital Notre-Dame
rue Notre-Dame

Cher Monsieur le Président:-

En rapport avec ma lettre en date
du 1er juin, je vous inclus sous ce pli une photographie et
un plan de la propriété sus-mentionnée.

Vous constaterez que la superficie
est 30203 pieds et la façade sur les diverses rues comme suit:-

Rue Notre-Dame	157'6"
" Champ de Mars	156 pieds
" Berri	196 "
Ligne coté Ouest	186

J'aimerais prendre un appointment
afin de visiter cette propriété car je suis certain qu'elle
rencontrera vos vues et le prix de \$130,000.00 pour cette
propriété mesurant plus de 30,000 pieds ne peut être consi-
déré exorbitant. Ci-inclus copie de notre autorisation de vente.

J'attends avec plaisir votre ré-
ponse et demeure,

Votre bien dévoué,

EP/JL
Incl.

24 31307-
3e série
Conseil,

Hôpital Notre-Dame

le 30 juin, 1926.

Monsieur Ernest Pitt,
101, Ernest Pitt & Cie.,
119, rue Craig Ouest,
M o n t r é a l.

RE: Cour Juvénile -
Hôpital Notre-Dame. Rue Notre-D

Cher monsieur Pitt:

J'ai bien reçu votre lettre du
28 courant me transmettant une photographie et
un plan de la propriété que vous offrez en vente
re Cour Juvénile.

Je communiquerai de nouveau avec
vous sous peu pour que nous convenions d'un jour
et d'une heure pour une entrevue.

Votre tout dévoué,

Président du Comité Exécutif.

Ancien hôpital NOTRE-DAME
rue Notre-Dame, Est.

Offre de la bâtisse à la Ville pour
établissement d'une cour juvénile.
en 1926

L'ancien hôpital Notre-Dame

Dalhousie
Couri

Au temps où la rue Notre-Dame s'arrêtait à la rue Bonsecours

Sur le coteau Saint-Louis — Où se trouve aujourd'hui la pharmacie Contant — Les hôtels "Donegana", "Canada", "Ottawa", "Rasco", "Hayes"

Le Devoir

La conflagration de 1852

16 oct 1937

— Quel est, M. Massicotte, l'intérêt historique que peut présenter l'emplacement de l'ancien hôpital Notre-Dame, démoli ces semaines dernières?

— Il vaut un article dans le prochain *Cahier des Dix*, répond du tac au tac l'archiviste judiciaire de Montréal.

M. E.-Z. Massicotte raconte, en effet, que tous les points du vieux Montréal renferment de l'histoire à pleines mains, plus qu'on ne le soupçonne souvent. Ainsi celui de l'hôpital Notre-Dame (le vieil hôpital, qui dressait jusqu'à ces derniers temps sa masse grise, un peu délabrée, à l'angle des rues Notre-Dame et de Berri, de biais avec le *Devotr*).

— Voulez-vous me résumer l'histoire de cet angle de rues?

— Tout d'abord, autrefois il n'y avait pas de rues à cet endroit. La rue Notre-Dame s'arrêtait à la rue Bon-Secours. Les passants devaient descendre par Bon-Secours jusqu'à la rue Saint-Paul puis remonter à peu près où est le tunnel de la rue Berri pour sortir par la porte de Québec, appelée ainsi parce qu'elle donnait sur le chemin de Québec. De là aussi le nom du faubourg Québec.

— L'emplacement futur du premier hôpital Notre-Dame était-il désert à cette époque-là?

L'hôtel Donegana

— Il se trouvait englobé dans le terrain de la forteresse. Plus tard, on décida de prolonger la rue Notre-Dame. Le coteau Saint-Louis connut alors une belle période de prospérité. Le premier immeuble à se dresser sur l'emplacement de l'hôpital Notre-Dame fut l'hôtellerie *Donegana*. L'incendie l'avait à peine détruite rue Notre-Dame près Bon-Secours, où se trouve aujourd'hui la pharmacie Contant, qu'elle renaissait un peu à l'est, rue Notre-Dame, à quelques pas du square Dalhousie, et voisin de l'hôtel *Hayes*. Dame veuve Timothée Saint-Julien levint l'âme directrice de l'entreprise, secondée par son gérant, G.-T. Pope. Mme Saint-Julien avait administré avec bonheur jusque-là le *Canada Hotel*, sis à l'angle sud-est des rues Sainte-Thérèse et St-Gabriel, aménagé dans l'immeuble occupé jadis par la *Compagnie du Nord-Ouest*, fameuse dans les annales du commerce des pelleteries.

— La seconde hôtellerie *Donegana* telle connue la prospérité?

— Pendant une vingtaine d'années. Bien située, pour l'époque, car le quartier à l'est de la rue Bon-Secours était habité par la grande bourgeoisie. La *Donegana* était meublée avec luxe, et sa table avait

grand renom. Nombreux furent les banquets officiels qui se donnèrent dans ce local. Cependant, parce que la clientèle avait tendance à se diriger vers l'ouest, la *Donegana* dut un jour baisser pavillon devant la *St. Lawrence Hall*, l'hôtel *Ottawa* et plusieurs autres grandes hôtelleries des rues St-Jacques et McGill. D'autre part, le gérant Pope était parti et le sieur Daley, qui n'avait pu ravigoter le *Rasco Hotel*, lui avait succédé. Vint un jour où l'hôtel *Donegana* dut finalement fermer ses portes.

— Alors, en quelle année l'hôpital Notre-Dame s'y installa-t-il?

En 1879

— Si ma mémoire est bonne, c'est en 1879. Pendant 45 ans, des milliers de malades ont défilé dans cette maison et des médecins et chirurgiens s'y sont taillé de belles réputations. En 1924, le local était devenu d'une exigüité criante. On construisit l'immense immeuble de la rue Sherbrooke, en face du parc LaFontaine. L'immeuble de la rue Notre-Dame, devenu vacant, hébergea quelque temps un patronage. Depuis quelques années, il était fermé, avec planches aux fenêtres, comme une vulgaire bicoque. Ses propriétaires le démolirent pour mettre fin, probablement, au paiement des taxes sur la propriété bâtie.

— Puisque nous sommes sur la question des hôtelleries, qu'est-il advenu de l'hôtel *Hayes*?

Théâtre spacieux

— C'est en 1848, dit-on, que M. J. Hayes construisit une grande hôtellerie et un théâtre spacieux, tout près de la porte de Québec, au pied de l'ancienne citadelle et sur le côté ouest de l'ancien square Dalhousie. La partie sud, faisant face à la rue Notre-Dame, était l'hôtel et la partie nord, longeant la rue du Champ-de-Mars, était le théâtre. Il mesurait à l'extérieur 135 pieds par 60 de front. Son jeu de décors, d'après la description du *Monde Illustré*, était évalué à \$40,000. Seul le rideau de scène, peint par l'Italien Maritanni, coûtait \$6,000.

— L'hôtel et le théâtre, poursuit M. Massicotte, n'ont pas fourni une longue carrière, car ils furent détruits dans l'immense conflagration de 1852. Cet incendie ravagea durant la journée du 8 juillet les quartiers à l'est de la rue St-Laurent, et semblait éteint au coucher du soleil, lorsque le feu se ralluma dans les écuries de l'hôtel *Hayes*, par l'imprudence d'un soi-disant vagabond, et rasa au sol plusieurs édifices sis plus à l'est.

— Vous disiez tout à l'heure que la grande bourgeoisie habitait rue Notre-Dame et les environs. Pou-

vez-vous citer quelques noms?

— Sur l'emplacement redevenu désert aujourd'hui, entre l'abandon de la citadelle et la construction de l'hôtel *Donegana*, il y a eu des demeures privées, entre autres celle de l'éminent Canadien français Denis-Benjamin Viger, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal au lendemain de sa fondation.

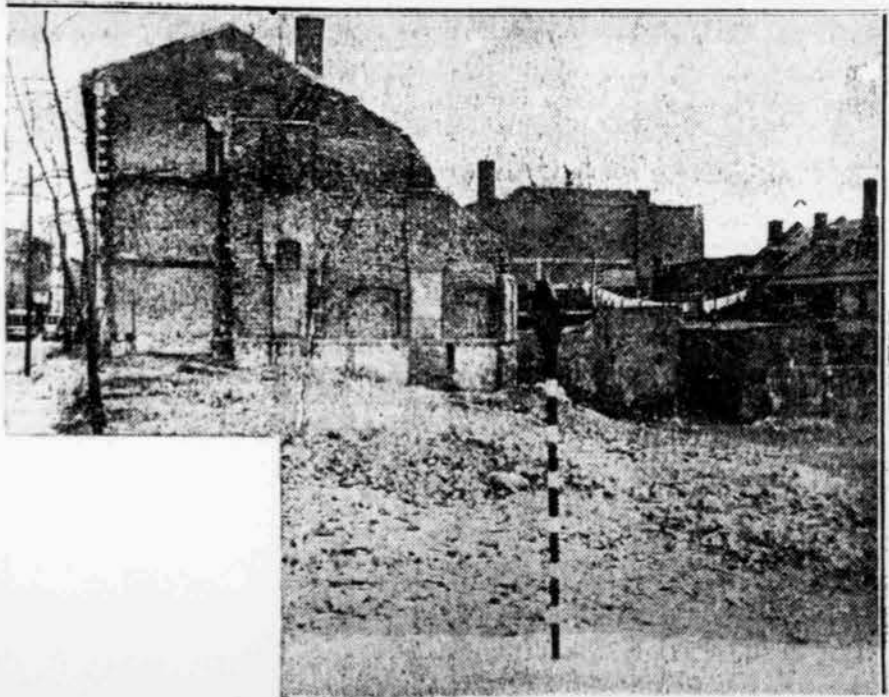
— La petite histoire nous apprend aussi que sir Georges-Etienne Cartier a été l'un des pensionnaires de l'hôtel *Donegana*, du premier hôtel de ce nom, car en 1848, on le trouve domicilié dans une vaste maison de la rue Notre-Dame, située vis-à-vis du second hôtel *Donegana*.

Alfred AYOTTE

ARTICLES PRINCIPAUX

MONTREAL ARCHIVES

Ancien hôpital NOTRE-DAME
angle de la rue Berri



Emplacement, rue Notre-Dame Est, angle
nord ouest de la rue Berri, où se trouvait
situé anciennement l'hôpital Notre-Dame.
Ex: Montreal Gazette, 30 avril 1938

Les mutations d'un Le Devoir 30 oct coin de rue 1939

Le fameux premier Donegana Hotel était à l'angle nord-ouest des rues Notre-Dame et Bon-Secours. Sur cet emplacement s'élevait, entre 1813 et 1830, la demeure de l'honorable M. Toussaint Pothier, un compatriote marquant. (1)

Surnommé le beau Pothier à cause de son physique avantageux et de sa correction vestimentaire, il fut industriel hardi et brave milicien. En 1812, ayant pris le commandement d'une troupe de trappeurs de l'Ouest, il attaqua le fort Mackinaw de concert avec le capitaine Robert et il s'en rendit maître. Après avoir fait, à l'instar de son père, un fructueux commerce de fourrure, il acquit deux seigneuries, devint membre du conseil législatif et vécut largement. Si bien qu'en 1830 il dut vendre son emplacement et sa maison aux représentants du millionnaire William Bingham (2), qui avait épousé, en 1822, Charlotte de Lotbinière et pour qui on érigea une demeure prétentieuse, laquelle fut acquise et remodelée vers 1837 ou 1838, afin d'en faire la résidence du gouverneur du Canada. Et ce serait là que le fastueux lord Durham aurait vécu de mai à novembre 1838. (3)

Lorsque Jean-Marie Donegana abandonna le Rasco Hotel, vers 1845, une compagnie lui offrit la direction de la maison Bingham transformée en grande hôtellerie. Ainsi naquit le premier Donegana. L'hôtel, lisons-nous dans un *Gulde* de l'époque, s'étendait jusqu'à la rue du Champ-de-Mars et comptait 100 pieds de front, rue Notre-Dame, sur 218, rue Bon-Secours. La salle à manger mesurait 140 pieds sur 50. La façade s'ornait d'une sorte de marquise appuyée sur colonnes. Le toit de la maison était "couronné" d'un dôme d'où l'on jouissait d'une belle vue d'ensemble de la ville. Très richement meublée, éclairée au gaz, cette hôtellerie fut sans contredit l'une des plus belles du Canada. Elle parait avoir été inaugurée en 1846.

En tout cas, ce fut là, au commencement de 1846, d'après J.-Edmond Roy, que Siméon Larochelle, mécanicien de Saint-Anselme, sur la rivière Etchemin, exposa un modèle de canon qu'il venait d'inventer et qui se chargeait et se tirait automatiquement. Les officiers de la garnison étudièrent cet engin mais ne le jugèrent pas alors pratique. Larochelle devançait trop son temps.

Le 24 juin 1846, la fête nationale des Canadiens français fut chômée avec un éclat extraordinaire. Une procession énorme (pour lors), de six mille personnes, défila par les rues, puis il y eut banquet de choix au Donegana.

Le grand homme d'Etat, Georges-Etienne Cartier pensionnait là, avant son mariage avec Hortense Fabre, en 1847.

C'est en cet immeuble, qu'une autre de nos gloires nationales, l'honorable Joseph-Remi Vallières, vécut ses derniers jours. Il y rédigea son testament, le 16 novembre 1846, en langue anglaise, peut-être parce que sa femme n'était pas de notre race. A titre de curiosité nous en reproduisons le texte:

"This is my Will and Testament — I give all and every My Succession lands, goods and Estate unto my beloved wife Mrs Jane Kiernan, in full and unlimited property; I make her the Exécutrix of this My last Will and Charge her to pay My

debts and repair all wrong I mal have done — Done in the name of God at Montreal, at Donegana's Hotel, this Sixteenth day of November in the year one thousand eight hundred and forty six."

(Signé) Vallières de ST-REAL.

Le juge Vallières décéda le 17 février 1847 et son testament olographe fut vérifié le premier avril suivant.

L'année 1849, si malheureuse dans notre histoire par les excès auxquels se livrèrent des groupes ennemis du gouvernement d'alors, marque la fin du premier Donegana, qui survint quelques mois après le décès du général sir Benjamin d'Urban, lequel s'éteignit le 25 mai 1849, dans le susdit hôtel.

On sait que l'édifice du parlement canadien (place Youville), fut incendié le 25 avril par des exaltés et que ceux-ci promènèrent ensuite les flammes dans divers quartiers de la ville, pendant plusieurs semaines. Ils semblent avoir voulu terminer leurs violences et leurs dégâts par la destruction de l'hôtel en vogue. Hector Berthelot a raconté le fait dans le *Bon Vieux Temps*.

"Dans la soirée du 16 août 1849, près de quatre mois après l'incendie du parlement à Montréal, M. et Mme Laborde, ainsi que le seigneur Tofanelli, donnaient un concert dans la grande salle de l'hôtel. A la fin du concert, un groupe de jeunes à la tête desquels était M. Sablin Têtu, demanda à M. Laborde de chanter la Marseillaise. Quand l'artiste parut sur l'estrade, le drapeau tricolore à la main et entonna le premier couplet de l'hymne patriotique français, les tories dont la francophobie avait été chauffée à blanc depuis l'incendie du parlement, protestèrent par des sifflets, des huées et des rugissements. Il y eut une rixe dans l'auditoire, pendant laquelle les énergumènes de la bureaucratie mirent le feu à l'hôtel."

Il y a des inexactitudes dans le récit ci-dessus, car M. Berthelot rapportait là une tradition sans l'avoir contrôlée. Les concerts Laborde eurent lieu les 18, 19, 20 et 30 juillet, puis, le 4 août. La rixe dont il est ci-dessus question se produisit le 18 juillet et ne fut pas cette fois suivie d'un incendie.

Le désastre date du 16 août, le soir même où mourut le jeune Mason, un des émeutiers qui avait été blessé la veille, durant l'attaque de la maison de l'hon. L.-H. La Fontaine, chef du gouvernement, à qui les fanatiques en voulaient.

Lors de cet incendie, Jean-Marie Donegana, frappé de maladie, avait abandonné la direction de l'hôtel pour retourner en Italie et il avait été remplacé par un M. Hope.

Plus tard, sur l'emplacement dévasté, un autre édifice fut érigé qui, pendant longtemps fut habité par Pierre-Etienne Picault, médecin français venu au pays en 1833.

Après avoir été professeur de langue française, "un amendement à une loi du Canada" lui permit, en 1838, d'exercer sa profession en notre pays. En même temps, il ou-

vrit une pharmacie, d'abord rue St-Paul, ensuite, à l'angle sud-ouest des rues Notre-Dame et Bon-Secours, enfin, l'an 1869, à l'angle nord-ouest desdites rues.

M. Picault, étant, l'un des Français les plus estimés de Montréal, se vit nommé agent consulaire de France, en 1868, puis vice-consul, en 1869. Il abandonna cette charge en 1875. Pharmacien de haute valeur, il eut pour le seconder, son élève, Joseph Contant, dont il fit son successeur.

Madame Picault, née Louise-Julienne Boutolle, mourut en 1865, âgée de 61 ans et le docteur Picault, en 1885, âgé de 76 ans. Le très actif Joseph Contant, après une carrière brillante et des plus utiles, décéda en 1938, âgé de 90 ans, laissant la conduite de ses affaires à son fils.

Pour terminer, si vous passez dans le quartier où fut le Donegana, examinez la maison formant l'encoignure sud-ouest des rues Notre-Dame et Bon-Secours et vous distinguerez, vers le deuxième étage, en lettres pâles, les mots *Medical Hall*. Ensuite, avancez rue Bon-Secours, vers le nord, côté ouest, et là, vous déchiffrez sur la muraille, le nom: *Picault*. Le temps n'a pu effacer ces empreintes d'autrefois.

E.-Z. MASSICOTTE

(Bulletin des Recherches historiques).

(1) Sur le sieur Pothier, voir *B. R. H.* 1920, p. 223 et *l'Echo de St-Justin* du 15 juillet 1937.

(2) H. M. Jones, dans *America & French Culture*, parle abondamment des Bingham.

(3) De volumineuses études ont été consacrées à lord Durham dans *The Canadian Historical Review*, numéro de juin 1939.

lôtellerie

Le Soir
29 janv
1940

puis hôpital

L'incendie avait à peine détruit le premier *Donegana* en 1849 que cette hôtellerie renaissait, un peu plus à l'est, rue Notre-Dame, tout près du théâtre Hayes, où la Législature, pendant quelque temps, alla se réfugier, après l'incendie de l'édifice du parlement, place Youville.

Une dame, A.-Timothée Saint-Julien, prit la direction de l'hôtellerie, assistée d'abord par G.-F. Pope puis par J.-H. Daly, comme gérant.

Mme Saint-Julien avait administré avec bonheur le *Canada Hotel*, dont nous avons parlé récemment (1) et elle eut autant, peut-être plus de succès dans son nouveau local, car le second *Donegana*, pendant une décennie et plus, connut une grande prospérité.

On dit qu'il était meublé avec luxe et que sa table avait grand renom. Nombreux furent les hôtes distingués qui y séjournèrent ou qui s'y rendirent pour passer quelques heures agréables; nombreux furent les banquets, même les bals qui furent donnés en cette hôtellerie. Ainsi, l'honorable Fabre-Surveyer, dans ses notices biographiques sur les fondateurs du *Montreal Curling Club*, rapporte que ce fut au *Donegana* que le susdit club donna un bal le 22 janvier 1857 (2).

Au mois de septembre 1861, arrivèrent à Montréal deux distingués touristes, le prince Jérôme-Napoléon, accompagné de Maurice Dudevand-Sand, fils de la romancière Georges Sand. Tous deux, dans leurs souvenirs, ont dit quelques mots de la "pension" de dame Saint-Julien. (3).

"Le prince Napoléon arrive le 11 septembre 1861 et il écrit: "Le maire Charles-Séraphin Rodier me conduit à *Donegana* (*sic*) Hôtel, fort bon, dans le genre anglais". (*Revue de Paris*, 1933)

De son côté, Maurice Dudevand-Sand écrit: "Nous logeons à l'hôtel *Donegana* (*sic*), nom indien (*resté*), mais auberge toute française, qui ne fait pas regretter les caravansérails américains. Plus de becs de gaz, de la bougie, de la vraie bougie de l'Etoile! Plus de fenêtres à guil-lottine, et de vraies servantes qui cirent les bottes et brosent les habits à tour de bras". (*6,000 lieues à toute vapeur*, dans *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1862, p. 193).

L'Ordre du 6 janvier 1863, associe à la maison dont nous esquissons l'histoire, le nom d'un Montréalais qui eut son heure de notoriété dans le monde des affaires. Il s'agit de Joseph Lévy, l'un des fondateurs et directeurs de la compagnie de navigation Richelieu. Le 3 janvier, le sieur Lévy "faisait une partie de billard à l'hôtel *Donegana* avec un de ses amis, M. O'Brien, et comme la partie était chaudement disputée il y mêlait beaucoup d'entrain, lorsque se penchant pour frapper un dernier coup qui devait lui assurer la victoire, il sentit sa bouche s'emplier de sang, et quitta l'hôtel, avec M. O'Brien pour se rendre à sa résidence, qui est à très-peu de distance de là, rue Saint-Louis. Arrivé chez lui, M. Lévy se sentit beaucoup mieux,

il offrit un verre de vin et des gâteaux à M. O'Brien et le pria de passer chez son médecin, le docteur McCallum. Le docteur n'étant pas chez lui, M. O'Brien lui laissa un mot. Le docteur rentra presque aussitôt et se rendit immédiatement chez M. Lévy. En entrant dans la chambre de M. Lévy, il le trouva dans les bras de M. Daley, qui lui dit: "Venez vite, docteur, il est évanoui". "Il n'est pas évanoui, il est mort", dit le docteur. Il n'y avait que vingt minutes que M. Lévy avait pris un verre de vin avec M. O'Brien. Il y avait près de deux ans qu'il n'avait pas été malade, du moins qu'il n'avait pas été sous les soins du médecin. M. Lévy, par son aptitude aux affaires et son activité, avait pu ramasser quelque fortune". (4).

Le défunt avait pour ancêtre Joseph Lévi, originaire du diocèse de Strasbourg, qui épousa à Notre-Dame-de-Montréal Marie-Geneviève d'Orléans en 1785. De cette union naquit Joseph Lévi, journalier, qui épousa à Notre-Dame, en 1809, Marie-Louise Rousseau. Le fils de ces derniers, Joseph, né en 1812, est celui qui décéda en 1863 et qui fut inhumé au cimetière de Notre-Dame-des-Neiges. Comme les Rolland, les Masson, les Rodier, les Renaud, les Lefebvre, et bien d'autres financiers, négociants et industriels de l'époque, il avait commencé au bas de l'échelle, mais à l'école pratique de la lutte pour la vie il atteignit la richesse.

Au mois de mai 1852, il avait épousé Henriette Chaffers, fille d'un marchand de Saint-Césaire. Lors de son décès, il laissait une femme et des enfants.

Son fils, Joseph-Charles-Émile, né en 1855, admis au notariat en 1878, échec en 1903, décéda en 1909.

Un voyageur français, Ernest Duvergier de Hauranne, dans son ouvrage *Huit mois en Amérique*, écrit, le 28 octobre 1864, que "le *Donegana* Hôtel a fait faillite".

La plus belle période de cette hôtellerie était finie. Est-ce alors que dame St-Julien (née Angélique Archambault) cessa de s'intéresser à l'industrie qui lui devait un grand renom? Tout ce que nous savons, c'est que cette femme habile en affaires et très compatissante

aux œuvres de charité ne s'éteignit qu'en décembre 1881. (5).

En 1873, Joseph Béliveau entreprit de redorer le blason de l'hôtel. Entre autres voyageurs de marque il reçut un écrivain français, H. de Lamothe, qui venait parcourir le Canada. Ayant séjourné à Québec, il part en bateau pour Montréal, dont il décrit l'aspect, à son arrivée, par une belle matinée du mois d'août, puis il ajoute: "Nous débarquons, et dix minutes après, nous nous reposons en lisant les nouvelles dans le beau salon de l'Hôtel *Donegana*". (6).

L'homme de lettres demeure quelques jours à Montréal et il note plusieurs faits qui étonnent un européen français et catholique:

* * *

En 1875, la "*Donegana Hotel Company*" prenait existence officielle avec un fonds social de \$20,000. Tous les directeurs provinciaux de la nouvelle compagnie étaient de langue anglaise. Mais il fut impossible de lutter à la fois contre de nouveaux hôtels érigés à l'ouest, et surtout contre la grande crise économique dont l'approche se faisait de plus en plus sentir.

L'hôtel des voyageurs se transforma en hôtel de malades, car c'est en ce local que l'Hôpital Notre-Dame (1880) commença son œuvre bienfaisante, grâce à la générosité des citoyens et à l'exceptionnelle activité de ses dirigeants.

Cette utile institution demeura quarante-quatre ans à l'endroit où elle avait été fondée en bordure d'une rue qui lui donna son nom. Avec l'an 1924, l'hôpital fut logé dans le vaste édifice qu'il occupait maintenant, rue Sherbrooke. (7).

E.-Z. MASSICOTTE

Du Bulletin des recherches historiques).

(5) Notes historiques — 1709-1893 — par les Soeurs de la Providence.

(6) H. de Lamothe, *Excursion au Canada et à la Rivière rouge*, pp. 115, 116.

(7) Le premier *Donegana* fut rasé par un incendie, le second l'a été récemment, par les démolisseurs.

(1) B.-R. H., 1939, p. 120.

(2) A propos de banquets, il y en eut un qui laissa un souvenir désagréable. C'est dans le "Bon Vieux Temps", 2e série, que l'humoriste Hector Berthelot raconte le fait. En résumé, un faux noble espagnol ayant reçu la "nouvelle" qu'une fortune lui était rendue, il invita tous ceux qui lui avait prêté de l'argent, à un grand dîner, à l'hôtel *Donegana*. "Au milieu du repas, l'amphitryon reçut une dépêche. Il s'excusa, disant qu'il s'absentait pour vingt minutes et recommanda aux assistants de sabler le champagne en son honneur". Mais le chevalier prince-sans-fière ne revint pas. "Une semaine après le banquet, les convives reçurent la carte du *Donegana*, et durent payer chacun dix dollars pour leur part du festin".

(3) En 1936, dans une intéressante causerie, sur la visite du prince Jérôme-Napoléon, fils du plus jeune frère de Napoléon Ier, le R. P. Yon nous informait que ce Bonaparte était un démocrate qui voyageait pour éviter des querelles avec son cousin Napoléon III. Nous devons à ce R. P. les citations qui suivent.

(4) P.-G. Roy, *Famille Juchereau-Duchesnay*.

DONEGANA HOTEL

L'Hôtel Donegana aurait, paraît-il occupé une bâtisse appelée "Bingham House", située rue Notre-Dame, angle nord-ouest de la rue St-Denis(?) que l'on aurait remodelée et qui aurait pris le nom de Donegana Hotel.

Voir le fascicule publié en 1943, par le "Committee of Trustees of the High School of Montreal" à l'occasion du "One hundredth Anniversary Memorial Fund", où l'on trouve une photographie d'un dessin ancien de la bâtisse dite "Bingham House"

VOIR: Ecoles protestantes (High School)
Archives mun. - Statistique adm've.

From: A. J. LIVINSON, M.A.

When the High School of Montreal and McGill Were One

By
JOHN IRWIN COOPER

The High School of Montreal celebrates its Centennial this Autumn, and has always maintained close and cordial relationships with McGill University. The last issue of THE MCGILL NEWS commemorated the Centennial of the Arts Faculty which is also being celebrated this year.

THIS PAPER makes no pretence to be a complete or definitive history of the High School of Montreal or of McGill University. Rather, it is offered as a sampling of the little-known period, when, for practical purposes, the two institutions were one ⁽¹⁾.

The antecedents of the High School of Montreal may be traced directly to the later 1830's. In 1838,

some of the Governors of McGill, despairing of ever opening the University, contemplated establishing a secondary school, or "Scholastic Institution," as they called it, in the Burnside estate house. The school was to be supported by the income from James McGill's legacy ⁽²⁾. The prime mover in all this was Sir John Colborne, the Administrator of the Province. When we recall that only a few years before, Colborne had founded Upper Canada College at Toronto as a classical school for well to do boys, it becomes clear what he intended in Montreal. He appears to have talked airily of "a large Government grant . . ." by way of additional endowment, and of ". . . a distinguished Scholar [who] should be got from England as Principal . . ." But Colborne reckoned without

Reverend John Bethune, the acting Principal of the University. Unwilling, so he said, to see James McGill's benevolent intentions thus perverted, and, perhaps, more humanly, to have himself superseded as Principal, Bethune resolutely opposed the

JOHN I. COOPER, M.A. (Western Ontario), Ph.D., is Assistant Professor of History at McGill.

scheme ⁽³⁾. Colborne turned to the more congenial business of stamping out the last embers of the Lower Canadian Rebellion, leaving Bethune, as the history books say, in possession of the field; quite literally so, since he occupied Burnside house himself. In the following year, 1839, the corner stone of the Arts Building was laid, thus closing the first phase in the

long story of McGill and the High School of Montreal.

The High School of Montreal, that we know, was a product of the 1840's. It was called into being by a group of local business men to fill the void made by the declining Royal Grammar School. In April, 1842, appeared the celebrated "Exposition of the Plan for the Projected High School of Montreal." This outline became the basis of discussion which extended well over a year, till, in September, 1843, the High School was actually opened. It was neither public nor private, but proprietary. "The Friends of Education" paid £10 annually, and were thus eligible to vote, or to be voted on, as "directors." The directors, of course, formed the active govern-

ing body of the School, being charged specifically with its financial management. In its original form, the High School bore a depressing resemblance to a joint-stock company, and the resemblance was emphasized by the clause which empowered the directors to declare dividends.

The "Exposition" and the subjoined "Constitution"



Wm. Notman & Son

HENRY ASPINWALL HOWE, the second Rector of the High School, from an hitherto unpublished photograph taken about 1867.

of the High School warrant a brief examination. They made up a formidable document, filling almost an entire newspaper page. Nevertheless, the sense of both pronouncements may be briefly broken down: The aim, "... to provide a system of education for our youth who are destined for the liberal professions, or the higher walks of life and business . . ."; the means, a school modelled on the High School of Edinburgh. The reasons for the selection of the Scots' model are arresting. It was "... *eminently practical, . . . comprehensive, . . . complete . . .*" It was also cheap, since it was possible to obtain "... faithful and laborious teachers upon terms more economical from Scotland . . ." In order to perpetuate this admirable characteristic, the constitution of the High School provided that the masters, curriculum, and text books should be passed on by a "Board of Referees," most of whom were Edinburgh men.

It was inevitable of course, that the High School of Montreal should cut across the path of McGill. They were opened within a fortnight of each other, and, in other ways, there is evidence of considerable rivalry. The directors regarded the High School not only as "a nursery" for the University, but also possessing, "... a powerful tendency to prevent, or correct, a narrow sectarian or illiberal spirit on the part of the Governors of the College . . ." This was plain speaking, but what followed was even plainer.

"In the event of a partial, or absolute failure on the part of the University of McGill College to fulfil the end of its institution, from the undue influence of any faction or cabal, it will be easy to extend, or carry out the various departments of this Academy so as to embrace the utmost range of courses of study usually pursued in Colleges . . ."

To this scarcely veiled threat, John Bethune had equally hard things to say. He accused the High School of robbing the University of its prospective students, and roundly declared that the School would never have been thought of, if he had been able to open McGill in 1838 ⁽⁴⁾. Fortunately, there were cooler heads, and, apparently through the efforts of David Davidson, a notable friend both of the High School and McGill, the University consented to appoint three directors, and to regard the High School as a preparatory school ⁽⁵⁾. The reconciliation was sonorously acknowledged when McGill opened on September 6, 1843.

Independent of its association with McGill, the High School of Montreal had an extremely interesting story of its own. It was exceedingly peripatetic, moving from the Bingham house, on Notre Dame street, its first home, ⁽⁶⁾ to St. Paul street, and, finally, to Belmont street. The school house on Belmont street still stands, and, with its pie crust Gothic and lancet windows is a curious example of Victorian taste. The architect was John Ostell, who designed

many of Montreal's prominent buildings including the beautiful parish church of Notre Dame de Grace. The High School was much favoured officially, the Governor General usually attending its public exercises. Lord Metcalfe, for example, laid the corner stone of the Belmont building, drafting the Band of the 93rd Regiment to give emphasis to the ceremony. The School enjoyed a good press. The following throws abundant light on the inner workings of the High School,—likewise on contemporary editorial opinion.

"On Friday last we attended the concluding exercises of . . . this interesting and important institution . . . and were delighted to see so many healthy, intelligent looking boys. Several recitations in the English language were very creditably delivered—as also an oration in Latin—but a scene from a French Comedy . . . particularly attracted our attention, on account of the singularly easy and accurate pronunciation of the French language. The acting was also very good, but this is a most dangerous talent to cultivate in our public schools, as it is not unlikely to engender a taste for the stage than which nothing could be more inimical to the best interests of scholars . . ." ⁽⁷⁾.

In the middle 'forties occurred two events of great importance for the High School. In March, 1845, the School was incorporated by Provincial Statute, and thus acquired a legal basis such as it had not possessed. Next year, 1846, the High School of Montreal absorbed the Royal Grammar School. This venerable institution, which dated from 1816, like its even more venerable head master, Alexander Skakel, who dated from 1776, had been long in decline. A grumbling letter, written by Skakel in 1845, gives an unflattering picture of the school in its latter, unprosperous days:

"I beg to acquaint you . . . that their [sic] are twenty-two pupils attending school at present, of whom sixteen are on the foundation, and six whom their parents pay for their education. There are four vacancies . . . on the foundation which have occurred at different periods since the month of September last . . ."

The High School profited considerably by this inheritance. In the first place, it fell heir to a number of Government scholarships, the foundation, of which Skakel spoke. These enabled it to reach boys too poor to pay the very high regular fees. The other gain was in continuity. The High School could now claim descent from 1816, the date of the foundation of the Royal Grammar School, as well as the great reputation the school early enjoyed. Less substantial, perhaps, was the quasi-official position the High School acquired, with the Governor General a fixture of its openings and closings. But from whatever cause, there can be little doubt that by 1846, the High School had become the leading school of Montreal.

The curriculum was classical, heavily ballasted on

the side of Latin. One boy who had left the High School at the age of fourteen had read Vergil, Horace, Tacitus, Sallust, Ovid, but only some Xenophon and Homer. He recalled further, "... old Mr. Gibson's drill in Latin Grammar was very thorough. I knew all the rules by heart for many years after I had left his hands..."—an inimitable commentary on educational aims and methods in that distant age. The High School reflected accurately civic ups and downs. In the flood tide of prosperity, \$40,000 was sunk in the Belmont street school. Then came the crash of 1848, and the years following, when Montreal property values fell fifty per cent, and more than half of the city's business men were bankrupt. The first Rector, Reverend George Simpson, judiciously retired; the property was seized by the sheriff; the School itself was maintained only through the devotion of some of the directors and masters, under the leadership of young Henry Aspinwall Howe, the second Rector. It was at this truly desperate juncture that McGill University came forward.

It was high time. There is nothing to shew that previous to the 'fifties the University had done very much to aid the High School, or even to implement its directorship. It is true that in 1847, a suggestion had been put forward that McGill absorb the High School; it remained a suggestion. But with 1852, things changed. The revised Charter made possible the modernization of the University, and, by November, the Governors were earnestly considering ways of "... increasing the utility of the College..." The High School manifestly stood in need, and, two months later, they were negotiating with its heroic defenders. By August, 1853, the University had made itself responsible, undertaking to pay the salaries of the masters, and to house the boys. To regard all this as an act of gratuitous charity would be much off the point. The High School was absolutely essential to McGill as "a feeder," for few of the existing Montreal schools, public or private, were capable of preparing for University entrance. Thus began a connexion, destined to last almost twenty years, when the High School of Montreal became "the High School Department of McGill College," or, "the High School of McGill University."

Under McGill inspiration, a virtual revolution took place in the High School. The curriculum was revised, slowly but completely, till it approached something which a modern educator would regard as adequate. At University direction, the High School Department issued its first prospectus with the cautious proviso, "... care has been taken not to promise more than can be performed, and ... not to offer less than is to be expected from an Institution professing to give what is termed a *Liberal Education*..." That was in 1855, when, it is clear, the School was still

MONTREAL, AUTUMN, 1943

HIGH SCHOOL OF MONTREAL.

DIRECTORS:
The Honble. George Moffatt,
William Lunn, Esquire,
B. H. LeMoine, Esquire,
James Ferrier, Esquire,
Joseph Savage, Esquire,
Dr. Campbell,
Dr. McCulloch,
H. Stephens, Esquire,
W. C. Meredith, Esquire,
David Torrance, Esquire,
J. J. Day, Esquire,
Charles Geddes, Esquire.

Treasurer—Benjamin Holmes, Esquire.
Honorary Secretary—D. Davidson, Esq.
Rector—The Rev. G. F. Simpson, M. A., of
Corpus Christi College, Cambridge, (late
Principal of Hull College).
2d Master—Mr. T. A. Gibson, late Head Master,
of Cauvin's School, Edinburgh.
3d Master—Expected from England.
French Master—
Writing Master—
Drawing Master—

THE School Session will be divided into two Terms, viz: from the 3d Monday in August to Christmas, and from Christmas to the 2d Saturday in July. The vacations will be a fortnight at Christmas and six weeks in Summer.

The Hours of Attendance will be, from 9 to 3 or 4 o'clock, according to the age of the Pupil, with an hour of interval for recreation, except on Saturday, when the hours will be from 9 to 12 o'clock.

The Yearly Payment for each Pupil will be £10, one half payable on the admission of the Pupil, and thereafter one half upon the 1st day of February, and upon the opening of the School after the Summer Holidays. A new Pupil entering the School between terms, will be charged in proportion.

The subjects to be taught are READING, WRITING, the LATIN, GREEK, and FRENCH languages, ANCIENT and MODERN HISTORY, GEOGRAPHY, ARITHMETIC, and BOOK KEEPING; the Elements of MATHEMATICS and NATURAL PHILOSOPHY.

Classes for beginning LATIN and GREEK will be formed only on the 1st term after the Summer Holidays.

Lessons in DRAWING will be given on Wednesdays and Saturdays, and Pupils who attend this class, may do so upon both days or on one only. There will be an extra charge for this class.

A monthly report of each Pupil will be furnished to his Parent or Guardian.

There will be a general Examination of the School at the end of the Session, when prizes will be distributed amongst the Pupils of each class, according to their proficiency and good conduct.

Suitable refreshments will be provided if desired at a moderate charge, by a person appointed by the Directors, so as to obviate the necessity of boys living at a distance returning home, during the recess interval.

As already announced, the School will be opened on MONDAY, the 25th instant. In the meantime the Directors request that Parents or Guardians who purpose entering Pupils, will send them to the Rector, for the purpose of being classed.

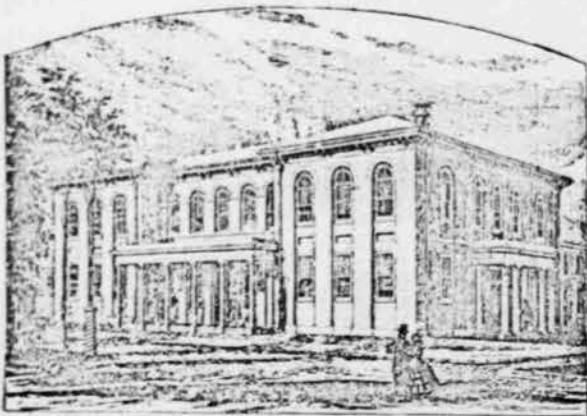
The Rector will be in attendance at the School-house (Mr. BINGHAM'S house, Notre Dame Street,) on Monday, the 11th instant, and succeeding days, between the hours of twelve and two o'clock.

N B—The Directors are receiving applications or the appointments of French, Writing and Drawing Masters.

September 8.

162

"A copy of the first prospectus of the High School of Montreal."
the Montreal Herald, August, 1848.



BURNSIDE HALL, CORNER OF DORCHESTER AND UNIVERSITY STREETS.

Occupied by High School of Montreal from 1854-1870.

dominated by the sterile classicism of an earlier age. Latin and Greek were taught because of their "utility." Mathematics, which consisted chiefly of the study of Euclid, were accorded a high place, "... because they are admirable means of strengthening and disciplining the reason, ... and because the pursuit of them affords a very high and pure pleasure to the active and enquiring mind ...". Succeeding years saw significant changes, marked by new studies, or by new emphasis on old courses. The most important change lay in the prominence given modern languages. The old High School had maintained, apparently, a satisfactory standard in teaching French. Under the new régime, however, French occupied an increasingly important place on the curriculum, being described as "imperative," or, as we should say to-day, obligatory. It was taught moreover, as much for its practical, as for its cultural value, "... because it is one of the colloquial languages of the country ...". And, at the end of the University régime, French received equal share with English in the Preparatory Department, where, of course, it was studied by every boy. The other great innovation introduced was the teaching of Natural Science, or, as it was quaintly styled, Natural Philosophy. This probably reflected the influence of Sir William Dawson, the Principal of the University, whose interest in the High School was keen. The surmise is reinforced by the consideration that, as early as 1858, provision was made for the boys in the upper forms to attend University lectures in Physical Geography, Geology, Zoology, and Botany. The more modern subjects, such as History and Geography, were accorded recognition also. Although the High School conceded, with becoming liberality, "... History has been long regarded as a Science ...", there is little indication that it was taught scientifically. British and Roman History were given simultaneously, while the study of Greek History followed that of Rome! In all fairness, it should be noted, however, that the teaching of British American, that

is to say Canadian, History began in first form; so the system had the virtue of basing the entire study of the subject on a sound knowledge of the country the students knew best.

In more mundane matters, in the arrangement of the School by forms, in examinations, and so on, the same trend towards modernity may be observed. In the 1840's, the High School had been graded curiously in reverse order, First Form being the highest form. The University did away with this medieval survival by rearranging the School on the basis of five, later six forms in addition to the preparatory division. As the age of admission was seven, a boy graduated at fourteen or fifteen, a distinctly tender age. Changes in the examination system were more far-reaching. Originally, the examinations had been oral, conducted publicly on the last three days of the term, when all Montreal was invited to be present. They must have been extremely trying to everyone concerned, examiner, examinee, and parent. One who knew the School in the 'forties recalled the terrifying "... general *vive voce* review for 3 hours on the whole six books [of Euclid] ...". McGill retained the oral examinations, but increasingly substituted written tests at Christmas and June. By this means, and by the School Entrance Examinations, instituted in 1858, the University was able to adequately grade its candidates, and to confer on the Province the inestimable benefits of a scientific and rationalized examination system. In fact, a study of the High School in those years must suggest how frequently present-day educational devices were anticipated. The Rector was strong on the blessings of supervised study. He was, likewise, a firm believer in the advantages of parent-teacher co-operation, so as "... to aid in securing that regularity and industry without which education is but the stone of Sisyphus ...".

Yet, in all this energetic forward march, one phase remained obstinately halted. The University retained, and, as will be seen, increased High School fees. The fee system had been an integral part of the old proprietary school. In the later 'forties, it stood at £10 *per annum* for a Senior boy. The University adroitly cloaked its charges by demanding payments of £2 10s. quarterly, with a thoughtful addition of 2/6 for fuel in the Spring and Winter terms. Latterly, the charge was compounded at \$60 for the entire year. To a degree, the rigour of this was mitigated by government scholarships, but the fact remains that the high fees very emphatically moulded the School. Under McGill control, the High School was distinctly a school for the well to do. The boys who ran down University street, or along Dorchester, clutching their books in the traditional green cloth bags were the scions of Montreal's best families. To regard the High School as either popular or democratic would be

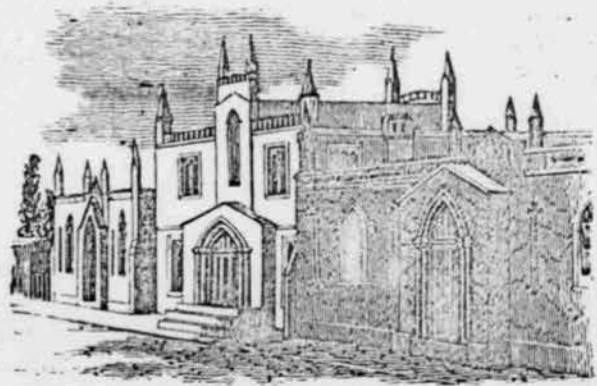
very wide of the mark; but, after all, it made no pretence at so being.

Unconscious (perhaps, mercifully) of these weighty problems of management, courses and costs, life in the High School Department flowed on serenely. Classes were held in Burnside Hall, an exceedingly utilitarian structure, which was shared by the Arts Faculty as well. The High School occupied the entire lower floor, the class rooms being arranged round a large central assembly hall. Interruptions, such as the fire of 1856, were only temporary. In fact, the reopening of the Hall in October was the excuse for some ceremony, since it was attended by Sir Edmund Head, the Governor General, the Mayor, and a galaxy of Parliamentarians. When the Governor's party was seated,

"... the classes marched in with admirable order, and with military precision took their places... at a signal from the Rector, they rose... and, at another signal resumed their seats with the same regularity and celerity..."

The ensuing oratory probably meant less to the boys than the half holiday granted at Sir Edmund's request. At an earlier date, the School had received a holiday to mark the fall of Sebastopol, so the years were pleasantly punctuated by occasions patriotic or official. In the later 'sixties, the High School had its cadet corps, or, as it was oddly styled its "Drill Association." The corps was inspired, no doubt, by the dangers of the United States Civil War, or by the Fenian Raids. The physical director was the strenuous Mr. Fred Barnjum, one of Montreal's most enthusiastic athletes and amateur soldiers. Drill was alternated with more inspiring games, cricket and football being the chief favourites. Matches were played with St. Mary's College, which was, in those days, the High School's nearest scholastic neighbour. *Esprit de corps* was high, and in the later 'fifties was organized the High School Society, the forerunner of the modern Old Boys Association. The High School Society had the well-being of the School very much at heart, in earnest of which it undertook to provide a medal,—with curious results which will be noted later. In point of fact, the High School had always been well endowed with awards. As early as 1844, Alfred Driscoll, the first head boy, had received "a beautifully bound Shakespeare" from the hands of Lord Metcalfe. In later years, the McGill Governors laid out \$150 annually in prizes, as well as providing University scholarships, which, were, of course, open to High School students. Then, in 1858, David Davidson began to award his gold medal to the "Dux," the first winner being George Ross. Davidson had been one of the original promoters of the High School, as he was one of its most enlightened friends; so it was fitting that his name should be linked with the highest award the School could offer.

MONTREAL, AUTUMN, 1943



First permanent home of the High School of Montreal, on Belmont Street

It would be patently inaccurate to ascribe this ascending perfection to administrative tacks alone. The teaching staff of the High School Department was an able and experienced body. At its head was Dr. Henry Aspinwall Howe who had become Rector in the dark days of 1848. He was a sound classicist, and mathematician, with that relish for symmetry frequently observable in those whose studies take them far from reality. Perhaps it was for this reason he so sternly forbade any departure from the prescribed, course of study. It certainly inspired his disapproval of the medal the High School Society proposed to establish in Canadian History and Geography. This, Howe felt, would give undue prominence to these subjects. In virtue of his training at Trinity College, Dublin, Howe possessed an almost-renaissance versatility. As well as serving as Rector of the High School, he taught Natural Philosophy and Mathematics in the University, and, at one time, had been named to the Chair of History! Between the Rector and Principal Dawson, a more than professional friendship grew up. They were close neighbours, Howe tenancing a section of the Arts Building, and assisting Dawson in reclaiming the McGill campus from a rubbish heap to something approaching the stately grounds we know to-day. Henry Aspinwall Howe must have been an engaging companion; he was an accomplished violinist, an able draughtsman, and a formidable antagonist at chess,—and then he gardened, as has been intimated. Closely attached to him were the veterans, Gibson and Rodger, who actually antedated the Rector in terms of service. Gibson was the Classics master, a typically and grimly humorous Scots dominie; Rodger was the Mathematician, affectionately known as "Davy" and widely (if secretly) admired for his moral austerity. Of the younger men, George Murray was probably the most influential. He was the teacher of English Literature. Although Murray was fond of describing himself as a "pundit," there was nothing dry or

formal in his instruction. He taught his boys to use words as vehicles for ideas, and, in the more select, fostered a love of poetry, which care, in one or two instances, was richly rewarded.

Not that the relationship of teacher and student was restricted to the class room. The High School had its residential side. Originally, it was maintained in the Arts Building, where one of the masters, Mr. Fronteau, was cast in the sympathetic rôle of *locum parentis*. This method cannot have survived 1860, when the University classes returned to the Arts Building. Thereafter, out of town boys seem to have boarded with various teachers, or with the Rector himself. This was a unique feature of the period, and given good sense on both sides, must have contributed immensely to the inner life of the High School.

The articulation of the High School and the University was of great importance to both. The High School Department formed a convenient yard stick whereby entrance requirements were maintained, and the general standards of secondary education raised. In the early 'sixties, the Provincial government scarcely concerned itself with secondary schools, with the result that Canada East abounded in an astonishing variety of academies and colleges, each with its own standards. Moreover, the High School was the testing ground for new subjects and new methods of teaching. It is impossible to believe that the progression in the High School curriculum was occasioned by mere chance. In those significant changes, we must admit some directing mind at work, and the surmise is that it was the mind of Sir William Dawson. Dawson was, and we must never forget, an inspector of schools before he was principal of a university, and there is evidence to shew that his interest lay with the schools for a long time⁽⁸⁾. More directly, the High School aided the University by supplying highly qualified men like Howe, who were capable of conducting University lectures. It is interesting to note, that Howe was usually referred to as "Professor" Howe, and there was more than uncritical courtesy in the title. But the supreme service rendered by the School was in the rôle of feeder. The precise number of candidates sent up, we have no way of determining. Tradition, supported by statements of Dr. Howe and Sir William Dawson, suggests that about one half the boys who matriculated into the University before 1870 came through the High School. The correctness of this supposition is reinforced by an examination of the annual "Prize Lists," which show that High School boys usually carried off the majority of the awards. In 1858, for example, ten of the sixteen prizemen were graduates of the High School Department. If, therefore, in the early 'sixties, McGill University rode the crest of the wave, it did so largely through High School support.

No appraisal of the High School of Montreal, in this period, would be complete without reference, at least, to its great contemporary, St. Mary's College⁽⁹⁾. St. Mary's had been founded in the late 'forties by the Jesuit Fathers for the purpose of providing secondary school training. The inheritors of a long educational tradition, the Jesuits adapted their methods to Canadian needs, and, in Father Martin, found a Superior who embraced many of the qualities of Principal Dawson and Dr. Howe. The scope of this paper does not admit an extended comparison of the two institutions. Interest lies in the fact, that, here, within a few city blocks, St. Mary's College and the High School were making their contribution to the life of Montreal. If their methods differed, their aim was the same, the creation of an educated man,—in the truest meaning of the term.

And yet, the University parted with its admirable ally, the High School. In measure it was financial stringency, and in measure the complicated march of progress which occasioned the disjunction. The 'sixties were trying times, financially for McGill. The modernization of the University cost heavily. The Civil War years, which were so rich for the Canadian speculator, bore hard on institutions with fixed incomes. The Finance Committee of the Board of Governors, surveying rising costs, and stationary revenues with an apprehensive eye, was struck by the recurring deficits of the High School Department⁽¹⁰⁾. So it was resolved to put the High School on an independent basis, as far as finances were concerned. This was in 1863, and the new name, the High School of McGill University cloaked the ingenious arrangement whereby deficits were to be made up out of the teachers' salaries. What might be expected, at once happened. As salaries became uncertain, the staff disintegrated, attendance declined from the halcyon days of three hundred and more to about half that number, and discipline went from bad to worse. The "Black Book," long a deplorable feature of High School life, came into even more unpleasant prominence. Salvation appeared from a somewhat unexpected quarter in the guise of the Montreal Protestant School Commission. That body, which had been immensely strengthened by the Education Act of 1869, was anxious to crown its system with a secondary school. Accordingly, throughout 1869, negotiations were carried on, which resulted in the formal transfer in January of 1870. At the same time, the Burnside Hall property was sold to the Commissioners, and, when the High School resumed classes in September, 1870, it was as a public school. Thus ended a relationship which had endured for seventeen years.

The change was inevitable. Secondary education was no longer something which could be conducted

(Continued on Page 55)

High School of Montreal

(Continued from Page 14)

with a blackboard and a dog-eared Xenophon. It was a costly science, and in cool retrospect, one can only applaud McGill's decision to withdraw. The School Commission had financial resources, and singleness of interest such as the University could not possess. Under its direction the High School was brought gradually into line with the general Provincial system. The full significance of this last change seems to have been missed by contemporaries. To-day we can see that it was a more serviceable and representative institution which resumed the honoured title, the High School of Montreal.

So much for the ascertainable facts; what may be said of those imponderables of school life, outlook; interest; spirit? Among the older boys, at least, the connexion with the University had been highly valued. They regarded themselves, a trifle romantically, as the heirs of James McGill. Extraordinary as this attachment may appear, it had the solid advantage of making them conscious of a great past, and more willing, therefore, of accepting the responsibilities of a greater future. The 'sixties and 'seventies saw Canada emerge. Already the spiritual foundations of Confederation had been laid by the schools and colleges,—not least among them, the High School of Montreal (11).

NOTES

- (1) The High School, in its larger setting, has been very well discussed by the late Canon Rexford in the *MCGILL NEWS*, March, 1933. In collaboration with Dr. Gammell, Canon Rexford prepared an extensive history of the School in manuscript. I have freely employed it in writing this paper.
- (2) Appendix VV. *Journals of the Legislative Assembly; Canada 1844-1845*.
- (3) Bethune, J. *A Narrative of the Connection of Rev. John Bethune, D.D., with McGill College*. p.9.

MONTREAL, AUTUMN, 1943

- (4) Bethune, J. *ibid.* p.10.
- (5) *Governor's Minute Book*; July 14, 1843.
- (6) No picture of the Bingham residence when it was occupied by the High School appears to exist. In 1845 and 1846 the property was much altered to accommodate Donegan's Hotel. In the opinion of M. E. Z. Massicotte the central facade remained unchanged and the resulting building may be seen in *Hochelaga Depicta*, 1846 ed. on p.22.
- (7) *Montreal Witness*; July 16, 1849.
- (8) See especially the addresses, "Duties of an Educated Young Man in British North America," and "History and Progress of Protestant Education in Lower Canada."
- (9) *Le Collège Sainte Marie de Montréal: la fondation, le fondateur*. This admirable history, by Reverend Father Desjardins S.J., traces the College from its projection in 1842 to the death of Father Martin in 1886.
- (10) Report of the High School Committee to Corporation, March, 1862.
- (11) I am indebted to Dr. W. D. Lighthall for many of these statements upon the outlook of the High School; likewise for the appraisals of the teachers. While Dr. Lighthall knew the School best in the 'seventies, nevertheless the traditions of an earlier day were still strong.

MONTREAL HIGH SCHOOL

ACHIEVES CENTENARY OF SERVICE

Montreal Gazette; 4 oct. 1943

History of Institution Recalled As Celebration Events Are Set

Gazette

4 oct 1943

By EDGAR ANDREW COLLARD.

The Montreal High School is now observing the one hundredth anniversary of its opening. The occasion is being marked by a series of celebrations. The first of these was a special assembly which was held in the school on September 24, and which was attended by many prominent "old boys," as well as by some 1,100 present day students. The last of these celebrations will be a dinner which will be held in Montreal on November 26.

At this centenary it is interesting to look back through the school's history and to recall the half-dozen buildings which the succeeding generations of its students have attended. These buildings have been the homes of the school and the background of its life. Two of them (apart from the present building) have come through all the changes of the years, and stand today as memorials of the earlier days of the school and of the community it has served. The others have been claimed by fire, or by the demands of an expanding city, and they now survive only in old drawings and photographs and in recorded or living remembrance.

BINGHAM HOUSE

The first home of the school was the building seen at the upper left of the group of pictures on this page. It stood on the northwest corner of Notre Dame and St. Denis streets. Erected by the Bingham family, and known as Bingham House, it had been used for several years as the Montreal residence of the governors. It was then leased by the founders of the High School and here the school was officially opened on September 25, 1843. At the end of the first session, the closing exercises were held in the former vice-regal ballroom, with the Hon. Peter McGill presiding, and Lord Metcalfe, the Governor, presenting the prizes.

Bingham House seems to have been used by the school for one session only. In 1846, when this drawing was made, it had been remodelled and enlarged as the Donegana Hotel. Its accommodations are not surpassed by any Hotel upon the American continent," says a writer of the period, "and in point of extent, it is equal... to the celebrated 'Astor House' in New York."

The changeful history of Bingham House came to an end in 1849, when it was burnt to the ground by political rioters.

BELMONT STREET SCHOOL

The quaint Gothic building seen at the upper right of this page is still standing. Situated on Belmont street, at the head of Beaver Hall Hill, it was the home of the Montreal High School from 1843-1853.

The laying of the cornerstone of this building was a colorful occasion. The "members of the school and the friends of education" had marched in procession from the school's temporary quarters on St. Paul street, headed by the band of the 93rd regiment. Upon reaching the new site, the cornerstone was ceremoniously laid by Lord Metcalfe. The construction work went forward quickly, and two wings were ready for occupation in the autumn of 1845, the central portion being completed later.

It was while occupying this building that the High School went through its hardest period. Unpaid debts and the commercial crisis of the 1840's produced a crisis, and the

building was sold at sheriff's sale. The school was saved through the devotion of three of its staff—the rector, Dr. H. Aspinwall Howe, and two masters, T. A. Gibson and David Rodger. These three men rented the building and kept the school going largely at their own expense. To supplement their reduced salaries, they gave private tuition and took in students as boarders.

Further relief came in 1852, when the McGill Arts Faculty rented the second story for its classes, which had found the McGill campus inconveniently remote. This sharing of one building led to a closer union. In 1854 the school was taken over by McGill, and became known by the new name of "the High School of McGill University."

In 1854 this building was abandoned by the High School and the Arts Faculty, and one year later (under William Dawson's principalship) it became the McGill Normal School, the forerunner of the School for Teachers at Macdonald College. Until recently it was used as the offices of the Montreal Board of Protestant School Commissioners.

BURNSIDE HALL

At the middle left of this page is a picture of the familiar red-brick building on the northeast corner of Dorchester and University streets, which is now the Fraser Library, and which, under its old name of Burnside Hall, was the home of the High School from 1854 to 1878. As in the Belmont street building, the

High School occupied the first story, while the second story was occupied by the McGill arts faculty. In 1860, however, the arts faculty moved to its own building on the campus, leaving the school in sole occupancy of Burnside Hall. Ten years later Burnside Hall was purchased for \$24,000 by the Protestant School Commissioners, and the High School became a regular part of the Montreal school system. About 1878, when the school moved to new quarters, the building was sold to the newly-established Fraser Institute.

Once in its history—in February, 1854—Burnside Hall was seriously damaged by fire. The re-opening ceremonies were attended by the governor, Sir Edmund Head, who won the favor of the boys by declaring a half-holiday.

FIRST PEEL STREET BUILDING.

The three-storey limestone building at the lower left stood on Burnside Place, between Peel and Metcalfe streets, and was the home of the Montreal High from 1878 to 1890. It was built according to a plan which now seems curious, but which was thought to mark a great advance in school architecture. Each floor had six class-rooms, arranged in a semi-circle around the outside of the curve. The windows were at the back, while at the front, behind the master's desk, were double doors. These doors opened into a large central room, where the rector, Dr. Howe, sat at his desk. Every morning all the doors were opened and the school became like a big assembly hall, everyone being able to see Dr. Howe as he conducted the opening exercises. Then the doors were closed, and each class went on with its work in its own room.

After several small fires, in which

incendiarism was suspected, the building was destroyed beyond hope of repair by an exciting three-alarm fire on November 28, 1890.

SECOND PEEL STREET BUILDING

At the lower centre is the picture of a building still remembered by many graduates of the Montreal High. It stood on Peel street, on the site now occupied by the Mount Royal Hotel, and was the home of the school from 1892 to 1914.

"The new High School was formally opened yesterday afternoon," stated The Gazette on June 21, 1892. "The hundreds of visitors who wandered through its spacious corridors and gazed into its splendid class rooms, called it the finest school building in the Dominion. So did the speakers on the platform. And so it must be."

At the opening ceremonies, Principal Sir William Dawson of McGill University, spoke of the Rev. (later the Rev. Canon) Rexford as "one of their own men who had made a record as a practical educationalist, and from whom he expected much." Mr. Rexford, who had been mathematics master in the school, was beginning his term as rector—a rectorship that was to be outstanding in the school's history.

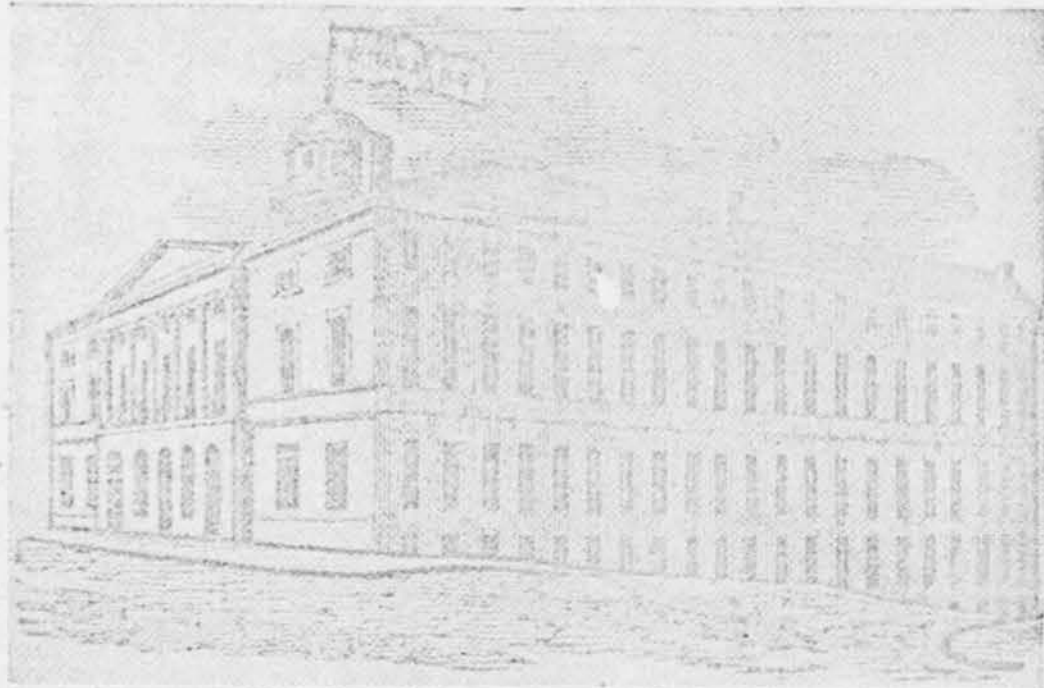
Shortly after the school moved from this building in 1914, it was used as a wartime barracks. It was demolished to make room for the Mount Royal Hotel in the 1920's.

PRESENT BUILDING

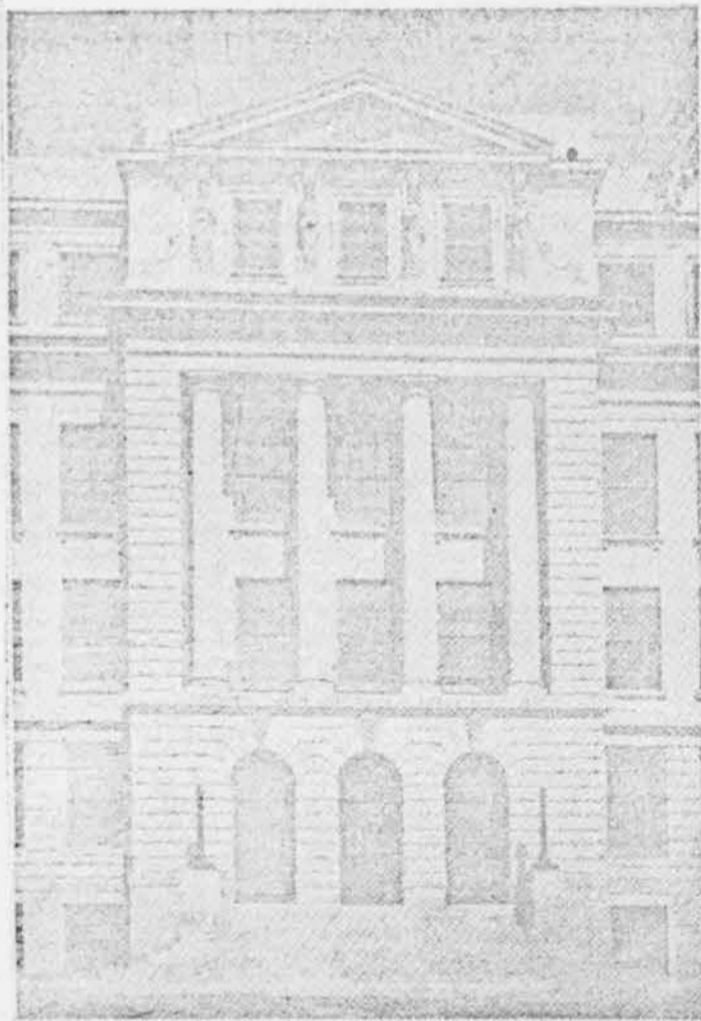
At the lower right of this group of pictures is a photograph of the impressive main entrance of the present Montreal High School on University street. When this building was opened in 1914, the Montreal High already had a history extending back for more than 70 years, and to commemorate its long-standing in the city the inscription in large bronze letters was placed across its facade — "FOUNDED 1843." Now that the century has been completed, this inscription takes on an even fuller meaning.

To mark the school's centenary, it has been tentatively planned to add a memorial room to the building after the war, and to deposit in this room a book containing the names of all students who have attended the school since its foundation. Some 20,000 names have already been enrolled.

BALHAM, Maison
D'ONEGANA, Hotel



SIX BUILDINGS IN 100 YEARS

Guyelli 4 oct 1943

These are the buildings which have been occupied by the MONTREAL HIGH SCHOOL since its opening 100 years ago this month. At the upper left is BINGHAM HOUSE, at the northwest corner of Notre Dame and St. Denis streets, in which the school held its first session. At the time when this drawing was made, it had been remodelled as the Donegana Hotel. At the upper right is the quaint little Gothic building which is still standing on Belmont street, at the head of Beaver Hall Hill, and which was the home of the school from 1845 to 1853. At the middle left is the building at the northeast corner of Dorchester and University streets, now occupied by the Fraser Library, but which, under its old name of BURNSIDE HALL, was the home of the Montreal High School from 1854 to 1878. At the lower left is the building on Burnside Place, between Peel and Metcalfe streets, which the school occupied from 1878 until its destruction by fire in 1890. At the lower centre is the second Peel street building, on the site now occupied by the Mount Royal Hotel, which was the home of the Montreal High from 1892 to 1914. At the lower right is the main entrance of the present High School building on University street. Plans for opening a Memorial Room in this building are being studied by the 100th Anniversary Committee.

Geoff Leveson

Montreal

Nov. 9/1943

ANNOUNCING THE

One Hundredth Anniversary
MEMORIAL FUND

OBJECTIVE

\$100,000

Purpose of the Fund:

AS A FITTING MEMORIAL to former High School Pupils, both boys and girls, and also as a suitable and constructive way of permanently marking the 100th Anniversary of the High School of Montreal, a \$100,000 Memorial Fund is to be raised from former pupils and their families. There are certain definite needs of the school which cannot be met from school taxes and it is therefore proposed to supply them from this Memorial Fund.

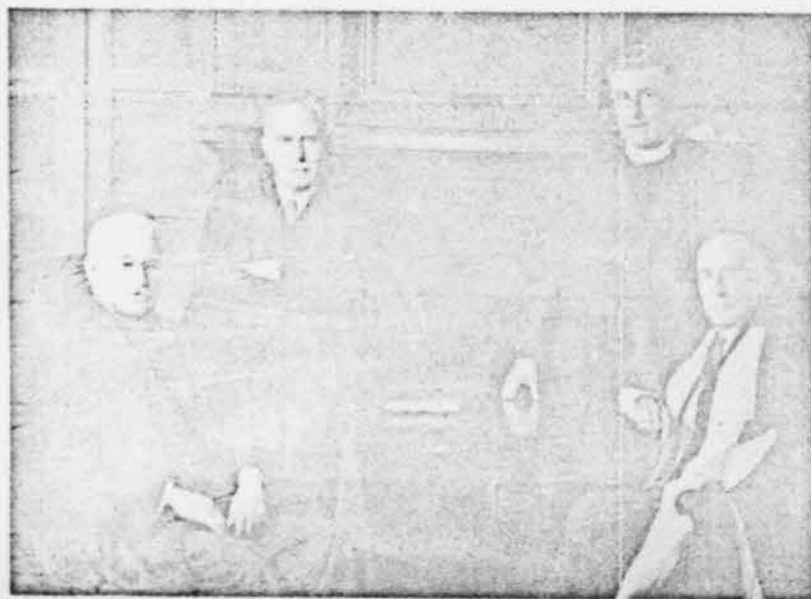
It is obvious that during the war no definite plans or programmes of expenditure may be safely entered into, hence it is proposed to invest contributions in Victory Bonds and to accept subscriptions in Victory Bonds, to be used as seems fit to the Trustees in the post-war period. The guiding principle of the Trustees will be to render service to the coming generations of pupils by such things as educational and travelling scholarships, special awards and prizes, additions to the library, athletic and other special equipment. In the main Assembly Hall there is need of an electric organ for choir work and musical training and there is an excellent location for the construction of a Memorial Hall for special group meetings up to 200, which would be of great use to the school and its pupils.

Experience has shown with other special funds that if definite limits are placed on them they are not sufficiently flexible to meet changing conditions. It is therefore proposed to set up a permanent Committee of Trustees who are to have wide powers over the expenditure of both capital and interest so that in the future funds may be applied where necessary to the needs of the day.

What you should do about

THE ONE HUNDREDTH ANNIVERSARY MEMORIAL FUND

1. **THINK** back to your own school days and the associations you formed.
2. **THINK** how much more fitting is the betterment of Canada's future citizens through special services than in some monument of cold stone or metal.
3. **THINK** how High School pupils gave their lives that we and our families might live a full and better future life.
4. **THINK** how we may honour the dead by serving the living.
5. Resolve to contribute to this worthy cause by cash or the donation of Victory Bonds or War Savings Certificates.
6. Receive our requests with sympathy and understanding.
7. Give generously.
8. Attend the get-together at the High School of Montreal, Friday, November 26, 1943, and meet your former classmates.



Former Rectors of the High School of Montreal—from left to right: Rev. Canon Elson Rexpford, 1891-1904; Isaac Gammell, 1922-1929; Rev. Canon James Erwin Fee, 1929-1935; Dr. Wellington Dixon, 1904-1922.



H. ASPINWALL HOWE, M.A.,
LL.D., Rector 1848-1891



T. SOMMERVILLE
Present Rector



⊗ Bingham House, northwest corner of Notre Dame and St. Denis Streets, in which the school held its first session. It was later remodelled and became the Donegana Hotel.



The quaint building on Belmont Street which housed the school from 1845 to 1853.



A photograph of Class 4A taken in 1893 by Dr. Fred J. Tees with an original box camera. On the extreme left is Isaac Gammell, and seated next to him is Major W. B. T. Macaulay.



DR. W. BELL DAWSON
Class of 1870
Oldest living graduate



ARCHDEACON SCOTT
Class of 1875



W. D. LIGHTHALL, K.C.
Class of 1875



Now the Fraser Library, the school made its home here under its old name of Burnside Hall from 1854 to 1878.



The "Old" High School Building between Peel and Metcalfe Streets which was destroyed by fire in 1890.



The "New" High School Building on the site now occupied by the Mount Royal Hotel.

Below—The main entrance of the present High School.



ANNIVERSARY

ONE HUNDRETH

Committee of Trustees

T H E H I G H S C H O O L O F M O N T R E A L

One Hundredth Anniversary Memorial Fund

Chairman

HON. MR. JUSTICE GREGOR BARCLAY

Vice-Chairmen

GERALD W. BIRKS, O.B.E. DR. FRASER B. GURD

F. STUART MOLSON HENRY W. MORGAN

MISS CATHERINE I. MACKENZIE, B.A.

R. PERCY ADAMS
CAPT. MUNRO BOURNE,
R.C.A.M.C.
A. SYDNEY BRUNEAU, K.C.
JOHN L. CAINS
NORMAN J. DAWES
SURG. LIEUT. RONALD DENTON,
R.C.N.V.R.
SHIRLEY G. DIXON, K.C.

F. WILSON FAIRMAN
MISS GRACE GARDNER
H. E. HERSCHORN, N.P.
GEORGE R. HODGSON
PILOT OFFICER PETER LEGGAT,
R.C.A.F.
E. A. LESLIE
P. A. MCFARLANE
MISS ELIZABETH C. MONK, B.C.L.

J. M. MORRIS
IRVING P. REXFORD
MISS ANNIE ROSE
DR. JOHN W. ROSS
SQDN. LEAD. WM. SCHOFIELD,
R.C.A.F.
THOMAS SOMMERVILLE, M.A.
DR. FRED. J. TEES
ALLISON A. M. WALSH

Les Pompiers de Montréal à l'oeuvre

Comme toutes les villes, importantes, Montréal, a eu à faire face depuis sa fondation à de grands incendies dont quelques-uns ont pratiquement détruit de fond en comble ce qui, à diverses époques, constituait la ville d'alors. Nombreux furent les pompiers-volontaires ou de profession qui perdirent la vie au cours de ces incendies. Les dommages causés à la propriété sont incalculables. Cela est vrai surtout de l'époque où Montréal n'avait pas, comme aujourd'hui, de nombreux postes de pompiers et un équipement moderne pour combattre les incendies. Au cours des années les pertes matérielles se sont chiffrées dans les millions, les milliards peut-être.

Dès la fondation de Ville-Marie, le feu commence à faire des ravages. Le premier grand feu dont on garde le souvenir fut celui du 10 mai 1651. Les iroquois l'allumèrent espérant pouvoir ainsi détruire la brasserie située près du fort, centre alors de la vie montréalaise. Les maisons occupées par Urbain Tessier, Lavigne et Michael Chauvin furent détruites, mais les colons eurent tôt fait d'éteindre les flammes avec les moyens plutôt rudimentaires alors à leur disposition. En décembre 1683, le couvent des Sœurs de la Congrégation fut complètement détruit par le feu et deux religieuses — Geneviève Desrosiers et Marguerite Soumillard périrent dans les flammes. En février 1695, c'est l'Hôtel-Dieu qui brûle en même temps que la chapelle attenante dans laquelle on conservait pieusement le cœur de Mlle Jeanne Mance dans un vase précieux.

Certaines épisodes intéressantes nous sont rapportées par les historiens au sujet des incendies de cette époque. C'est ainsi par exemple que le 19 juin 1721, pendant la procession de la Fête-Dieu, un soldat déchargea son fusil par imprudence. Par, on ne sait quel accident cette décharge met le feu à l'Hôtel-Dieu déjà éprouvée par l'incendie. Cent trente-huit maisons furent détruites avant que les flammes fussent maîtrisées. C'était une forte proportion des édifices alors en existence dans la ville. Quelques années plus tard, soit le 10 avril 1734, une jeune négresse, par esprit de vengeance, mit le feu à la maison de sa maîtresse, Madame François Poulin. Le feu rasa cette fois quarante-six maisons, dont, encore une fois, l'Hôtel-Dieu. La même année, autre incendie qui détruit la chapelle de N.-D. de Bonsecours et plusieurs maisons.

Ces conflagrations nombreuses, se suivant à des dates aussi rapprochées, décidèrent les habitants à trouver des moyens adéquats pour en empêcher le retour. Les autorités civiles et militaires s'adressèrent à l'intendant Hocquart afin qu'il les aidât à se procurer les moyens voulus en vue de prévenir, éviter et combattre les incendies. L'intendant ordonna aussitôt la fabrication de 80 sceaux en cuir, de 200 en bois, de 100 haches, de 24 crochets, de 12 grandes échelles et de 12 cloches qui furent distribués sur divers points de la ville. C'est ainsi que, sur une modeste échelle, fut constitué ce que l'on peut considérer comme la première brigade des incendies de la ville de Montréal. L'on organisa deux groupes de pompiers volontaires. Les

charpentiers-menuisiers, maçons et couvreurs étaient particulièrement en demande pour en faire partie. L'as de ces volontaires était un charpentier du nom de Louis Trudeau qui fut cité à l'ordre du jour pour sa bravoure par l'intendant Hocquart le 16 juin 1739.

Cette période fut marquée par surtout par un travail de prévention qui visait à rendre les maisons moins combustibles. Les demeures étaient alors complètement bâties en bois y compris les toitures. L'on songea d'abord à remplacer les bardeaux en bois par de l'ardoise. L'ardoise produite sur place ne s'étant pas avérée suffisamment bonne, l'on en importa en grande quantité de France. Il y eut par suite une diminution notable dans le nombre des incendies. Mais combattre les flammes à cette époque n'était pas une mince affaire. Il n'y avait pas un système d'aqueduc comme celui que nous possédons de nos jours. En cas d'incendie les vaillants volontaires devaient puiser l'eau dans les puits ou aller en chercher à la rivière. Ils se passaient les seaux de main en main en formant une chaîne ininterrompue. Les eaux du St-Laurent ou de la rivière St-Martin qui coulait alors là où est la rue Craig aujourd'hui, constituaient les principales sources d'approvisionnement d'eau pour combattre les flammes.

On comprendra facilement pourquoi l'hiver était la saison la plus difficile pour les volontaires: les eaux des rivières gelaient; les vents, les orages causaient, en outre, d'immenses amoncellements de neige que les pompiers pouvaient difficilement surmonter pour atteindre la scène d'un incendie. Le froid intense des ouragans de neige comme nous n'en connaissons plus de nos jours rendaient encore plus difficile le travail des pompiers. Et en retour la rétribution était piètre: il fallait compter sur les souscriptions des citoyens reconnaissants et quelques octrois votés par la ville en faveur de ceux qui avaient été blessés dans l'accomplissement de leur devoir.

Après la cession du Canada à l'Angleterre par le traité de Paris en 1763, la ville et l'île de Montréal commençaient à jouir des bienfaits de la paix lorsque, le 18 mai 1765, un incendie se déclara dans la ville. En quelques heures cent huit maisons furent détruites et deux cents quinze familles jetées sur le pavé. Une plaquette dans laquelle l'on racontait les péripéties de l'incendie ayant été publiée à Londres, de généreuses souscriptions furent recueillies en Angleterre et envoyées aux sinistrés. La première plaquette publiée avait pour titre: "Le cas des canadiens de Montréal victimes de l'incendie" et, au-dessous, une vignette représentait Sa Majesté le roi Georges III qui avait souscrit £500. Une seconde plaquette s'intitulait: "Motifs de venir au secours des habitants de Montréal, au Canada, qui ont eu à souffrir des suites d'un terrible incendie, etc." D'après un rapport préparé par Son Excellence l'Honorable James Murray, lieutenant-gouverneur de la province s'élevèrent à plus d'un demi-million de dollars de notre argent.

Voici un détail des parties de la ville qui furent ravagées: sur la rue St-François-Xavier 54 familles furent jetées sur le pavé; sur la rue St-Paul qui séparait la haute de la basse-ville, 87 familles; sur la place du marché, 25; rue Hôpital, une famille; rue St-Louis, 15; rue St-Sacrement 6 et dans le faubourg Ste-Anne, 10.

On calcula qu'un quart en superficie de la ville avait été consumée et que les pertes totales s'élevaient à un tiers de la valeur foncière. La population de Montréal,

Cette époque, était de 7,000 âmes. Comme à l'ordinaire, le feu avait été causé par la négligence. Un anglais du nom de Livingston avait transporté des cendres brûlantes dans son grenier pour y faire du savon et c'est là que commença la conflagration. De plus grandes pertes ne furent évitées que parce que l'on jeta à terre une partie de l'hôpital des sœurs, rue Notre-Dame.

Avec l'argent reçu d'Angleterre les citoyens resongèrent à rebâtir leurs maisons et leurs places d'affaires. Mais, à peine avaient-ils commencé à réparer les dommages qu'un nouvel incendie éclata le 4 avril 1768 dans une écurie de la haute-ville chez l'une des victimes du premier incendie. Bientôt, deux maisons adjacentes, deux églises et une école passaient au feu. Les propriétaires perdirent tous leurs biens par le feu ou le vol et un grand nombre de familles furent réduites à la plus grande pauvreté.

La destruction par le feu, en 1849, des édifices du Parlement que l'on croit avoir été l'œuvre d'incendiaires est encore regrettée de nos jours par ceux qui s'intéressent à nos institutions historiques. Les édifices du Parlement étaient antérieurement le Marché Ste-Anne dont l'intérieur avait été remodelé. Ses dimensions étaient de 342 pieds par 50 et l'extérieur était fini en pierres-de-chaux de Montréal. Les documents d'une valeur inestimables de la bibliothèque furent détruits. En fait, on ne put sauver que la masse qui avait coûté une somme de \$3,000, en 1846. C'était payer, à ce moment, une bien forte somme pour un insigne d'autorité que Cromwell appelait dédaigneusement une "babible". Nous savons que cette masse était longue de sept pieds... et l'on ne peut que se demander quelle pouvait bien être la taille du porte-masse.

Plusieurs personnes furent arrêtées et accusés d'avoir été causes de l'incendie mais toutes furent acquittées. Aujourd'hui encore personne ne sait exactement qui fut coupable de ce crime.

Au mois d'août de la même année l'Hôtel Donegan, alors le plus bel édifice du genre au Canada, fut détruit par le feu. L'on crut qu'il s'agissait, cette fois encore de l'œuvre d'un incendiaire.

L'année 1850 devait être bien sombre pour Montréal. En plus d'une dépression économique aiguë il y eut des feux et des émeutes. Un samedi après-midi, le 15 juin, le feu éclata dans la boutique d'un charpentier du nom de McNevin au coin des rues Nazareth et Gabriel (aujourd'hui rue Ottawa). Les flammes se répandirent à une allure vertigineuse et en peu de temps 500 familles étaient sans gîte. L'on fit sauter à la dynamite un certain nombre de logis dans l'espoir d'arrêter le cours de l'incendie, mais ce geste héroïque ne donna guère de résultats. Deux cents sept maisons furent détruites et l'on attribua l'extension du feu au fait que la flèche de l'église anglicane St. Stephen était couverte en bardeaux de bois qui donnèrent prise aux flammes.

Quelques jours plus tard les victimes de l'incendie se réunirent et rédigèrent une pétition dans laquelle ils demandaient des secours financiers au parlement provincial et l'adoption d'une loi interdisant la construction d'édifices en bois ou l'usage des bardeaux de bois pour couvrir les toits.

Les ruines de cet incendie n'avaient pas encore été déblayées lorsqu'un nouvel incendie éclata dans l'écurie de louage d'un M. Shepherd, le 23 avril 1850, sur la rue Craig. A cause de la force du vent, les flammes s'étendirent bientôt de l'écurie tout le long de la rue Craig jusqu'à la rue St-Laurent, continuèrent des deux côtés de cette rue et de là à la rue Vitré. 150 maisons sur les deux côtés des rues mentionnées furent détruites.

Ce dernier désastre décida les autorités municipales à adopter les règlements voulus pour en empêcher le retour. Ils se rendirent compte qu'il fallait prévoir un système d'aqueduc plus moderne et interdire l'érection future des édifices en bois dans les limites de la ville.

En 1852, alors que le maire de Montréal fut, pour la première fois, élu par le vote des citoyens au lieu d'être choisi par les membres du conseil municipal, il y eut deux incendies des plus désastreux au cours desquels 1,200 édifices furent détruits et 9,000 personnes se trouverent sans asile. Le 7 juin 1852, le feu éclata dans une boutique de charpentier-menuisier sur la rue St-Pierre, presque en face de la rue St-Sacrement, à l'arrière de l'église St. Andrew's. Les flammes atteignirent bientôt l'église, traversèrent la rue St-Pierre et dévorèrent tout l'espace compris entre les rues St-Pierre et St-François-Xavier d'un côté et St-Sacrement et St-Paul de l'autre. L'incendie passa alors par-dessus le carré de l'édifice des douanes emportant dans sa course affolée tous les immeubles sur les deux côtés de la rue St-Paul de même qu'un nombre considérable de magasins sur la rue des Commissaires. La cathédrale St-Jacques et le couvent des sœurs ainsi que les entrepôts maritimes et les bateaux à quai furent menacés de destruction. Finalement le feu arriva jusqu'au coin sud-est de la rue St-Sulpice.

A ce moment, trente édifices en trois lignes parallèles brûlaient simultanément et, au milieu du bruit causé par la chute des pierres et des murs de bois qui crépitaient l'on pouvait entendre les cris des pompiers et les sonneries des cloches. Les militaires aidés des civils se hâtèrent de rescaper les malades de l'Hôtel-Dieu pendant que d'autres, affolés, courraient à la recherche de leurs parents, de leurs proches et de leurs amis. Les pertes matérielles s'élevèrent à la somme d'un million de dollars. La cathédrale catholique sise à l'angle des rues Ste-Catherine et St-Denis fut réduite en cendres.

Les travaux de reconstruction se poursuivaient à une allure rapide lorsqu'un nouveau feu éclata le 9 juillet dans une maison sur le côté est de la rue St-Laurent et se répandit tout le long de la rue. Il y avait un grand clos de bois au coin de la rue St-Dominique, et comme l'eau faisait défaut et le bois n'avait pas été enlevé, il prit en feu et les flamèches se répandirent de tous côtés. L'Hôpital Général put être sauvé mais toute la partie au sud fut complètement détruite. Les flammes poussées par un fort vent d'ouest passèrent d'une maison à l'autre, de rue en rue. Vers midi, sur la rue St-Denis, les flammes détruisirent un groupe de magnifiques résidences connues sous le nom de Terrasse Cornwall et habitées par des officiers de l'armée.

Entre temps les flamèches emportées par le vent sur une distance d'un demi-mille mirent le feu à un clos de bois et à des moulins à bois près de la rivière et les

détruisirent au complet. Vers les deux heures de l'après-midi alors que l'on crût tout danger écarté et que les intéressés commençaient à estimer leurs pertes, une nouvelle alarme était sonnée et l'on apprit qu'un autre feu venait d'éclater dans quelques cabanes de bois en arrière de la rue Notre-Dame. En peu de temps, Hayes House, un bloc immense d'édifices de pierre avec un théâtre à l'arrière, était en flammes. Hayes House se prolongeait jusqu'au Champ-de-Mars à la rue Notre-Dame et formait le coin du Carré Dalhousie. A dix heures tous les édifices situés sur le carré étaient en ruines. Les flammes emportèrent ensuite tout ce qui existait entre le fleuve et la rue Lagachetière. Mais cette dernière rue fut épargnée sur toute sa longueur jusqu'à l'avenue Papineau à l'exception d'une couple de maisons par-ci par-là et quelques-unes au coin de Papineau.

Toute la nuit, l'incendie continua à faire rage, du carré Papineau jusqu'à la vieille prison à plus d'un demi-mille de là. Au matin, l'on constatait que 1,100 maisons étaient détruites et 8,000 personnes sans gîte. Les pertes s'élevaient encore à \$1,000,000. La population était alors de 57,715 âmes.

Il fallait songer à venir à l'aide des sinistrés. L'on organisa une grande assemblée publique au cours de laquelle l'on nomma un comité de secours. Les couvents catholiques et les bâtiments de l'immigration à la Pointe St-Charles hébergèrent ceux qui n'avaient plus de logis. Des tentes furent fournies par le département de la Défense nationale. Plusieurs villes en Angleterre, aux Etats-Unis et dans les autres parties du Canada firent parvenir des souscriptions destinées aux habitants de Montréal qui se remirent à la construction de leurs maisons.

Le sinistre servit de leçon aux autorités qui virent à ce que les règlements concernant la défense de construire des maisons en bois fussent strictement appliqués dans la section des affaires, et la rue St-Laurent devint le centre résidentielle canadien-français. De belles maisons en pierre s'élevaient un peu partout.

Le nouvel aqueduc fût mis à l'essai le 10 octobre 1856 au milieu de la joie populaire, mais le 10 décembre, peu après minuit, le Christ Church fut découvert en feu et brûlait jusqu'au sol en deux heures de temps. La pierre angulaire de la nouvelle église du même nom était posée le 31 mai 1857.

Quelle est en résumé l'histoire de la brigade ou du département des incendies? Comment s'est-il développé? Le "Club" du feu no 1 existait déjà en 1783. En 1824, on formait une association de pompiers volontaires composée de 100 membres sous la direction d'Antoine Lepage assisté du Dr Barthelet. La station de ce corps était située près de l'église Notre-Dame. Mais dès avant, sous le régime français, des règlements prévoyaient que des seaux d'eau devaient être toujours à la main et portés sur la scène d'un feu et les charpentiers devaient s'y rendre avec leurs haches. Les nouveaux édifices de 1841 passèrent le 3 juin, un règlement prévoyant la création d'un département des incendies. Il devait être composé d'un inspecteur, d'un surintendant, d'un ingénieur-chef, d'un capitaine et d'un lieutenant pour chaque compagnie. En 1846, à l'époque des disputes au sujet de la délimitation des frontières de l'Orégon, un fort sentiment anti-britannique se fit jour et la brigade des pompiers de Montréal fut formée en bataillon de la milice régulière sous le commandement du maire d'alors, l'honorable James Ferrier. Ce bataillon fit des exercices militaires dans la salle du marché pendant plusieurs années, longtemps après l'apaisement des esprits. Que serait-il advenu dans la ville, en cas d'incendie, s'il avait fallu que les braves pompiers se fussent vus dans l'obligation de partir pour la guerre?

Le système de pompiers volontaires dura jusqu'au 30 avril 1863, alors que les dix dernières compagnies reçurent leur dernière solde. Le 1er mai de cette année le système des alarmes ou appels télégraphiques fut introduit et le poste no 1 installé au coin des rues Chenneville et Craig. Alexandre Bertram, chef des volontaires depuis 1852, fut nommé chef de la nouvelle brigade. Il mourût, encore en fonction, le 31 août 1875.

Au début, la nouvelle brigade gardait beaucoup des caractéristiques de l'ancien système des volontaires. Elle était divisée en deux sections distinctes dont l'une était composée des anciens volontaires devenus employés réguliers ou à plein temps. Les sections étaient divisées à leur tour en trois districts dont les membres étaient reconnaissables à la couleur différente des gilets de leurs uniformes: district no 1, rouge; district no 2, vert; district no 3, bleu. Les couleurs des véhicules et de l'équipement s'harmonisaient avec les couleurs des uniformes. Et, fait le plus intéressant encore ces braves devaient payer les uniformes de leurs propres deniers.

Montreal Fires and Firemen

Like every other great city, Montreal has had, from time immemorial its share of great and devastating fires, some of which almost swept the city of its time completely out of existence. Scores of fire fighters, volunteers and professional fire-fighters, have lost their lives, over the years, and the damages wrought, especially in the days prior to establishment of the present department, with its numerous stations and fine modern equipment, is incalculable. Though steadily reduced in later years, the gross damage runs high in the hundred of millions, perhaps billions.

The fires date back to the very foundations of Montreal. The first great fire of historic record occurred on May 10, 1651. It was started by the Iroquois, who sought to destroy a brewery situated next to the fort which was then the centre of Montreal's life. The fire burned the houses occupied by d'Urbain Tessier, Lavigne, and Michael Chauvin, but the heroic French settlers turned out, fought the fire and prevented the further spread by whatever crude processes were available at that time. In December of 1683, the convent of the Congregation de Notre Dame was completely destroyed by fire, and two devoted nuns, Genevieve Desrosiers and Marguerite Soumillard, perished in the flames. In February of 1695, fire destroyed the Hotel Dieu, as well as the adjoining chapel, and also struck tragedy by burning the heart of Jeanne Mance, founder of the institution. The heart of this great benefactor had been treasured in a precious vase.

Unusual backgrounds attended two devastating fires in those ancient days. While the Corpus Christi procession was in progress on June 19, 1721, and had reached the corner of St. Sulpice and St. Paul streets, a soldier imprudently fired his gun, and in some way it fired the much burned Hotel Dieu. The fire spread rapidly, and burned 138 houses before it was extinguished. This was a large proportion of the residences of Montreal as constituted at that time. A few years later on April 10, 1734, a young negress, to avenge herself for some fancied slight, set fire to the house of her mistress, Mrs. Francois Poulin. The fire razed 46 houses including, once more, Hotel Dieu. The same year the chapel of Bon Secour Chapel and several houses were destroyed.

These fires led, possibly, to the first effort to provide Montreal with something like adequate fire-fighting equipment. The civil and military authorities appealed to the intendant, Hocquart, for assistance in provision of equipping for preventing and fighting fire, and the

intendant thereupon ordered fabrication of 80 leather buckets, 200 of wood, 100 axes, 24 hooks, 12 large ladders and 12 bells, all distributed at various points, and so, in 1735, there came into existence Montreal's first modest essay at a fire department. Two groups of volunteers were formed. Carpenters, masons and roofers were in particular demand for the brigade. The ace of these was a carpenter named Louis Trudeau, who was cited for bravery in the order of the day by intendant Hocquart on June 16, 1739.

This period showed the first efforts at prevention, by making the houses less combustible. The houses were then, of course, entirely of wooden construction, including the roofing, and at this time, search was made for slats to replace the wooden shingles. The local slate was found unsuitable, and so a large quantity was imported from France. This caused a diminution in the number of fires. But fighting the fires in those days was an arduous undertaking. There was no water system, as we know it today. In case of fire, the valiant fire fighters had to get water from the various wells of the district, or transport it from the rivers. The primitive method of passing the buckets from hand to hand then prevailed. Waters from the St. Lawrence, or from the river Saint Martin, which flowed then where traffic now flows on Craig street, were principal supplies of water to fight the fires.

Winter was, of course, the great enemy of the fire-fighters. It froze up the sources of water supply. Great gales, tremendous storms that piled the snow in huge banks, and sometimes this latter condition actually prevented the fire-fighters getting to the scene of the fire. Bitter cold, heavy wind, such as do not visit us today, helped the fires, made the battle of the firemen that much more difficult. The reward was meagre, coming from private subscriptions, and small civic grants, to those injured in their duties.

After the cession of Canada to the British by the Treaty of Paris in 1763, the city and island of Montreal had begun to participate in the benefits of peace when on Saturday, May 18, 1765, a fire broke out in the city which destroyed 108 houses and reduced 215 families to the greatest distress within a few hours. An interesting pamphlet drawn up by a benevolent individual was printed in London on this occasion and circulated freely on behalf of the sufferers. A considerable sum was raised in England and forwarded towards their relief. The first title of the pamphlet is: "The Case of the Canadians at Montreal distressed by Fire", and underneath it, in a vignette, a neat portrait of His Majesty George III, who contributed £500. The second title is "Motives for a subscription towards the relief of sufferers at Montreal in Canada by a dreadful fire, etc." It appears from an account attested by His Excellency, the Hon. James Murray, Governor of the Province, that loss amounted to almost half a million dollars in today's currency.

Extrait Revue Des Pompiers De Montréal
Revue Annuelle Publiée Par:
L'Association De Bienfaisance Des Pompiers De Montréal
1948.

A detailed account of the parts of the city ravaged by fire gives: In St. Francois street were burnt out, 54 families; in St. Paul street, separating the upper town from the lower, 87 families; in the market place, 25; Hospital street, 1; St. Louis street, 15; St. Sacrement street, 6; and St. Ann suburbs, 10.

It was computed that this early fire consumed one-fourth of the city and that one-third of its value was lost. Remember, the population of Montreal at the time was about 7,000. As usual, carelessness was responsible for this destructive fire. A British inhabitant named Livingston carried some hot ashes to the make soap and the conflagration started. Further damage was only prevented by pulling down a part of the Hospital Les Sœurs in Notre Dame street.

With the aid received from England, the inhabitants went to work to rebuild their homes and places of business, but they had scarcely recovered from their difficulties when on April 11, 1768, a fire broke out in the stable of one of the sufferers in the upper town; it soon reached the adjoining houses, two churches, and a large charity school. The sufferers lost nearly the whole of their effects either by fire or theft. A great number of families were reduced to pitiful poverty.

The burning of the Parliament Building in 1849, which was believed to be the work of incendiaries, is still bemoaned by those citizen who love our historic institutions. The Parliament Building was originally St. Ann's Market, with a remodelled interior. Its dimensions were 342 feet by 50 feet, and it was of Montreal limestone. The priceless records in the library of the Parliament Buildings were destroyed—in fact all that was salvaged was the mace, which had cost \$3,000., in 1846. That was a lot of money nearly a hundred years ago for a duplicate of the insignia described by Cromwell as a "bauble". We know that the mace was seven feet high and it makes us wonder how tall the sergeant-at-arms was.

Several persons were arrested and charged with arson in relation to the Parliament Building fire, but upon their trial were acquitted. Thus it will be seen that whoever perpetrated this historic outrage went unpunished.

In August of the same year, Donegani's Hotel, the finest in Canada at that period, was destroyed by fire. It was also supposed to be the work of an incendiary.

The year 1850 was a very black one for the city of Montreal. In addition to a serious depression of trade, there were riots and fires. On Saturday afternoon, June 15, fire broke out in a carpenter's shop at the corner of Nazareth and Gabriel streets (now Ottawa street) owned by a Mr. McNevin. The flames spread with great activity and before its fury was abated 500 families were homeless. Several buildings were dynamited in hopes that the fire would be stayed but this heroic measure proved of little avail. This outbreak destroyed 207 houses. The wood-covered spire of St. Stephen's Episcopal church was blamed for causing the fire to extend further than it might otherwise have done.

A few days after this fire, a meeting of the sufferers was called and a petition prepared praying for a loan from the Provincial Parliament to provide aid in rebuilding the homes recently destroyed. Another clause to the resolution prayed Parliament to pass an Act forbidding the erection of any more wooden buildings or the use of shingled roofs.

While the vast area of ruins was still an eye-sore another conflagration broke out in another part of the city at 10.30 a.m. on Friday, August 23, 1850, on the premises of Mr. Shepherd, a livery stable keeper on Craig Street. A very high wind was blowing at the time, and in half an hour the fire had extended along Craig street to Main street of St. Lawrence suburbs, up that thoroughfare to Vitre street. Both sides of the street involved were destroyed over 150 houses falling prey to the flames.

However this disaster aroused the city authorities to the necessity of providing a more extensive water works for the city and of enacting laws for the regulation of the nature of the buildings to be in future erected within the city limits.

In 1852, the year when the citizens of Montreal first elected their mayor instead of having him appointed by the city council, there were two disastrous fires. Nearly 1,200 buildings were destroyed, and 9,000 people rendered homeless. On June 7, 1852, a fire broke out in a carpenter's shop on St. Peter street in the rear of old St. Andrew's Church nearly facing St. Sacrement street. The flames soon reached the church thence crossed St. Peter street and burnt the whole area between St. Peter and St. Francois Xavier streets on the one hand, and from St. Sacrement to St. Paul on the other. It then passed over the Custom House square embracing in its destructive wake the whole northern and southern fronts of St. Paul street, and a row of commercial buildings on Commissioners street. The French cathedral and the old Black Nunnery as well as the shipping in the port were all threatened with destruction. The fire at last reached the south-east corner of St. Sulpice street.

By this time some 30 buildings standing in three parallel lines were in flames simultaneously, and amid the roaring of fire and the crackling of burning timber and the falling of the walls might be heard the shouts of firemen and the ringing of alarm bells. The military and the citizens hastened to remove the sick from Hotel Dieu to a place of safety, while others were distractedly searching for members of their families who had been lost in the terror and confusion of the disaster. The damage caused by this fire was estimated at a million dollars. St. James Cathedral, then located at St. Denis and St. Catherine streets was reduced to ashes.

Just as the work of rebuilding the newly devastated part of the city got underway, another fire broke out on July 9, in a house on the east side of St. Lawrence Main street along which it raged with great fury. There was a large woodyard at the corner of St. Dominique street and as the water supply was deficient and the wood hadn't been removed, the wood caught fire and the

sparks flew in every direction. By great effort, the General Hospital was saved from destruction but everything southward was burnt as if made of match-wood. The flames were fanned by a very strong westerly wind and rushed from house to house and street to street like water pouring down a rapid. The fire reached St. Denis street at noontime and destroyed some handsome stone residences known as Cornwall Terrace and occupied by officers.

Meanwhile the sparks of fire had been conveyed by the wind to a distance of half a mile and had ignited a timber yard and sawmills near the riverside which were entirely wiped out. About two o'clock in the afternoon when it was thought the worst was over and people had commenced to estimate their losses, a fresh alarm was given and it was learned that some wooden buildings in the rear of Notre Dame street were in flames, and very speedily Hayes House, an immense stone block of buildings with a theatre at the back, was in flames. Hayes House extended into Champ de Mars at Notre Dame street where it formed the corner of Dalhousie Square. From this point the flames spread and by 10 o'clock the whole of the buildings on the square had been destroyed. The flames then made a clean sweep of everything eastward between the river and Lagauchetiere street, the latter being untouched throughout its entire length to Papineau with the exception of a house or two in the centre and a few at the corner of Papineau road.

The fire travelled all through the terrible night — all the way from Dalhousie square to the old jail, which was more than half a mile away. When stock was taken next day, it was found that another 1,100 homes were gone and 8,000 people homeless. The loss was estimated at a million dollars. The population of Montreal at that time (1852) was 57,715.

How was the relief of the sufferers handled? A public meeting was called and a relief committee appointed. The Roman Catholic convents, the immigration sheds at Point St. Charles were opened as shelters to the homeless. Tents were supplied by the military authorities also. Several cities in England, the United States and Canada hastened to raise money by subscription, to help the stricken Montrealers to rebuild their homes.

After this awful lesson, the law against the erection of wooden buildings was strictly enforced, in the business district, and St. Lawrence ward became the residential section of the French speaking citizens. Fine stone houses began to appear in great numbers.

The new water works were tested October 10, 1856.

amid great rejoicing and the hydrants fully realized the expectation entertained by the citizens, but, on December 10, Christ Church in Notre Dame street was discovered on fire shortly after midnight and in two hours it was no more. The corner stone of Christ Church Cathedral was laid May 31, 1857.

What is the story of the development of Montreal's fire fighting forces? Fire Club No. 1 existed in 1783. In 1824 a volunteer fire association of 100 was formed under Antoine Lepage, assisted by Dr. Barthelet with its station near Notre Dame Church. But even during the French regime, regulations were issued that buckets of water should be kept in readiness and should be carried to the scene of a fire when the alarm was given and the carpenters were to carry their axes. The new Municipal Fathers of 1841 passed a regulation on June 3, providing for the creation of a fire department. It was to consist of an inspector, superintendent, a chief engineer, a captain and a lieutenant for each company of firemen. When the Oregon boundary dispute was creating anti-British feeling in 1846, the Montreal fire brigade was formed into a battalion of militia under the command of the mayor, the Hon. James Ferrier. The battalion drilled for several years in the market hall, even after the excitement of the Oregon incident had subsided. One wonders what might have happened to the city if all the trained fire fighters had gone off to war.

The voluntary system of firemen continued until April 30, 1863, when the last 10 companies received their last payment. On May 1 that year the system of telegraph alarm was introduced as well as No. 1 fire station at the corner of Chenneville and Craig streets. Montreal's first fire chief was Alexander Bertram, who had been chief of the volunteer department from 1852. Chief Bertram died in harness, August 31, 1875.

In the beginning, the organized paid department bore many of the characteristics of the volunteer fire services. It was composed of two distinct sections—the City Fire Company, which represented the volunteers retained. The fire fighters were divided into three districts the uniform coats being of different colors No. 1 district, red; No. 2 green; and No. 3, blue. Vehicles and other apparatus were painted in harmony. And this is the most interesting feature of all—the members of the brigade had to supply their own uniforms.



Comment, en l'an 1843, un certain Beau Brummel mystifia la haute société montréalaise au Donegana

Ce que rappelle cet hôtel fashionable du temps, le Donegana, qui fut incendié lors des émeutes provoquées, en 1849, par les Tories qui brûlèrent le Parlement. — "La plus riche hôtellerie de l'Amérique du Nord".

(Par Damase POTVIN)

Il portait beau. La moustache en bataille, frisée au petit fer, chevelure abondante ondulée aux bigoudis rotatifs. Rue Sainte-Catherine où tous les après-midis, dans le ressac monotone des divers bruits de la rue, il faisait une marche de parade, tous les habitués de la grande artère commerciale de la Métropole le remarquaient. Gibus gris du siècle dernier, veston anglais de coupe impeccable, gants de suède, canne à pommeau d'argent, il faisait osciller un cigare entre ses dents et, de temps en temps, d'un geste sec du petit doigt, il en secouait la cendre. De la tête aux pieds, en marchant, il toisait les hommes qu'il rencontrait. Quant aux femmes, ses yeux hardis, dont l'un se cachait sous un monocle, les fixaient, cherchant leurs regards. Elles le regardaient sans morque et passaient outre. Quant à lui, s'il avait repéré un frais minois, il s'arrêtait court, suivait des yeux un instant la personne remarquée puis repartait marquant la mesure de moulinets de sa canne.

À la vérité, cette mine élégante attirait tous les regards des passants. Qui était ce nouveau Beau Brummel, cet arbitre des élégances? Était-ce M. André de La Fouchardière en visite à Montréal? On sut qu'il s'appelait M. Paschetti et qu'il était professeur d'espagnol dans quelques familles "haute gomme de l'Ouest". Un professeur! Oh! là, là! Rien que ça, ma chère! Mais cet air de noblesse innée! Non, il y a du mystérieux dans cette personnalité d'une si visible distinction...

ET M. Paschetti continuait, tous les après-midis, d'observer passants et passantes de la rue. Il observait, étudiait les moeurs des indigènes. Il cherchait les endroits faibles de la société montréalaise. Il était maintenant reçu dans des salons où il avait le champ libre pour observer la bonté d'âme de quelques-uns de ses nouveaux amis, la crédulité d'autres, le snobisme d'à peu près tous, leurs prétentions aristocratiques. Bientôt, il fut le roi de ces salons. Enfin, notre professeur d'espagnol se rendit compte qu'avec peut-être un plan ingénieux, qu'il avait, d'ailleurs, déjà mûri, il serait facile de faire quelques dupes. En effet, ce devait être facile...

ON était en 1843. Alors le séjour d'un étranger était aussi sensationnel que l'arrivée aujourd'hui d'un personnage royal. L'étranger en effet, devenait roi de la société, il pouvait tout.

UNE respectable dame de l'Ouest, chez qui M. Paschetti enseignait l'espagnol, s'était particulièrement sentie intriguée par l'air mystérieux du professeur de ses filles. Par

fois, elle avait cru percevoir chez le dandy de gros soupirs promptement étouffés. Et puis, des distractions fréquentes, de mélancoliques regards perdus dans le vague; des débuts de confidences qui ne venaient pas à bout de sortir d'une gorge contractée. Cet homme recelait un secret et une grande infortune pesait sur son âme. Une peine d'amour, sans doute, étreignait son cœur. Oh! percer ce mystère, voir s'ouvrir ce cœur!...

LE hasard commença par bien faire les choses. Un jour, le mari de la dame reçut une lettre adressée à ses soins à "Senor Henrique Olivares de la Mendoza, marquis de Laa Carolinas, comte de Castillo"...

AUCUN doute, le professeur Paschetti était ce marquis, ce comte de Castillo. Voilà le mystère! Sans doute, la victime d'une révolution quelconque... Cet air distingué, cette allure de noblesse, ces soupirs étouffés, ces regards dans le vague, tout permettait de n'en pas douter. Victime de l'injustice humaine! Voilà une auréole de plus à notre professeur d'espagnol.

Le lendemain de la réception de la lettre, on remit cette dernière au professeur qui venait tout bonnement donner sa leçon.

"Connaissez-vous la personne à qui cette lettre est adressée?" lui demanda la maîtresse de maison.

Paschetti rougit, balbutia quelques mots sans signification et finit par avouer qu'il était bien le marquis des Carolinas, le comte de etc. etc. Alors, rompant toute hésitation, il entama un récit d'un pathétique à faire pleurer un marbre. Sa fortune, considérable, avait été

confisquée à la suite de la dernière révolution en Espagne, son malheureux pays; mais dans la lettre qu'il venait de recevoir, il apprenait que la paix revenue dans son pays, tout lui serait restitué bientôt. Il était sûr de rentrer dans quelques mois en possession de plusieurs millions.

LA nouvelle se répandit vite dans la ville et le marquis plus que jamais fut roi. On se l'arrachait de tout côté. Tous les salons lui furent ouverts. Le professeur abandonna ses leçons. D'ailleurs, de gros hommes d'affaires, des professionnels fortunés n'hésitèrent pas à avancer au marquis des sommes considérables, assurés qu'ils seraient très bientôt remboursés au retour prochain des millions espagnols. Entretemps, le marquis avait laissé la modeste pension qu'il occupait depuis son arrivée à Montréal et avait pris ses appartements à l'hôtel fashionable d'alors, le Donegana, où les amis ne cessaient d'affluer.

MAIS il s'aperçut bientôt que des soupçons étaient entrés dans l'esprit de quelques-uns de ses dupes. Alors, il se mit à préparer son hégire de Montréal. Un jour, au cours d'une réception qu'il donnait à ses amis, il annonça à ces derniers qu'il avait reçu une lettre du gouvernement de son pays l'informant que les dernières formalités ayant été remplies, il rentrerait en possession de sa fortune dans tout au plus deux ou trois semaines. Après, ce fut un train véritablement princier, à l'hôtel Donegana. Les fêtes succédaient aux fêtes et l'argent regorgeait du gousset du marquis. Et un soir, il annonça à ses amis que dans une semaine il leur ré-

servait une grande surprise.

EN effet, quelques jours plus tard, les amis et les admirateurs du sonneur Henrique Olivares de la Mendoza, marquis de Las Carolinas, comte de Castillo etc. furent invités à un grand dîner à l'hôtel Donegana. Ce fut un dîner que n'aurait pas désavoué le défunt Luculus. Le chef de l'hôtel avait voulu rivaliser avec Brillat-Savarin et, contrairement au malheureux Vatel, il n'eut pas à se suicider, car tout était à point. Le champagne et les vins des plus grands crus de France et d'Espagne coulèrent à flots.

VOILÀ qu'au milieu du Balthazar, un garçon en livrée vint présenter sur un plateau d'argent une dépêche adressée au marquis qui, après l'avoir lu en souriant, s'excusa auprès des convives, leur disant qu'il était obligé de s'absenter pour tout au plus vingt minutes. Il les pria de ne pas se gêner pendant sa courte absence et de boire le champagne à tire larigot. Il sortit.

ON ne revit jamais plus le marquis de Las Carolinas, comte de Castillo etc. près une courte enquête, on apprit, le lendemain, qu'il avait pris en toute précipitation un train à destination de New-York, où il dut s'embarquer sur un transatlantique en route pour l'Europe. Et lorsque Madame de Saint-Julien, la propriétaire du Donegana, le soir même du banquet, ouvrit les malles du "Marquis" elle ne découvrit que des cailloux enveloppés dans de vieux journaux. Et la malheureuse en fut pour les frais d'hôtel de son hôte se montant à plusieurs centaines de dollars.

MAIS, une semaine après le banquet tous les convives reçurent la carte de la propriétaire à qui ils durent payer chacun dix dollars. . . Et voilà ce qui se passa à l'hôtel Donegana, à Montréal, en l'an de grâce 1843. Dans le "Bon Vieux Temps", M. Hector Berthelot dit qu'à cette époque, le Donegana se trouvait dans l'édifice qui fut occupé plus tard par l'hôpital Notre-Dame. L'immeuble formait l'encoignure — nord-ouest de la rue Notre-Dame et de la rue Bonsecours; il s'étendait jusqu'à la rue du Champ-de-Mars. L'"Argus" de 1846 en parle dans les termes suivants:

"L'hôtel Donegana fut autrefois la résidence du gouverneur général du Canada, Lord Dunham y tint sa cour. L'immeuble avait cent pieds de front sur la rue Notre-Dame et s'étendait de 218 pieds sur la rue Bonsecours. La façade était ornée d'une superbe colonnade de l'ordre dorique. Sur le sommet de l'édifice était un dôme d'où l'oeil embrassait un magnifique panorama de

Montréal. Les salles et parloirs sont éclairés par le gaz ce qui donne un effet magnifique aux meubles qui les décorent. La salle à manger est finie avec toute l'élégance d'un salon. On peut avoir à toute heure du jour l'usage des bains, froids ou chauds et douches. L'hôtel Donegana était renommé comme l'hôtellerie la plus riche de toute l'Amérique du Nord. Avant la fondation du Donegana, l'édifice avait été la résidence de M. Bingham."

CE magnifique hôtel fut incendié, en 1849, dans la nuit du 16 août, le soir du décès du jeune Mason qui s'était fait blesser, la veille, à l'attaque de la maison de Louis-Hyppolite Lafontaine, par les Tories, les Orangistes et les "Britton Clubs" qui venaient d'incendier le Parlement et qui semèrent la terreur pendant plusieurs mois dans les rues de Montréal. A cette époque l'hôtel Donegana était administré par les créanciers de Jean-Marie Donegana alors retourné en Italie pour y mourir peu après. C'est Madame St-Julien, propriétaire de l'hôtel Canada, qui prit ensuite charge du Donegana, et c'est sous son administration que le sieur Paschetti, alias marquis de Carolinas etc., joua son tour à la haute société montréalaise.

ME-Z. Massicotte rapporte qu'une violente rixe eut lieu dans cet hôtel le 18 juillet 1849 à la suite d'un concert donné par Laborde et Tofanelli. Un collaborateur de la "Minerve" raconte que des jeunes gens de l'"Avenir" se prirent de querelle avec quelques tories surexcités. On se battit à coups de pieds et de poings et ce fut tout, affirme M. Massicotte qui rectifie ainsi un récit qu'a fait de cet incident Hector Berthelot.

CELUI-CI raconte qu'à la fin du concert, un groupe de jeunes libéraux à la tête desquels était M. Sabin Tétu demanda à Laborde de chanter la "Marsillaise". Lorsque l'artiste apparut sur l'estrade, un drapeau tricolore à la main et en entonnant le premier couplet de l'hymne national de France, les tories, dont la francophobie était chauffée à blanc depuis l'incendie du Parlement, protestèrent par des sifflets, des huées et des hurlements. Il s'ensuivit une rixe dans l'auditoire pendant laquelle des énergumènes mirent le feu à l'hôtel qui fut détruit de fond en comble". On vient de voir que M. Massicotte prétend que l'hôtel ne fut incendié qu'un mois plus tard.

CE fut à l'hôtel Donegana qu'eut lieu, le 19 novembre 1847 un banquet qui couronnait les fêtes d'inauguration du chemin de fer entre Montréal et Lachine par Lord Elgin. Près de 300 personnes avaient été invitées à cette cérémonie. En

se rendant à Lachine, parti de Montréal, le premier train fit le trajet — 5 milles — en 21 minutes. En revenant, le trajet fut accompli en 18 minutes. La construction de la voie ferrée avait été commencée le 1er mai de la même année.

LA locomotive, qui pesait 18 tonnes avait été faite à Philadelphie et transportée à Montréal sur un petit vaisseau américain par les canaux Whitehall et Chambly et remorquée par le vapeur Richelieu. Le Pavillon américain flottait au mât de ce vaisseau ce qui épata les Montréalais car c'était la première fois que le drapeau américain était arboré dans les eaux montréalaises. Au banquet du Donegana, des discours furent faits en particulier par Lord Elgin et par l'hon. M. Ferrier, président de la Cie du chemin de fer Montréal-Lachine.

APRES le banquet, le gouverneur et Lady Elgin allèrent poser devant l'objectif de M. Foane qui avait ouvert sur la Place d'Armes le premier atelier de photographie à Montréal. Rappelons encore qu'à cette époque, on travaillait activement à la construction du chemin de fer "Canada et Atlantique" dont le terminus était à Longueuil. Et le 21 juillet 1847, on ouvrait les listes de souscriptions pour la construction du Chemin à rails de bois entre Lanoraie et le village de L'Industrie. Parmi les actionnaires de l'entreprise on mentionnait MM. B. Jollette, Peter Charles Loedel, Gaspard de Lanaudière et A.-J. Voyer.

Dimanche, 14 octobre 1951

LA PATRIE-

AUBERGES ET HOTELLERIES D'AUTREFOIS



QUAND LES ITALIENS, AU DÉBUT DU SIÈCLE CONTROLAIENT L'INDUSTRIE HOTELIÈRE

Le DONEGANA, l'établissement le plus fashionable du genre à Montréal, en 1849. — Lord Durham y tenait sa cour. — Pourquoi les tories y mirent le feu. — Rasco, prédécesseur de Donegana, un type pas trop commode. — "Out you go, my Lord Edward..." — Le deuxième Hôtel Donegana devient l'Hôpital Notre-Dame.

Par LEON TREPANIER, O.B.E.

AU PLUS FORT de l'immigration italienne à Montréal, au début du siècle, statuaires et restaurateurs faisaient partie du contingent des nouveaux arrivés. Plusieurs d'entre eux firent souche chez nous, principalement les statuaires mais les restaurateurs les plus fameux du temps, à quelques exceptions près, retournèrent au pays natal.

C'ÉPURENT DES ITALIENS qui, au début du XIXe siècle, accaparèrent l'industrie hôtelière à Montréal et avant l'inauguration du Windsor, en 1878, les deux hôtels les plus fashionables de Montréal, avaient été fondés et opérés par des Italiens, les Rasco et les Donegana. Le grand hôtel de l'Italien Rasco était situé rue St-Paul, en face de l'extrémité ouest du marché Bonsecours. Bâti près du site de l'ancien château de M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada sous la domination française, il se composait de deux immenses corps de logis reliés ensemble par des corridors à l'extrémité est.

COMME nous le mentionnions dans un article précédent, en parlant brièvement de ce premier établissement important, des célébrités l'habitèrent, tels le fameux romancier et dramaturge anglais Charles Dickens. La bâtisse construite en 1836 et qui existe encore, après être passée aux mains de la succession de feu Charles-Séraphin Rodier, a conservé, malgré l'usure du temps, l'inscription première **RASCO HOTEL**.

AVANT D'INAUGURER son nouvel établissement, en mai 1836, l'Italien Rasco avait occupé l'édifice érigé à côté du Théâtre Royal, rue St-Paul, où se trouve aujourd'hui l'aile est du Marché Bonsecours. L'hôtel qu'il opérait alors s'appelait le British American Hotel, détruit par le feu le 24 avril 1833. Le premier Rasco, de son prénom François, avait en 1822, fait l'achat du Bellast Hotel

rue Capitale, une petite rue qui se trouvait entre la Place du Marché et la rue St-Sulpice.

C'EST, PARAÎT-IL au Rasco, le vaste établissement de la rue St-Paul, qu'eut lieu en 1835, le second banquet annuel de la Société Saint-Jean-Baptiste. C'était d'ailleurs l'endroit select où se donnaient rendez-vous la bonne société de Montréal et les voyageurs de haut rang.

"De passage à Montréal", nous dit Camille Bertrand dans son Histoire de Montréal. Sir Charles Bagot, le gouverneur, y descendait toujours avec les officiers, cadets de famille et assistait au théâtre de chambre que l'on jouait à cette occasion. On rapporte que Charles Dickens, lors de son passage au Rasco, s'était fait acteur avec Lord Mulgrave, en présence du gouverneur.

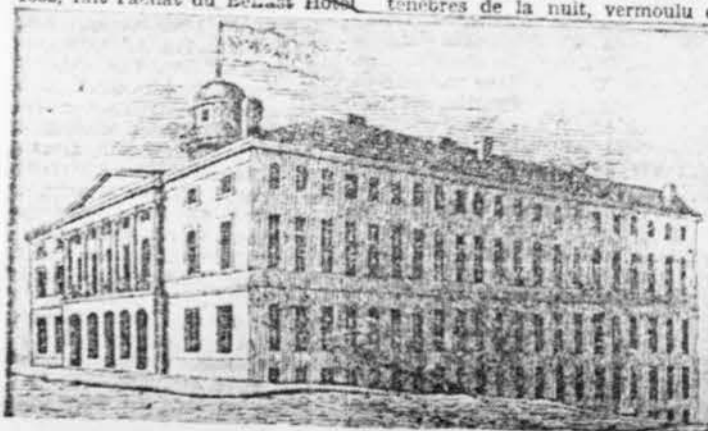
LE PÈRE RASCO était un petit vieux grassouillet et vif et dont on n'osait éprouver trop l'humeur. M. Bertrand raconte qu'un jour, au cours d'une réunion de jeunes officiers plutôt turbulents, le jeune lord Edward de M... se permit une impertinence à l'adresse du propriétaire. Appelant Tom, son fidèle serviteur, Rasco le somma de mettre à l'ordre le noble officier en goquette. Ce dernier défia Tom de le faire taire parce qu'il s'appelait lui, "lord Edward de M... fils du duc de S...". "Well, then, lui rétorqua le fidèle Tom, out you go, my lord Edward." Et il le lance par la fenêtre du premier étage. Le jeune homme se ramassa dans les ténèbres de la nuit, verrouillé et

contusionné et put réfléchir à son aise sur la vanité d'un beau nom de famille. Après avoir amassé un joli magot, le père Rasco s'en alla mourir en Italie, son pays natal et ce fut un compatriote, Jean-Marie Donegana qui prit charge de son établissement.

QUELQUE temps après Donegana ouvrit à l'encoignure nord-ouest de la rue Notre-Dame et de la rue Bonsecours, l'hôtel portant son nom et qui devint, suivant les chroniques du temps, l'hôtellerie la plus riche de l'Amérique britannique. L'emplacement de l'hôtel avait d'abord appartenu de 1813 à 1830 à Toussaint Pothier, le Beau Pothier, ancien baron de la fourrure qui devint plus tard propriétaire d'une magnifique seigneurie à Maskinongé. Après Pothier, un riche anglais, M. Bingham, y avait sa résidence.

L'HOTEL Donegana s'étendait de la rue Notre-Dame jusqu'à la rue du Champ de Mars. L'ARGUS de 1846 nous en fait la description: "L'hôtel Donegana fut autrefois la résidence du gouverneur-général du Canada. Lord Durham y tenait sa cour. L'établissement avait 100 pieds de front sur la rue Notre-Dame et s'étendait de 218 pieds sur la rue Bonsecours. La salle à manger sur la rue du Champ de Mars avait 140 pieds de long sur 50 de large. La façade était ornée d'une superbe colonnade de l'ordre dorique. Sur le sommet de l'édifice était un dôme d'où l'oeil embrassait un magnifique panorama de la ville de Montréal. Les salles et salons sont éclairés au gaz ce qui donne un effet magnifique au riche ameublement qui les décore. La salle à manger est finie avec toute l'élégance d'un salon. On peut avoir à toute heure du jour l'usage des bains froids ou chauds et même des douches."

Ce premier hôtel Donegana hébergea des célébrités et fut le théâtre d'événements qui sont aujourd'hui du domaine historique. En feuilletant le bottin Lovell de 1846, nous constatons que Georges-Etienne Cartier pensionnait au Donegana. Il y demeura jusqu'à l'année suivante alors, qu'ayant épousé Mlle Fabre, il alla habiter la propriété qu'il possédait rue No-



LE PREMIER Hôtel Donegana, situé coin des rues Notre-Dame et Bonsecours, incendié par une meute de tories en 1849.

tre-Dame, près de Berri.

C'EST à l'hôtel Donegana que Son Excellence le lieutenant-général Sir Benjamin d'Urban, commandant des forces de Sa Majesté sur le continent nord américain, décéda le 25 mai 1849, à l'âge de 72 ans. Il fut inhumé, comme on le sait, dans le vieux cimetière de la rue Papineau exproprié par la Cité il y a quelques années. Trois mois plus tard, c'est-à-dire, dans la nuit du 16 août 1849, le soir du décès du jeune William Mason, tué la veille lors de l'attaque de la maison de l'honorable Louis-Hippolyte LaFontaine, l'hôtel fut incendié. Mason, forgeron de la rue Craig, près de St-Hubert. Au cours de l'incendie de l'hôtel Donegana, le pompier George Douglas fut tué.

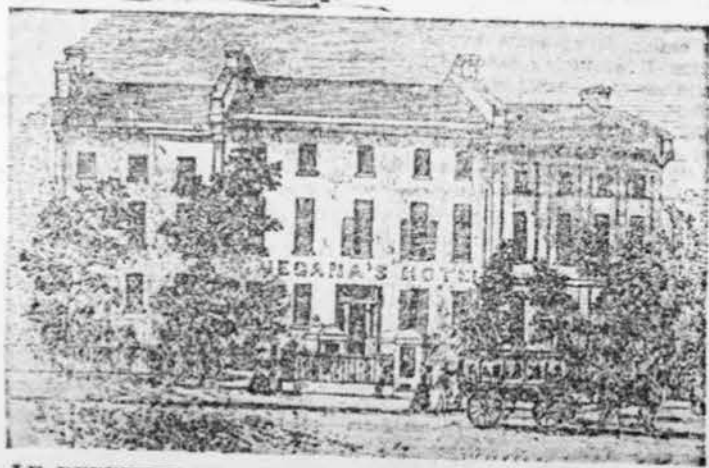
L'HOTEL Donegana n'avait pas été le seul établissement à être victime des incendiaires en cette année 1849 que l'on désigna comme l'Année de la Terreur. Des agitateurs avaient mis le feu au Donegana parce qu'ils avaient appris que des partisans du gouverneur Elgin étaient à dîner; le 10 mai, pendant que le cabinet LaFontaine-Baldwin-banquetait avec plusieurs citoyens d'Ontario, venus présenter leurs hommages et leurs sympathies à Lord Elgin qu'on avait voulu lapider quelques jours auparavant, les tories brisèrent les fenêtres de l'hôtel Têtu, coin St-Jacques et St-Pierre et essayè-

rent vainement d'y mettre le feu.

QUATRE jours après l'incendie de l'hôtel Donegana, à l'hôtel Cyrus—plus tard l'hôtel Riendeau, Place Jacques-Cartier—alors que Louis-Hippolyte La Fontaine rendait témoignage à l'enquête du coroner relativement à la mort du jeune Mason, les Tories répandirent de l'huile dans l'escalier, y jetèrent des matières inflammables et y mirent le feu. La maison devint la proie des flammes et le coroner ainsi que les jurés eurent peine à s'échapper.

A ce moment, l'hôtel Donegana était administré par ses créanciers et Jean-Marie Donegana était retourné en Italie. Ce fut la veuve de Timothée St-Julien qui avait la charge de l'établissement. Mme St-Julien avait tenu une maison de pension rue St-Gabriel.

C'EST en 1875 que le second hôtel Donegana surgit coin Notre-Dame et Berri, les actionnaires de l'ancien hôtel s'étant constitués en compagnie pour remettre l'établissement sur pied. Au nombre des actionnaires dont les noms figurent dans la Gazette Officielle, on remarque ceux des marchands Ansell, McDonald, Z. Vadis et du docteur William Hingston. Ce deuxième hôtel Donegana disparut en avril 1880 quand sur son emplacement surgit notre premier Hôpital Notre-Dame.



LE DEUXIEME Hôtel Donegana, coin Notre-Dame et Berri qui devint l'hôpital Notre-Dame en avril 1880.

ALL OUR YESTERDAY S

By EDGAR ANDREW COLLARD MAR 9 - 1957

GAZETTE OLD DONEGANA'S HOTEL

A remarkable ceremony took place in Montreal, in 1839, at the residence of the Governor, Sir John Colborne. In this ceremony the second-in-command of the forces, Maj.-Gen. Sir James Macdonnell, was personally invested with the insignia of a Knight Commander of the Bath. It was done with much grace and honor, with waving banners, a splendid cortege, and military music.

Such a ceremony would have been interesting enough in any case, and in any place. But the circumstances proved unique. For both Colborne and Macdonnell had played decisive and historic roles on the field of Waterloo.

Sir John Colborne, who conferred the insignia, had been the commander of the 52nd Regiment. When Napoleon had thrown his Old Guard into the battle in the last effort to break the British lines, Sir John, acting on his own initiative and without orders, commanded his men to fall upon the flank of the Old Guard, just as it approached. This order helped to precipitate the retreat that later involved the entire French army.

Sir James Macdonnell, who received the insignia from Sir John's hands in Montreal, had played a part in the battle no less important. He had been in command of the British force defending the massive country house—almost a chateau—named Hougoumont.

Hougoumont, with its high brick wall, was in the centre of Wellington's position. After careful reconnaissance, Napoleon had decided that the centre of Wellington's line was the point to be broken.

The battle of Waterloo opened with an attack on Hougoumont. And against the old house the struggle continued almost throughout the day. Failing to carry it with an infantry charge, Napoleon ordered it to be bombarded. The tower was soon ablaze, and the fire spread to the chapel where the wounded had been laid.

As Sir William Maxwell wrote, in his old account of Waterloo, "though the flames raged above, shells burst around, and shot ploughed through the shattered walls and windows, the guards nobly held the place, and Hougoumont remained untaken."

So it was that in the faraway garrison town of Montreal these two Waterloo veterans joined for the ceremony. Dr. Walter Henry, surgeon of the 66th Regiment, witnessed the ceremony. He explains that though Sir James Macdonnell "had been appointed a Knight Commander of the Bath . . . no opportunity of personal investiture with the insignia of the rank had yet occurred." There was something wonderfully fitting in the way it was at last carried out.

As Dr. Henry writes: "With much grace and propriety, one eminent soldier was thus the Royal Representative in con-

ferring this honor on another gallant companion in arms; and that well-tried sword which had led the 52nd to victory on many a hard fought field, and finally waved before them when they routed a column of Napoleon's Guard, on the evening of Waterloo, was now most fitly employed in bestowing Knighthood on the stalwart and indomitable defender of Hougoumont."

Dr. Henry says that "early in September (1839) this ceremony took place in Sir John Colborne's residence." This means that it must have taken place in the house on the northwest corner of Notre Dame and Bonsecours streets.

Though the Chateau de Ramerzay had long been the official residence of the Governors, many had complained that it was too bleak and barren and was not even properly furnished. The house at the corner of Notre Dame and Bonsecours Sts.—a mansion built by a millionaire named William Bingham—was rented and fitted as the vice-regal residence about 1838. There Sir John Colborne was living in 1839.

It was a magnificent residence. A contemporary account describes it as being fitted out in "a splendid manner." The diary of Lady Colborne gives many details of the receptions held there. More grimly it was from the windows of the Bingham house that she saw the captured rebels being led along Notre Dame Street to the jail (the old building on Notre Dame Street East, now the offices and warehouse of the Quebec Liquor Commission).

By 1843, however, the Bingham house stood vacant. Montreal was to become the capital of Canada (though Canada at that time comprised only the present provinces of Ontario and Quebec). A new residence for the governors was to be provided, one with wider grounds and a more elevated view. This was "Monklands," the historic building that stands today as part of the Villa Maria Convent.

The vacated Bingham House found new occupants in the masters and students of the High School of Montreal. It was in the Bingham House that the High School was formally opened in September, 1843. The first session was promising. The attendance reached 167, the full capacity of the building.

At the end of the first academic year the closing exercises were held in the large hall. This was formerly the vice-regal ball room, probably the very room in which Sir John Colborne had invested Sir James Macdonnell with the Order of the Bath. Hon. Peter McGill, "the most popular Scotchman in Montreal," presided, and a new Governor, Sir Charles Metcalfe, drove down from "Monklands" to be attend and to present the prizes.

In 1845 the High School moved

to a building it had erected on Belmont Street (the building which later became the McGill Normal School). The old Bingham House was again vacant.

This time it was acquired by J. M. Donegana, and made into the Donegana Hotel. The alterations were extensive; the enlargement impressive.

The lobbies were lighted with gas, which gave "a magnificent effect" to the rich marble decorations. Every luxury was available, even hot and cold baths at any hour of the day. On the roof was a dome, giving "a magnificent panorama of the city of Montreal."

Throughout North America the name "Donegana" became famous. And for Montrealers it was also the centre of their balls and banquets. It was here, for instance, that the first ball of the St. Andrew's Society was held in 1843.

But the Donegana Hotel came to a dismal end in the year 1849. That was a troubled year for Montreal. In the political riots the Parliament Building in the St. Ann's Market (now Youville Square) was burned by a mob that descended upon it after a mass meeting on the Champ de Mars.

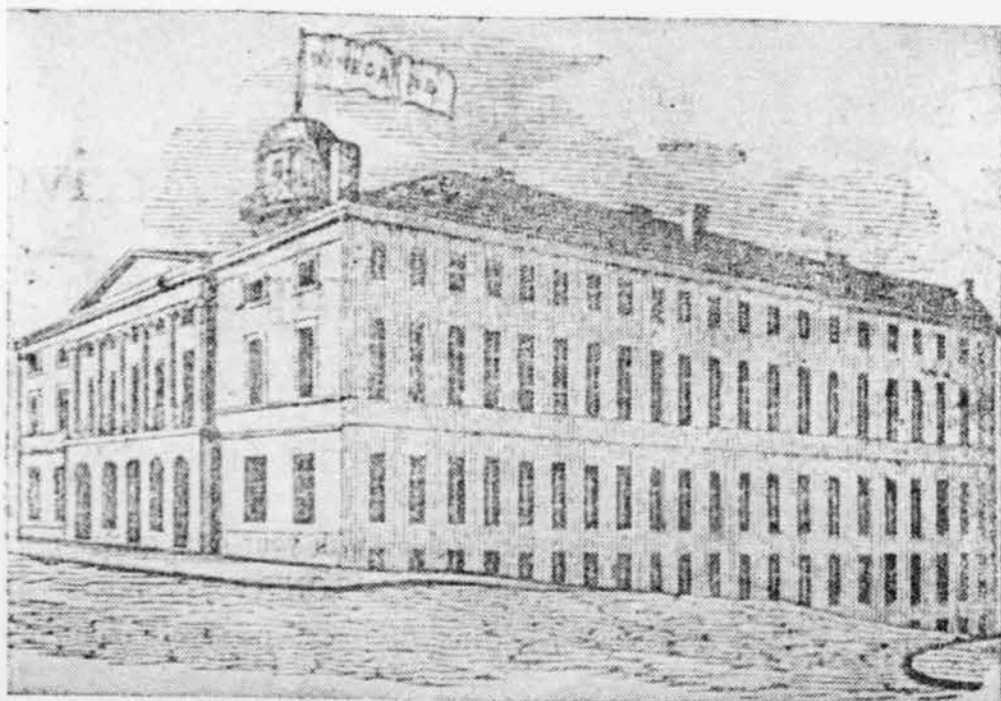
On July 18, 1849 Madame Laborde was giving a concert in the Donegana Hotel. A group of young French Canadians were in the audience. They raised a cry to have her sing La Marseillaise. Madame Laborde appeared on the stage, a tricolor in her hand. She had only completed the first verse of the French national anthem when the English-speaking Tories in the audience raised a riot.

About a month later further political rioting broke out. The demonstration by Madame Laborde on the stage of Donegana's Hotel was not forgotten. The hotel was set on fire. When the fire had burnt out, only the black shell of Donegana's was left standing.

And it stood for some seven years, the wreck of former grandeur. A visitor from Boston wrote of the grimly forbidding look it gave to Montreal, as though destruction had not only visited the city but had left its enduring monument behind.

In 1856 John Pratt demolished the black and massive ruins, to make way for the shops he was to build on the site. His contractor, Augustin Laberge, made a delightful discovery. In removing the ruins, he came upon part of the cellar. There he discovered a cask of most exquisite wine. For six years it had lain there among the ruins, a relic redolent of happier and vanished days.

Photos



IT WITNESSED HISTORIC SCENES: Old Donegana's Hotel, at the northwest corner of Notre Dame and Bonsecours streets, was one of the most historic landmarks of Old Montreal. Built by a millionaire named Bingham, as his residence, it became the residence of the Governors-General, then the High School of Montreal, and finally Donegana's. As Donegana's Hotel, the old building had a brief history and a violent end.

1822: ouverture de la rue Ste-Catherine

Vers 1820, les propriétaires de la rue Sainte-Catherine, avaient dressé une pétition requérant les autorités de prolonger la rue Sainte-Catherine, de la rue Saint-Denis à la rue Papineau. Il y avait d'ailleurs à ce moment un tronçon de rue Sainte-Catherine, à l'est de la rue Saint-Denis, mais peu important. L'ouverture de la rue Sainte-Catherine, telle que requise par les propriétaires se fit en 1822.

En 1838, l'honorable Pothier qui habitait au coin nord-ouest des rues Bonsecours et Notre-Dame, vendit sa propriété à lord Bingham. Ce dernier était un millionnaire grand propriétaire de terrains. Sa famille possédait la majeure partie du terrain sur lequel la ville de

Philadelphie est aujourd'hui construite. Lord Bingham avait le sport du logis et il s'en payait des bosses, comme on dit. Il fit son nouveau logis une résidence princière, mais bientôt il s'en fatigua et la vendit au gouvernement qui l'aménagea et l'offrit à lord Durham comme résidence officielle. En 1847, cet endroit devint le site du fameux Donegana hôtel. Les chroniqueurs du temps considéraient le Donegana comme le plus vaste et le plus riche hôtel de l'Amérique. Il fut rasé par l'incendie en 1849 après l'incendie du Parlement par les orangistes. Les propriétaires de l'hôtel s'en allèrent habiter dans l'immeuble qui fut l'ancien hôpital Notre-Dame. En face, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église syrienne, habitait sir Georges-Etienne Cartier.

M. Nazaire Dupuis ouvrit son magasin en 1868 et en 1870 la maison Dupuis se trouvait au No 367, de la rue Sainte-Catherine, entre les rues Wolfe et Amherst.



OURTOWN

By Al Palmer

Towntalk .

◆ ◆ ◆
We don't know the value of bookseller Louis (Classic's) Melzack's collection of Canadiana but we do know he keeps it locked up in the bank and we don't blame him one bit.

One of the volumes in the collection bears the title "The Stranger's Guide Through the City of Montreal with Engravings of the most prominent buildings and churches in the city."

It was prepared for The Donegana Hotel in 1857 by Salter & Ross, St. James St. The book is beautifully bound — hard cover — and sold then for 12½ cents which makes one wonder what bookbinders and printers were paid those days, doesn't it? (They do better now.)

Ourtown had a population of 75,000 then and the book goes on to state: "Montreal is not only the chief commercial city of British North America, but it is distinguished for its beautiful and spacious public buildings, its churches, educational and other buildings, its railway stations, its water power and for its picturesque vicinitage.

"And there is every probability that from its central position and other advantages, it will be selected as the permanent seat of government."

Well, guess our forefathers booted that one, huh?

by Edgar Andrew Collard

Donegana's and the Charity Ball

One hundred and twenty-five years ago the grandest hotel in all Montreal was Donegana's. It stood on the northwest corner of Notre Dame Street and Bonsecours. Everyone admitted that it was singularly impressive. It extended as far as Champ de Mars Street. Its huge dining room measured 100 by 218 feet. Pillars ornamented its facade. A dome rose over the building; a gallery around it offered a commanding view over the city. The whole hotel was lighted with gas.

Though Montreal was then only a little city of some 45,000 people, Donegana's was said to be as good an hotel as many in London. An army officer visiting Montreal described it as "a magnificent establishment." He found the furnishings equal to the splendid architecture: "Everything was conducted in this hotel in the first style: the furniture was superb, and the attendance, all French waiters, most admirable, while the cuisine was of the most recherche character."

First Charity Ball

It was in this hotel, only one year after it was opened, that the first Charity Ball was held. Next Jan. 28 the 425th anniversary is being commemorated at the Charity Ball that will take place in the Sheraton-Mount Royal Hotel.

It has been a long tradition. And the purpose of the ball remains the same. Though names have been changed over the years, the same institution will benefit by the proceeds of this month's ball, as benefited by the one held in Donegana's Hotel in 1847.

The Montreal Maternity Hospital of the Royal Victoria Hospital, for whose support the January 28 Charity Ball will be held, began in 1843 under the old-fashioned name of the "University Lying-in Hospital." Now on the slope of the mountain, it was once near the foot of the Main Street, in what were then known as the St. Lawrence Suburbs.

The first Charity Ball — which seems to have been mostly in the form of a "soirée" — was held under the patronage of the new Governor-General, Rt. Hon. the Earl of Elgin and Kincardine. The Governor-General had arrived in Canada only a few months before. To this first Charity Ball he must have lent not only the prestige of his presence but the geniality of his temperament. For the Earl of Elgin was an eminently sociable man.

Reel dancer

His aide-de-camp, Lord Mark Kerr, described in his journal how readily the Governor-General accepted invitations, and how readily he gave entertainments at Monklands (his residence in the country, now the central building of the Villa Maria Convent).

The Charity Ball was one among the many entertainments at which he appeared in that busy year of 1847. For on June 22, his aide-de-camp wrote in his journal: "Breakfast at Monklands to all the world. Dinners one after another in the large dining room, and afterwards dancing in the large drawing room."

And on November 14 he wrote: "St. Catherine's Day, when Lord and Lady Elgin, and Lady Alice

attend a ball — French Canadian's mostly — and we four dance a reel amid great applause, Lord Elgin being the best of reel dancers."

Horse indoors

This same Lord Mark Kerr was a young nobleman of many eccentricities. It was he who once made a spectacular entrance into Donegana's Hotel, riding his horse. It was apparently in summer; the hotel was full of American tourists.

Adele Clarke, the daughter of John Clarke the fur trader, told the story:

"The dining-room was at the back. There were three immense doors open on the ground floor. My mother, speaking of the event, says the hotel was often crowded with Americans.

"One one occasion, when the dining room was well filled with guests, Lord Mark Kerr, an eccentric officer, thought it was time to create a little excitement. He rode his horse straight into the dining room and round the table. The guests sat in their chairs stunned. The manager rushed in, but the scene was over. Lord Mark Kerr was waiting for him outside, and the manager exclaimed: — "Oh, my Lord, this will ruin me!"

"How much will the damages be? Will that do?" handing him a cheque for a hundred dollars.

"The manager returned smiling, and explained to the guests, when they all thought it very funny. They took out their note-books and wrote it down, calling him Lord

Mad Kerr, instead of Lord Mark Kerr, and then wrote him invitations to come to New York."

Bingham House

No doubt Donegana's gained some of its prestige as an hotel from the fact that it had once been the residence of the Governors-General. In earlier years the Governors, when they came to Montreal, had put up at the Chateau de Ramezay—a building that contained the government offices and was known as Government House. But the chateau was old-fashioned and plain and in need of renovation and repair.

When Lord Durham came to Canada as Governor General in 1838 he was a man of exalted tastes and habits. The run-down old Chateau de Ramezay would never have done for him. As a more suitable residence the Government rented one of the finest private mansions in Montreal. It was the Bingham house, later to be remodelled and extended as Donegana's Hotel.

William Bingham was an American millionaire. In 1822 he had married a French Canadian girl, Charlotte de Lotbinière. For her he built this Montreal mansion — a mansion so imposing that it was considered satisfactory even for Lord Durham's exacting requirements.

When the Bingham house was being furnished for Lord Durham, everything had to be in a "superior style." Even the stove was unusual. And in those days stoves

were important. Fireplaces were little used in Montreal: they could never prevail against the Canadian cold. Furnaces had not yet come into general acceptance. Stoves were the regular means of heating. They stood even in drawing-rooms.

In the refurnished drawing-room in the Bingham house a "Russian Stove" was introduced. It was described as "the only one of the kind that can be seen in Montreal." It was in the form of a turret. The outside was of white porcelain. The "projecting parts" were "highly gilt." The cost was "unavoidably considerable." Two trips had to be made across the Atlantic for the required workmen and materials.

Lord Durham was not long in Canada. He abruptly resigned, after a dispute with the home government.

Then a school

Soon the Bingham house was no longer needed for the Governor-General. A new vice-regal residence had been acquired in the countryside near Montreal, when the Crown leased Monklands. The Bingham house now found new occupants in the masters and students of the High School of Montreal. It was there that the High School was formally opened in September, 1843. The first session was promising. The attendance reached 167, the full capacity of the building.

At the end of the first academic year the closing exercises were held in the large hall, formerly the vice-regal ballroom. Hon. Peter McGill, "the most popular Scotchman in Montreal," presided. A new Governor-General, Sir Charles Metcalfe, drove down from Monklands to attend and present the prizes.

In 1845 the High School of Montreal moved to a building erected for it on Belmont Street (the building that later became the McGill Normal School). The Bingham house was again empty.

This time it was bought by J. M. Donegana, and made into the Donegana Hotel. The alterations were extensive; the enlargement was impressive. The gas light in the lobbies gave a marvellous effect to the rich marble decorations. Every luxury was available, even hot and cold water baths at any hour of the day.

Redolent find

Throughout North America the name "Donegana" became famous. And for Montrealers it was the centre of balls and banquets. There 6,000 French Canadians celebrated St. Jean Baptiste Day in 1846. There the St. Andrew's Society held its first ball in 1848.

Donegana's Hotel came to a sudden end. The year 1849 was one of political rioting. In one of these riots the hotel was burnt. For some seven years the blackened shell of Donegana's was left standing, the wreck of former grandeur.

In 1856 John Pratt demolished the ruins, to make way for the shops he was to build on the site. His contractor, Augustin Laberge, made a delightful discovery. In removing the ruins, he came upon part of the cellar. There he discovered a cask of the most exquisite wine. For six years it had lain among the ruins.



End of a tradition older than Canada *Sun sets on the High School of Montreal*

When it is quietly dissolved this June after final exams, the High School of Montreal will take with it a tradition of excellence lasting 136 years.

Having survived Confederation, bankruptcy, fire, two world wars and the depression, it will have finally succumbed to the ignominious coup de grâce of declining enrolment.

The Protestant School Board of Greater Montreal decided to close its most historic school after studying predictions that next year's enrolment would be down to 200 students — too low to offer a reasonable choice of courses.

The school's neo-classical building on University Street, hailed at its 1914 opening by the Montreal press as "the largest, most luxurious and best-appointed school in the Commonwealth," will continue to house students from elsewhere within the board, but the school that began before Confederation will no longer exist.

The school traces its roots back to the Classical and Mathematical School founded in 1800 by Scotsman Alexander Skakel. It was intended to remedy the lack of good secondary schools, which obliged Montreal gentry to educate their children in the United States or Europe.

Renamed The Royal Grammar School, it was absorbed in 1946 by the Montreal High School, which had been founded in 1843.

The school, founded in 1843, was



**Special
Report
By Dave
Traynor**

modelled on the High School of Edinburgh. Its curriculum stressed Latin, Greek and mathematics. English, history, geography, science and drawing were taught as secondary subjects.

However, the founders wanted the school to be less narrow-minded than its Scottish model and to encourage diversity of opinion. They envisaged that if McGill College failed to live up to expectations, the High School might step in and discharge the functions of a university.

Its accommodations in the former vice-regal residence at the corner of Notre Dame and St. Denis Streets, known as Bingham House, were described by a contemporary writer as

"not surpassed by any hotel on the American continent and . . . equal to the celebrated Astor House in New York."

A contemporary editorial foresaw that "the 25th of September 1843 will henceforth be regarded as one of the most propitious dates in the annals of Montreal, and that the establishment of the High School will form an epoch in the history of colonial education from which thousands yet unborn will date the means which enable them to prosper in the various walks of life."

The school had a bumpy ride into the future.

Rapidly swelling enrolment forced it in 1845 to invest \$40,000 in building a new school at the head of Beaver Hall Hill, which propelled the school into bankruptcy.

The new building was sold to pay the debts. The school survived without a home for several years, only through dedicated teachers who worked for next to nothing while maintaining themselves through private teaching.

McGill College came to the rescue by making the school one of its departments in 1853, building for it a two-storey building named Burnside Hall at the corner of Dorchester and University Streets.

The school enjoyed two years of peace before fire destroyed Burnside Hall in February, 1856. Seven months later, the school was back in business in a second Burnside Hall.

In eight years, McGill poured \$12,000 into maintaining the school, from which half its undergraduates came. In 1863, it decided the school would re-learn the lesson of fiscal stringency and pay its own way. Morale slumped. So did enrolment.

BNA came to rescue

This time, the British North America Act of 1867 came to the rescue, increasing the revenue of the Protestant Board of School Commissioners so they were able to buy the school.

In 1876, the Commissioners established the High School for Girls, which did not merge with the Boys School until 1965.

Both schools moved in 1878 into a new building above St. Catherine Street between Peel and Metcalfe.

Containing every fashionable architectural gimmick that rendered its space unworkable, its air unbreathable and its blackboards unseeable, the building was so disliked by pupils that on Nov. 28, 1890, several of them started a fire which destroyed the structure.

The event is described by E. C. Woodley, a former student:

"The first intimation that a large building was afire was the steady and increasingly bright glow in the sky. It was not long, however, before a report spread that the High School was burning; and we boys, rather unworthily thrilled at the prospect of such an event, ran west along Sherbrooke to Peel to mingle with the large crowd that had already gathered. We wormed our way through the crowd, as small boys will, until we were actually inside the fence that enclosed the school grounds."

"The fire was spectacular, as the building was well constructed and the flames could be seen through the windows. The firemen tackled the fire boldly, but it was soon evident they could do little more than confine it to the doomed building."

Not surprisingly, the new rector, Rev. E. I. Rexford, emphasized in his annual report of 1892 the need to rebuild a sense of discipline and moral responsibility.

He proposed to do this through religious instruction, "by securing masters whose influence shall be to the good," and by promoting physical health.

"A healthy physical development tends to good morals, as well as to good mental action," he asserted.

By the time the school moved in 1892 into its new Peel Street home (on the site of the present Sheraton-Mount Royal Hotel, this tradition was firmly established, as indicated by the school motto: corpore, menti, moribus (body, mind and morals.)

Sports classes

Every day included a 10-minute calisthenic break, in addition to sports classes and "voluntary classes" in after-school sports, helping the school acquire an enviable sporting reputation.

However, it is indicative of the school's attitude to education that it established in 1930 as one of its most prestigious trophies the Gammell Cup, awarded "not for academic record or prowess," but on "the boy's manly qualities, his integrity and soundness of moral principles reflected in the influence he exerted on the boys of his class and the esteem in which he is held by them."

It is this emphasis on moral integrity that encouraged teachers to give financial assistance to poor students during the depression.

The same spirit led thousands of former students to volunteer for service in the two world wars, which cost the lives of 130 in the Second World War alone.

It may well be what is remembered about the school when everything else is forgotten.

DONEGANA, Hôtel { 1.- Face au 462 est, rue Notre-Dame
NOTRE-DAME, Hôpital { 2.- 603 est, rue Notre-Dame

Pour plus de renseignements concernant l'historique de ces
bâtiment:

VOIR AUSSI: SHERBROOKE, Rue R 3080.2
(1560 est)

VIGER, Maison Denis-Benjamin

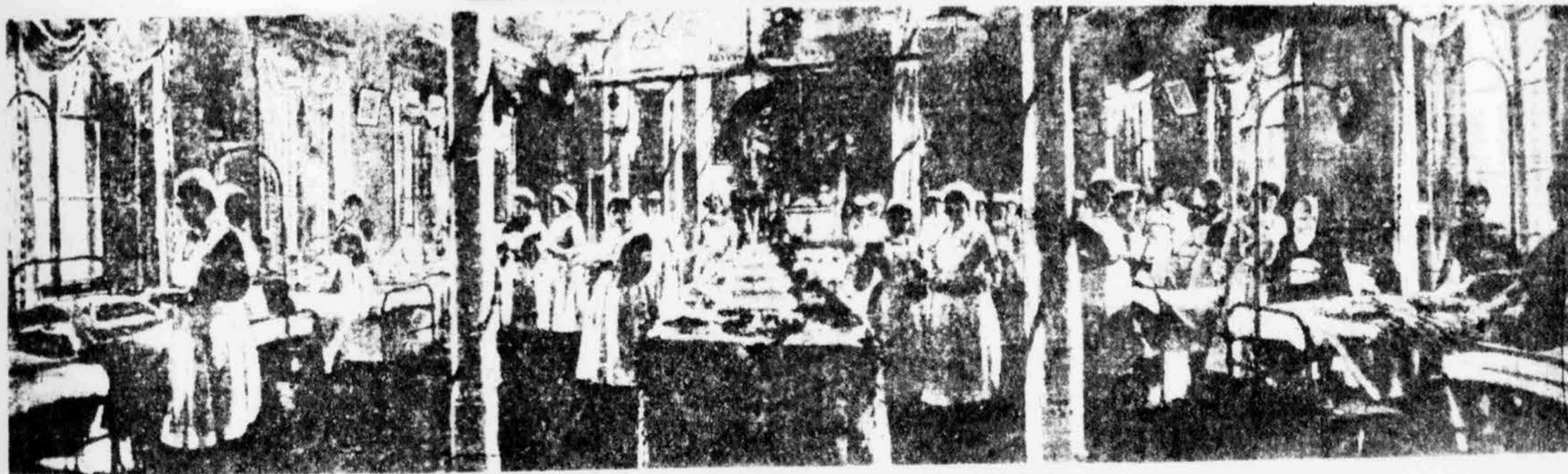
C'est sur le site du deuxième hôtel Donegana que Denis-Benjamin Viger est mort le 13-2-1861. Cet emplacement correspondrait au 603 est, rue Notre-Dame. (angle Notre-Dame et Berri)
La rue Berri, à l'époque, était la limite "est" de Montréal.

D'après des recherches faites au Lovell la maison fut démolie dès 1862-63.

Dans la biographie de D.-B. Viger on dit: "il est mort dans une chambre faisant front sur la rue Notre-Dame".

A l'époque le numéro civique de cette maison était 5 rue Notre-Dame.

100 ans d'actualités



Le dîner de Noël à l'hôpital Notre-Dame. Les dames patronesses et les garde-malades servent des friandises aux malades de l'institution.

DINER DE NOEL DES MALADES

Les gouverneurs et les dames patronesses de l'hôpital Notre-Dame apportent de la joie à bien des infortunés

LE grand diner de Noël donné hier midi (27 décembre 1904) aux malades de l'hôpital Notre-Dame a été l'un des mieux réussis dans l'histoire de cette institution.

Les gouverneurs, les dames patronesses de l'hôpital et nombre de personnages distingués, avaient tenu à l'honneur d'assister à ce repas qui embellit tant l'existence décolorée des malades. Les salles présentaient un aspect des plus coquets. Décorées de festons et de guirlandes qui s'entouraient autour des colonnes, s'enfichaient, s'entremêlaient au plafond, décrivant sur le mur des arabesques, des dessins très gracieux, les différentes salles présentaient un très joli coup d'oeil. Et c'était sur les tables, au milieu des plantes et des fleurs, des friandises et des plats de tous genres, des gâteaux aux proportions monumentales. Ce qui faisait cependant le plus plaisir à voir au milieu de cette fête, c'était la figure réjouie de tous les malades, leur expression de contentement et de joie. On sentait que malgré leur infortune, ils étaient réellement heureux.

À l'entrée des salles, on lisait des inscriptions comme celle-ci : « Hommage aux dames patronesses ». (...) Ce qui frappait partout, c'était l'extrême propreté qui régnait dans toute l'institution. Les parquets et les meubles étaient reluisants de propreté.

Après le diner, sous la présidence de Mgr Racicot, et servi par les dames patronesses, les invités se réunirent dans le salon de l'institution. Le Dr E.P. Lachapelle prononça quelques mots, félicitant les dames patronesses de leur zèle et du beau succès remporté. Le docteur Benoit lui succéda. Nous publions ici le texte (abrégé) de son discours.

« Monseigneur.

« Mesdames et messieurs.

« C'est le temps des étrennes.

(...) Le Bureau d'administration veut (...) que j'aie l'honneur de dire les mots qu'il faut pour la circonstance.

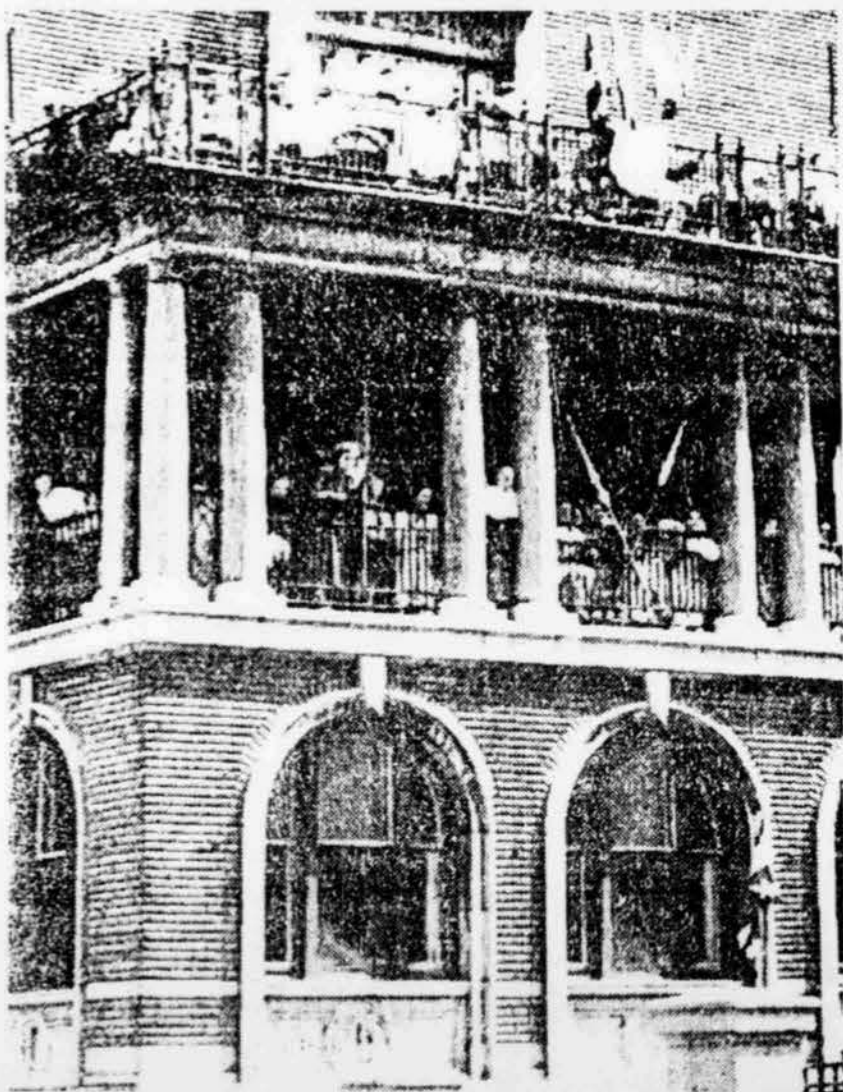
« Je me rends volontiers à cette invitation, et l'honneur qu'on me fait est pour moi un plaisir, il me fournit l'occasion, Monseigneur, de vous témoigner la reconnaissance de l'hôpital pour l'exquise bienveillance qui vous anime à nos agapes charitables. Vous présidez si paternellement ce banquet des pauvres. Mais nous n'oublions pas, Monseigneur de Montréal, et vous voudrez bien dire à notre vénéré prélat combien nous avons regretté son absence, et combien

nous le remercions du vif intérêt qu'il porte à notre oeuvre.

« Je vous remercie également, Monsieur le Maire, d'avoir assisté à notre fête, vous, le premier citoyen de Montréal. La ville sait aujourd'hui ce que nous faisons pour elle, les sacrifices que nous nous imposons pour maintenir ce service d'ambulances devenu indispensable, et surtout pour réaliser l'oeuvre que vous nous avez confiée il y aura bientôt deux ans, j'ai dit la création d'un hôpital de contagieux, dans la partie française de la cité. Cet hôpital, nous achevons de le construire, et cela malgré des dépenses considérables que nous n'avions pas d'abord prévues. Vous saurez, Monsieur le Maire, nous en tenir officiellement compte, et redire au conseil municipal la bonne volonté que nous avons mise à réaliser cette oeuvre.

« Le Bureau me fournit également l'occasion de vous remercier bien cordialement, Monsieur le Consul général de France. L'intérêt que vous portez à nos pauvres malades, si loin de vos préoccupations habituelles, la bonne grâce avec laquelle vous venez chaque année prendre part à une réunion toute intime, nous prouve que la France n'a pas perdu l'une de ses meilleures qualités, celle de se faire aimer des peuples par d'aimables attentions, et de déléguer au milieu d'eux des hommes capables de le faire aimer.

« Messieurs les administrateurs ne vous oublient pas non plus, mesdames et messieurs. Notre oeuvre n'existe, ne progresse qu'avec votre concours, votre dévouement, votre charité. En assistant à cette fête préparée par votre générosité, vous avez égayé l'isolement de nos malades ; vous avez ajouté mesdames, à votre aumône, le geste gracieux qui en double le prix. »



En 1953, les malades qui le pouvaient se rassemblaient sur les balcons de l'hôpital Notre-Dame, rue Sherbrooke, pour regarder le défilé qui marquait la célébration de la Saint-Jean.

Deux hôpitaux d'ici mettent leurs ressources en commun Pour des services de gériatrie

L'Hôpital du Sacré-Coeur et le Centre hospitalier Notre-Dame-de-la-Merci ont décidé de mettre en commun leurs ressources pour offrir des services de gériatrie aux personnes âgées du nord de Montréal, donc de Cartierville, Nouveau-Bordeaux et Saint-Laurent.

En vertu de l'entente conclue entre les deux établissements, une unité de soins aigus en gériatrie a été créée à Sacré-Coeur, sous la direction d'un médecin interniste. Cette unité de dix lits est affectée à des soins de courte durée et à l'enseignement de la gériatrie.

L'entente prévoit d'autre part la création, à Notre-Dame-de-la-Merci,

d'une unité de gériatrie composée dans un premier temps d'une dizaine de lits pour le programme d'évaluation gériatrique, et d'un nombre équivalent pour le programme de réadaptation. Le nombre de lits de l'unité sera graduellement augmenté en fonction des besoins. À cela s'ajoute la mise sur pied d'un centre d'évaluation externe à l'intention des patients

âgés qui ne sont pas hospitalisés. Enfin, des démarches sont en cours auprès du ministère des Affaires sociales pour l'établissement, à Notre-Dame-de-la-Merci, d'un hôpital de jour pouvant accueillir une trentaine de personnes âgées.

Par ailleurs, les médecins oeuvrant à l'unité de gériatrie de Notre-Dame-de-la-Merci pourront également participer aux activités de l'unité de soins aigus en gériatrie de Sacré-Coeur. Réciproquement, les médecins internistes de Sacré-Coeur se rendront régulièrement à Notre-

Dame-de-la-Merci pour y donner des consultations et dispenser de l'enseignement.

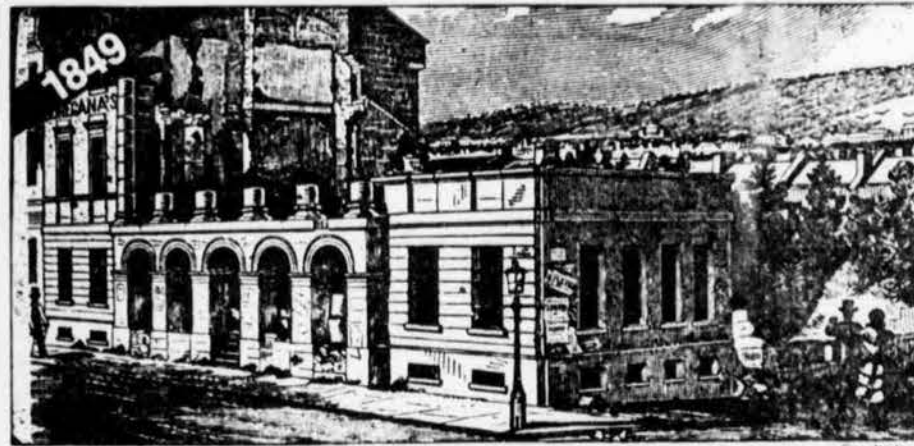
L'Hôpital du Sacré-Coeur facilitera l'accès à ses services diagnostiques et thérapeutiques aux patients en gériatrie de Notre-Dame-de-la-Merci dans les cas où ces services ne sont pas dispensés par ce centre hospitalier. Enfin, ces mêmes patients seront privilégiés lorsqu'ils feront l'objet d'une demande de transfert dans l'unité de soins aigus en gériatrie ou dans une des spécialités chirurgicales de Sacré-Coeur.

100 ans d'actualités

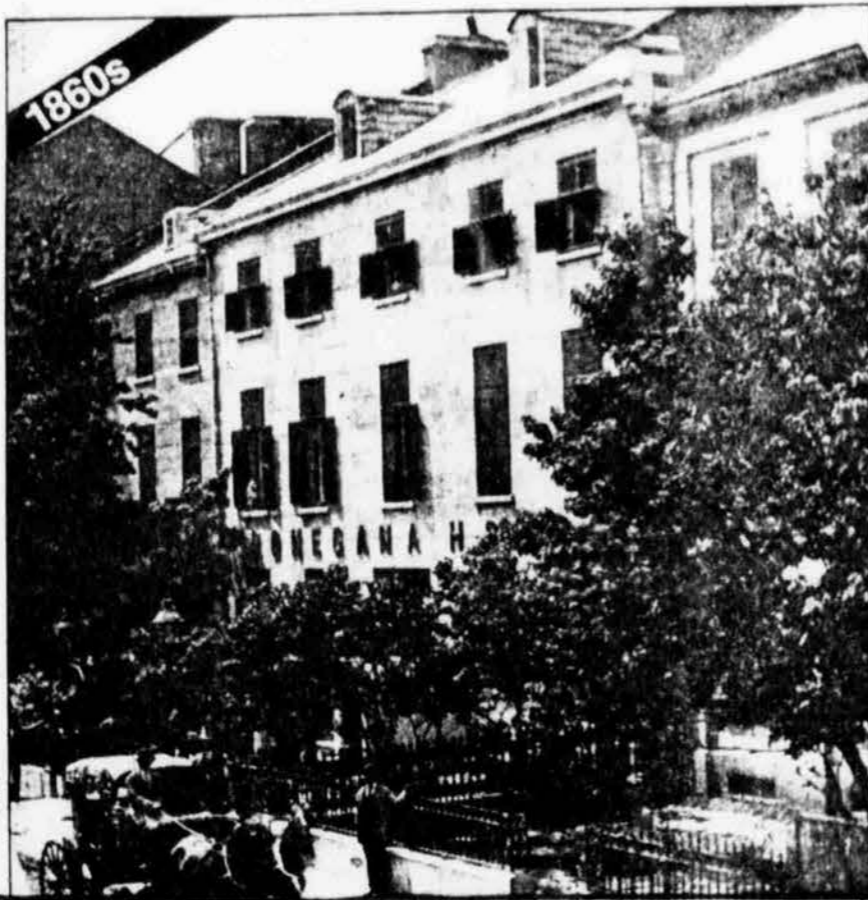
L'hôpital N.-Dame a son ambulance

L'HÔPITAL Notre-Dame a pris possession ce matin (1er juin 1886), de la voiture d'ambulance qu'il avait commandée et qui lui était devenue indispensable. Notre population ouvrière qui profite d'une manière aussi large des bienfaits de cet établissement se trouvera particulièrement favorisée par l'addition de cette voiture au matériel de secours, déjà si considérable de cet hôpital.

MONTREAL THEN AND NOW



The original Donegana was considered to be the best hotel in Montreal. Destroyed by fire during rioting in 1849, the ruins remained standing for several years.



Donegana Hotel was rated one of the best on continent

In the early years of the 19th century a handful of Italian families arrived in Montreal, preceding by decades the larger immigration that followed.

These first few — Del Vecchio, Donegana, Rasco — established inns and hotels, some of which took their names from the proprietors. (The building that housed Rasco's still stands near Place Jacques Cartier).

Giuseppe Donegana was one of the most successful. His establishment at the corner of Notre Dame and Bonsecours Sts. was rated as the finest in Canada, rivalling the great hotels of New York and Boston "in extent of accommodation and liberality of the arrangements," according to the *London Illustrated News*. A drawing of the hotel is seen above left.

The hotel building had originally been known as Bingham House, a private home belonging to a wealthy family that had come to Montreal from the U.S. It was later used as the governor-general's residence by Lord Durham who had found his previous quarters in the Château Ramezay lacking.

The building was much enlarged when it became a hotel, extending all the way from Notre Dame to Champ de Mars St.

The Donegana Hotel became caught up in the turbulent events of the mid-19th century, when feelings of French and English Montrealers ran high following the rebellion of 1837. In April 1849, a day after an anti-French mob burned the Parliament building near Place Royale, the Donegana Hotel fell prey to the same fate.

For several years the ruins of the building (seen in the drawing above right) were left standing, serving as painful reminder of Lower Canada's political troubles.



For further information, please call: 694-1470

GOETHE-INSTITUT MONTREAL
— LANGUAGE COURSES —
in MONTREAL

NOTRE-DAME, Hôpital (premier)

Autres renseignements disponibles au dossier de
l'hôpital Notre-Dame actuel rue Sherbrooke.

VOIR: SHERBROOKE, Rue R 3080.2
(1560 est)

Feu vert à Notre-Dame

■ L'hôpital Notre-Dame a reçu le feu vert hier pour procéder à des travaux évalués à près de 50 millions \$. Il s'agit essentiellement de réaménager l'urgence et les services connexes et à faire l'acquisition d'appareils de traitement de radio-oncologie.

Le ministre de la Santé et des Services Sociaux a autorisé l'administration à procéder à la correction des plans et devis. Mais il a posé une condition: l'hôpital devra appliquer toutes les recommandations du Groupe tactique sur les urgences avant d'entreprendre les travaux.

Cure de rajeunissement à l'hôpital Notre-Dame: 50 millions\$ en trois ans

MARTHA GAGNON

■ La cure de rajeunissement de près de 50 millions de dollars que subira l'hôpital Notre-Dame sur une période d'environ trois ans profitera surtout aux patients atteints de cancer.

«La technologie moderne permet de détruire les tumeurs avec la précision des missiles de croisière», explique avec enthousiasme le docteur Jean-Pierre Guay, directeur du département de radio-oncologie. Selon lui, le Québec amorçe un virage technologique dans le traitement du cancer.

L'hôpital Notre-Dame est un des six centres montrealais spe-

cialisés dans ce domaine. Il s'apprête à moderniser son équipement et à acquérir trois appareils de radiothérapie hautement perfectionnés, des accélérateurs linéaires dont le coût dépasse le million chacun, qui permettront d'offrir des services de meilleure qualité. Ce changement technologique nécessite la création d'une équipe de spécialistes et de techniciens, dont des physiciens et ingénieurs.

À Montréal, seulement deux autres centres, l'hôpital Juif et l'hôpital Général possèdent un tel équipement. Le prochain sur la liste pourrait bien être l'hôpital Maisonneuve-Rosemont.

De l'avis du docteur Guay, les besoins sont criants. «Le gouver-

nement n'a pas le choix; il doit investir de l'argent dans ce secteur.» On dénombre 25000 nouveaux cas de cancer annuellement dans la province. Il est aussi important de mentionner que la maladie frappe 55 p. cent des personnes de 65 ans et plus. La situation n'est guère encourageante quand on observe le vieillissement de la population.

«Il faut que la technologie soit de notre côté», affirme le docteur Guay qui, en 1984, entreprenait avec d'autres des démarches en vue de convaincre le gouvernement d'injecter de l'argent dans le traitement du cancer. «On se doit d'être à la fine pointe de la technologie quand on lutte contre la mort.» Il considère ces ap-

pareils comme un «gain thérapeutique important qui s'ajoute à la chirurgie et à la chimiothérapie.»

Il semble que ces appareils aient acquis au fil des ans une plus grande fiabilité et une meilleure sécurité pour le patient. Un budget de 900000 \$ sera accordé pour le fonctionnement de l'unité.

L'hôpital Notre-Dame a une vocation régionale dans le traitement du cancer. L'an dernier, 2300 patients sont passés par le centre de radio-oncologie. On reçoit aussi les enfants qui sont référés par l'hôpital Sainte-Justine.

Au Québec, on compte une trentaine de médecins spécialisés en radio-oncologie. «Si on est quelque peu en retard sur la technologie», explique le docteur Guay, on possède la compétence et l'expertise pour traiter les patients.»

L'installation des appareils nécessitera l'agrandissement et le réaménagement d'une partie de l'hôpital Notre-Dame. Le pavillon Lachapelle sera prolongé sous le stationnement pour recevoir l'équipement spécialisé.

La première phase des travaux, qui devrait débuter cet été, comprend aussi l'agrandissement de l'urgence dont la superficie sera doublée. Les locaux désuets et étroits disparaîtront, ainsi que les civières dans les corridors. Plusieurs services connexes, dont l'hémodyalise, la neurologie et la médecine nucléaire, seront réaménagés.

En parlant de l'urgence, la directrice adjointe, Mme Bernadette Houde, affirme qu'il était temps. Le nombre de visites dépasse 60000 par année. «L'hôpital Notre-Dame est un des derniers hôpitaux à ne pas avoir encore rajeuni son urgence.» On prévoit aussi aménager une nouvelle salle de traumatologie.



Une première dans le milieu hospitalier francophone

L'HÔPITAL NOTRE-DAME RÉALISE SA PREMIÈRE GREFFE COEUR-POUMONS

Première dans le milieu hospitalier francophone du Québec, il y a un mois, l'hôpital Notre-Dame, conjointement avec des spécialistes du Royal Victoria, réalisait une première greffe cœur-poumons.

Gerardo Aquino, un homme de 40 ans de Rivière-des-Prairies, marié et père d'un garçon de 15 ans, revit depuis cette greffe.

« Chaque jour, ma femme va allumer une chandelle à l'église parce que je suis encore bien en vie. Elle veut ainsi remercier mon donneur », confiait hier, au *Journal*, M. Aquino.

M. Aquino dit avoir confié « son âme à Dieu et son corps à ses médecins ».

Peintre professionnel, Gerardo Aquino était en priorité sur la liste d'attente depuis novembre.

« Sa vie était en réel danger, il était moins une pour cet homme », indiquait hier le pneumologue de l'hôpital Notre-Dame, le docteur Paul Bégin.

Asthmatique et souffrant de cardiomyopathie (le muscle du cœur qui se contracte mal), M. Aquino était réduit à une chaise berçante.

Le don d'organes au Québec connaît des difficultés comme partout en Amérique du Nord.

Quatre personnes au Québec attendent le don d'un cœur et d'un poumon, alors que 26 autres sont en attente d'un poumon.

La première greffe cœur-poumons a eu



Michèle
COUDÉ-LORD

lieu au Québec en 1985.

M. Aquino a reçu le cœur et les poumons d'un jeune homme dans la vingtaine de Québec victime d'un accident cérébro-vasculaire.

Programme conjoint

Au Québec, l'hôpital Notre-Dame est le seul centre hospitalier francophone à réaliser la greffe cœur-poumons. Son programme conjoint avec l'hôpital Royal-Victoria est un exemple de concertation dans le réseau de la santé.

Le docteur Normand Poirier, qui œuvre également à l'hôpital Royal Victoria, a été le principal artisan de cette collaboration. Le docteur Poirier travaille maintenant à l'hôpital Notre-Dame.

L'équipe médicale est composée des docteurs Paul Bégin, Daniel Doyle, Jean-Gil-

Un receveur heureux

«Chaque jour ma femme va allumer une chandelle»

les Guimond, Denise Normandin et Normand Poirier, tous de l'hôpital Notre-Dame, et des docteurs David Latter et Robert Levy, du Royal Victoria.

Grefe pulmonaire Quelques jours

après la greffe cœur-poumon, l'hôpital Notre-Dame, qui est un centre universitaire surspécialisé dans les greffes d'organes, a également réalisé une greffe du poumon droit à un malade. Le donneur avait été transféré de l'hôpital

Charles Le Moyne. Le cœur du donneur a été utilisé pour une transplantation à l'Institut de cardiologie de Montréal.

Les statistiques révèlent qu'il y a 70 % de survie un an après la greffe cœur-poumons.

« Les résultats sont encourageants, et nous sommes fiers d'appartenir à une équipe. La collaboration entre les centres hospitaliers est essentielle dans le contexte budgétaire actuel. C'est la voie de l'avenir si nous voulons continuer à développer des surspécialités comme la greffe d'organes », indiquait au *Journal* le docteur Bégin.

Une greffe cœur-poumons peut coûter

jusqu'à 100 000 \$.

A 40 ans, M. Aquino goûte encore à la vie grâce à ce don d'organes.

« J'ai toujours gardé espoir. L'attente d'un cœur est cruelle; il faut continuer à penser à la vie même si on sait que la mort nous guette. Je savais que la vie et moi gagnerions ce combat », a conclu M. Aquino, qui n'a pas l'air d'un survivant de la médecine mais d'un homme en pleine santé.



Photo Pablo DURANT

M. Gerardo Aquino, un homme dans la quarantaine de Rivière-des-Prairies, premier greffé cœur-poumons de l'hôpital Notre-Dame, célèbre sa victoire en compagnie des spécialistes qui lui ont sauvé la vie, le docteur Jean-Gilles Guimond, spécialiste des soins intensifs, le chirurgien Daniel Doyle, le pneumologue Paul Bégin et le chirurgien Normand Poirier.



Première à Notre-Dame

■ Au cours des dernières semaines, l'hôpital Notre-Dame a été le théâtre de deux premières dans le milieu hospitalier francophone de Montréal: une première greffe cœur-poumons, le 5 février, une greffe du poumon droit, le 20 février. La première a été faite durant la nuit et a dure cinq heures. Les organes qui appartenaient à un donneur de la ville de Québec, avaient été transportés par avion au cours de la journée. Le receveur, Gerardo Aquino, 40 ans, pose ici pour les archives et la posterite avec les spécialistes qui lui ont sauvé la vie: Jean-Gilles Guimond,

medecin responsable de l'unité des soins intensifs médicaux, Daniel Doyle, chirurgien en transplantation, Paul Bégin, medecin pneumologue, Normand Poirier, chirurgien en transplantation et chef du Service de chirurgie cardiovasculaire et thoracique de l'Hôpital Notre-Dame. Ces deux interventions ont aussi mobilisé les docteurs Daniel Latter et Bob Levy, de l'Hôpital Royal Victoria. Ces deux interventions ont ainsi ouvert la voie à une nouvelle collaboration entre medecins de deux hôpitaux.

Budgets supplémentaires pour traiter plus de malades

Selon les statistiques du gouvernement du Québec, en février dernier, 474 malades cancéreux dont 323 à Montréal attendaient depuis deux semaines et plus des traitements de radiothérapie, traitements qui peuvent empêcher une récurrence de leur cancer. Or, hier, le ministère de la Santé a annoncé des augmentations de budget pour les départements de radio-oncologie de l'hôpital Notre-Dame et de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont afin de mieux répondre aux besoins de ces malades.

Michelle Coudé-Lord

Le département de radio-oncologie de l'hôpital Notre-Dame prolongera ses heures d'ouverture jusqu'à 8 heures le soir au lieu de fermer à 16 heures. Le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec vient en effet d'allouer à l'hôpital Notre-Dame un budget de fonctionnement de 130 000\$

pour l'année 1991-92 en radio-oncologie, montant annualisé à 195 000\$ en 1992-93. Comment le MAS veut maintenant savoir exactement comment l'argent est dépensé dans les hôpitaux, il annonce que ce budget supplémentaire doit permettre l'embauche d'un coordonnateur, de quatre techniciens et d'un physicien. De plus, un autre montant de 225 000\$ servira à faire l'acquisition d'un découpeur-compensateur et d'appareils de mercure en radio-oncologie.

Ces moyens supplémentaires devraient permettre à l'hôpital Notre-Dame de traiter 200 nouveaux cas de plus en radiothérapie, cas qui se retrouvent sur la liste d'attente de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont.

Ce qui fait que l'hôpital Notre-Dame donnera de la radiothérapie à 2 400 malades cancéreux à chaque année. Cela démontre bien à quel point les cas de cancer sont en continuelle progression.

Le directeur du département de radio-oncologie de l'hôpi-

tal Notre-Dame, le docteur Jean-Pierre Guay, qui se bat depuis plusieurs années pour voir augmenter ses ressources dans sa spécialité afin de mieux traiter ses malades cancéreux, s'est réjoui de cette décision et croit qu'enfin le gouvernement a compris l'urgence de la situation.

«Notre projet de 22 millions en radio-oncologie annoncé au printemps ne sera pas concrétisé avant trois ans, or il nous faut plus de moyens dans l'immédiat car le cancer n'attend pas les pelletées de terre. Mais déjà Montréal est mieux organisé que Toronto en radio-oncologie, nous avons plus de centres et ils sont mieux répartis», a indiqué au *Journal de Montréal* le docteur Guay.

L'hôpital Maisonneuve-Rosemont reçoit également un budget additionnel de 133 000\$ pour son département de radio-oncologie dès cette année, budget annualisé à 200 000\$ l'an prochain; de plus, un montant de 1 030 000\$ est accordé pour acheter un nouvel appareil de cobalt.

ST-NICHOLAS, Cathédrale
PARE, Joseph - barbier

VOIR: 452 est

PLAN

no: 1

dossier :

R. 3067. 2

(435 à 456 EST)

R. 3067.2
(435 n 456 KST)

PLAN DE PROPRIETE
SITE 02
L'HOPITAL NOTRE-DAME
QUARTIER EST
MONTREAL

MONTREAL JANU 1917
Ernest Pitt & Cie



RUE DU CHAMP DE MARS

RUE NOTRE DAME

RUE BERRI

ERNEST PITT & CIE

Plan Notre-Dame 1875, par
Ben 186/196
Chapelle 151

30205

1901

10586